Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

  Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

VIE DE SAINT FRANÇOIS

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. F. M.

Commissaire de Terre-Sainte

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

DOUZIÈME MILLE

MONTRÉAL

REVUE DU TIERS-ORDRE ET DE LA TERRE-SAINTE

964 Rue Dorchester ouest

1913

BX4700
F6
J3
1913

APPROBATIONS

NIHIL OBSTAT:

Quebeci, 23a Februarii 1912.

FR. M.-ANSELMUS FISCHER, *O. F. M., cens. dep.*

IMPRIMATUR:

Marianopoli, die 4a martii 1912.

FR. ANGELUS-MARIA HIRAL, O. F. M. *vic. prov.*

NIHIL OBSTAT:

In Annunciatione B. V. M. 1912.

CAROLUS LECOQ, *censor librorum.*

IMPRIMATUR:

Archevêché de Montréal, le 30 mars 1912.

EMILE ROY, Chan., *Vicaire général.*

L'auteur proteste de sa soumission complète aux décrets d'Urbain VIII & S. S. Pie X.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Beaucoup d'auteurs savants et pieux ont écrit la Vie de Saint François d'Assise, notre Séraphique Père, et leurs livres ont produit un grand bien dans les âmes. Le livre que nous présentons humblement aujourd'hui aux âmes pieuses est un recueil de tout ce que les écrivains sus-mentionnés ont dit de plus édifiant sur ce saint incomparable, dont la vie toute de merveilles a été si admirablement résumée dans le titre par excellence que notre Mère la Sainte Eglise lui a donné en l'appelant : L'HUMBLE FRANÇOIS.

Toutes ces merveilles, nous les avons rapportées, en général, textuellement, afin de laisser à chaque auteur son propre mérite ; quelques fois nous les avons simplement abrégées, et rarement nous y avons melé notre propre style. Nous ne l'avons fait que lorsque l'enchaînement chronologique des faits et l'uniformité de la

narration ou quelque éclaircissement le demandaient impérieusement.

Puisse ce modeste travail trouver un accueil sympathique auprès de toutes les âmes pieuses du Canada dont les enfants du Séraphin d'Assise ont été les premiers apôtres : nous l'avons entrepris uniquement pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

FR. FRÉDÉRIC, O. F. M.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

Depuis longtemps les fidèles abonnés de la REVUE DU TIERS-ORDRE ET DE LA TERRE SAINTE *demandaient que la Direction de cette Revue rééditât la* VIE DE SAINT FRANÇOIS *que nous avions publiée il y a bientôt 20 ans, en 1894, et dont l'édition, bien que nombreuse, s'était rapidement épuisée. Et la Direction de la* REVUE *toujours soucieuse de l'édification de ses lecteurs, nous pressait nous-même de nous remettre à l'œuvre et de donner une nouvelle édition de notre modeste livre, mais remaniée et augmentée.*

La personnalité de François d'Assise, selon la parole divine " qui s'humilie sera exalté ", occupe de plus en plus la pensée, et de plus en plus captive l'intérêt de tout le monde. Catholiques, protestants, libres-penseurs, par des motifs bien différents il est vrai, mais avec une égale sympathie, se tournent vers L'HUMBLE PETIT

PAUVRE, *cherchant à le mieux connaître, comprendre et aimer.*

Il suit de là que depuis vingt ans l'histoire de Saint François s'est précisée, élucidée. On est remonté aux sources biographiques ; l'époque, le pays, l'esprit et les œuvres du Saint ont été dégagées de certaines obscurités légendaires. Les dates, la suite des événements ont été déterminées plus exactement. Une réédition de notre modeste vie du Saint, sans rien sacrifier de son désir d'édification, ne pouvait point paraître ignorer les travaux récents et leurs résultats acquis. D'autre part, habitués à recevoir comme primes de magnifiques et forts volumes, les abonnés de la REVUE *n'auraient peut-être point accueilli favorablement la simple réédition d'un petit in-12 de 238 pages.*

Une révision, une mise au point, une refonte complète de notre travail s'imposait donc et nous faisait hésiter, notre grand âge et la fragilité d'une santé toute consumée dans les missions ne nous permettant point d'espérer que nous saurions conduire cette œuvre à bonne fin. Mais le bon Dieu et nos supérieurs nous ayant

donné pour nous aider dans la partie la plus rude de cette tâche un collaborateur actif et dévoué nous ne pouvions plus refuser une bonne œuvre que notre dévotion à N. S. P. Saint François, ainsi que notre désir d'être utile encore à nos chers Tertiaires et aux pieux lecteurs, nous portaient déjà à accomplir.

C'est avec une confiance appuyée sur la faveur qui accueillit autrefois la première édition — et tout récemment, il nous est doux de nous en souvenir, notre livre sur le CIEL *— que nous présentons aujourd'hui au public cette nouvelle édition, revue et augmentée, de notre vie de Saint François.*

Tout en prétendant ne rien avoir perdu de sa pieuse simplicité, elle s'est développée et pour ainsi dire mise au goût du jour. Nous espérons qu'elle continuera à faire connaître et aimer Notre Père Saint François, et aussi la vertu de sainte Pauvreté qui lui fut si chère.

Qu'on nous permette de remercier ici notre obligeant collaborateur ; bien qu'il ait désiré que nous taisions son nom, afin que sa récompense soit plus pleine, nous lui devons de lui

donner un témoignage de notre gratitude.

Qu'on nous permette aussi de former le vœu que notre Divin Sauveur, par l'intercession de la Vierge Immaculée et de son serviteur et parfait imitateur François, bénisse tous ceux qui liront ce livre, écrit à l'honneur DU DIEU DES HUMBLES ET DU PATRON DES PAUVRES.

TROIS-RIVIÈRES, le 22 février 1912,

En la fête de Sainte Marguerite de Cortonne.

FR. FRÉDÉRIC, O. F. M.

VIE DE SAINT FRANÇOIS

PROLOGUE

NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX

Un matin d'avril 1207, le seize, nous dit un vieil historien, une assistance déjà nombreuse attendait, dans une salle de la demeure épiscopale, l'heure où le Seigneur Évêque d'Assise tiendrait son audience. Cette salle, grande, voûtée, pauvrement éclairée, servait au prélat de chapelle pour les fonctions peu solennelles et de prétoire pour les causes relevant de sa juridiction. Un autel adossé au chevet, le trône de l'évêque, une rangée de stalles courant le long des murs, quelques bancs alignés dans le fond, lui formaient un ameublement conforme à son aspect et à sa destination.

Bien que l'audience ne dût s'ouvrir qu'à neuf heures, dès la demie de huit heures tous les sièges étaient occupés ; de temps à autre la porte donnant sur le dehors s'ouvrait discrètement, et quelque nouveau venu, après un rapide regard circulaire allait grossir au fond de la salle un groupe de connaissances. On causait, on discutait à demi-voix, mais avec une animation qui trahissait l'intérêt porté par tous à l'objet en litige. Parfois les yeux se tournaient vers trois hommes assis en face du trône épiscopal, et les observaient à la dérobée. L'un d'eux surtout, son attitude, les réponses rares et brèves qu'il accordait aux discours de ses compagnons semblaient l'objectif de toutes les attentions.

C'était un homme de belle prestance, et de riche condition. Son visage autoritaire se durcissait sous l'intérieure poussée d'une colère profonde et contenue. Ses yeux chargés d'éclairs se fixaient obstinément sur la muraille au delà de laquelle ils prolongeaient leur vision. Ses mâchoires serrées s'ouvraient à peine pour laisser passer de sèches paroles ;

tout son corps semblait un ressort tendu, prêt à bondir, et seules les mains, crispées aux accoudoirs, le maintenaient sur son siège. Ses compagnons finirent par comprendre qu'ils usaient inutilement leurs paroles sur cette âme d'acier ; ils se turent à leur tour. En somme ils n'avaient aucun intérêt dans l'affaire ; membres du Conseil de la Cité, ils avaient accepté d'assister devant le tribunal de l'Évêque leur ami et collègue, Pierre Bernardone Moriconi ; Bernardone — le grand Bernard — riche marchand drapier, l'un des principaux citoyens et bienfaiteurs de la ville d'Assise, n'y avait pourtant aucun parent, étant originaire de Lucques.

Ils n'avaient pu lui refuser ce bon office. Mais puisqu'il s'entêtait à ne les point entendre, autant valait se taire. La tranquilité publique n'était point compromise par une querelle de famille...

L'Évêque entra et tous se levèrent. Un jeune homme qui priait agenouillé sur le degré de l'autel, les mains et le front appuyés sur la table, et que personne ne semblait avoir

aperçu, se leva comme les autres. C'était le fils aîné de Bernardone, et la cause involontaire de tout cet émoi.

L'Évêque Guido II était un vieillard d'apparence austère, mais doux et bon aux pauvres gens. Une large chape de pourpre violette enveloppait son corps exténué par la pénitence ; une mitre de toile ornée couronnait son visage diaphane. Après une courte prière devant l'autel, il vint s'asseoir sur son trône, entouré de quelques clercs. Et quand un enfant revêtu d'une aube eut glissé un coussin sous ses pieds chaussés de sandales, il fit signe à Pierre Bernardone d'exposer ses griefs contre son fils.

Bernardone parla. Dans la modération affectée de son langage, sa colère se trahissait tantôt par un accent bref comme un coup d'épée, tantôt par une intonation amère...

Voici. Depuis un an environ, depuis une maladie qu'il avait contractée dans la prison de Pérouse où il avait été enfermé en suite de la dernière guerre, son fils François donnait des signes croissants d'aliénation mentale.

Il avait d'abord voulut rejoindre le sire de Brienne dans la Pouille et partir avec lui pour la Croisade. Il lui avait fallu un équipage magnifique, plus convenable à un fils de prince qu'à un fils de marchand. A peine l'eut-il, qu'il s'en dépouilla en faveur d'un noble gueux qu'il croisa en chemin. Il partit cependant ; et tous ses amis remarquèrent alors son exaltation et sa joie démesurée ; il disait à tout venant qu'il deviendrait un grand prince, glorieux dans le monde entier. De fait, il s'arrêta à Pérouse et s'en revint trois jours après avec sa courte honte.

Il avait repris sans vergogne la vie dissipée qu'il menait avant la guerre. Son père pensait qu'il était guéri. Mais un beau soir de nouveau la tête lui tourne. Il annonce qu'il va prendre femme, et de telle race et beauté que tous en seraient jaloux. Pour se préparer sans doute à des noces si rares, il erre des jours entiers à travers bois, passe des heures à pleurer dans des chapelles en ruine ; ou bien il pille la maison pour nourrir des troupes de mendiants et de paresseux ; ou bien

encore il fraye sans crainte avec les lépreux, au grand risque de nous rapporter à tous la contagion...

— Mais le pire, c'est qu'il m'a volé un cheval et du drap, qu'il s'en est allé vendre à Pérouse pour en faire largesse au prêtre de Saint-Damien.

S'il a besoin d'argent, qu'il m'en demande, je ne lui en ai jamais refusé, ni pour aumônes, ni pour plaisirs, ni pour prêter à ses amis ; mais je ne veux pas qu'il me vole ! Il le savait. Aussi s'est-il enfui après ce bel exploit. Il est demeuré un mois absent et quand il est revenu en ville, il était dans un tel état, si hâve, si sale, les yeux perdus, que les enfants lui ont fait conduite avec des huées, des pierres, des ordures, jusqu'à ma porte...

Jusqu'à ma porte, Seigneur Évêque ! moi, bourgeois honorable, j'ai vu mon propre fils ramené chez moi par les vauriens, comme un fou..

Oui, je l'ai enfermé ; et il s'est enfui. Il a méprisé mes conseils, les supplications et les

larmes de sa mère, vertueuse femme, vous la connaissez, Seigneur ! Il prétend qu'il a reçu mission du ciel. Est-ce avec de l'argent volé qu'il pense la remplir...

— Mon fils, dit l'Évêque en s'adressant au jeune homme qui jusque-là était resté impassible et muet, mon fils, si tu détiens l'argent de ton père, il faut le lui rendre...

— Seigneur Évêque, je le lui ai rendu...

— Quand tu l'aurais gardé ! interrompit Pierre Bernardone, que le calme de son fils poussait à bout. Je veux de lui une renonciation complète à tous mes biens...

Pierre Bernardone n'était cependant point avare ; les prodigalités de son fils l'avaient toujours trouvé bienveillant ; mais il pensait que cet argument suprême toucherait son fils comme il l'aurait touché lui-même...

— Mon fils, reprit l'Évêque, ton père est grandement courroucé contre toi. Si tu veux vraiment te consacrer au service de Dieu, rends-lui tout ce que tu as à lui. Peut-être ne le détiens-tu pas en toute justice. D'ailleurs je ne veux pas que tu affectes, au profit de

l'Eglise, de l'argent qui est pour ton père une occasion de péché...

Prononcées devant les nombreuses personnes qui s'étaient rassemblées-là pour assister à ce curieux procès entre l'un des hommes les plus considérables d'Assise et son fils devenu fou, de telles paroles n'étaient pas faites pour apaiser la colère du vieux marchand. Mais il n'eut pas le temps de rien dire. François avait quitté le siège que l'Évêque lui avait indiqué auprès de son trône...

Et alors, dit Joergensen citant la *Légende des Trois Compagnons*, se produisit une chose remarquable, une chose qui jamais encore auparavant ne s'était produite dans l'histoire du monde, et qui jamais plus ne devait se reproduire, une chose que durant les siècles, les peintres allaient représenter, et les poètes chanter et les prêtres célébrer dans leurs discours. Parfaitement calme en apparence, mais avec des yeux étincelants :

" Seigneur, dit François à l'Évêque, bien volontiers je veux rendre à mon père tout ce que j'ai reçu de lui. " Et avant que personne

put avoir l'idée de ce qu'il voulait faire, il disparut dans une chambre voisine, d'où on le vit revenir, l'instant d'après, nu, avec un cilice de crins autour des reins, tenant sur le bras tous ses autres vêtements. D'un mouvement instinctif les assistants se levèrent, tandis que Pierre Bernardone et son fils François se dressaient debout en face l'un de l'autre. Et le jeune homme avec une voix toute frémissante d'émotion intérieure, la tête haute, s'écria : " Ecoutez, tous, ce que j'ai à dire : jusqu'ici j'ai appelé Pierre Bernardone mon père. Mais maintenant, voici que je lui rends son or et tous les vêtements que j'ai de lui. Et désormais je ne dirai plus : " *Mon Père, Pierre Bernardone*, mais : *Notre Père, qui êtes au ciel !* "

Après quoi le jeune homme se baissa, déposa ses habits et son linge devant les pieds de son père et mit par-dessus quelques pièces d'or et de monnaie.

Tous les assistants étaient profondément remués ; un grand nombre pleuraient, et l'Évêque lui-même avait des larmes dans les

yeux. Seul Pierre Bernardone resta impassible ; il se crut obligé d'aller jusqu'au bout. Avec un visage dur comme la pierre, il se baissa à son tour, prit les vêtements et l'or, et blême de colère sortit sans dire un mot.

Alors l'Évêque s'avança vers François, étendit sur lui le pan de sa chape, et dans les larges plis de cette chape, cacha le jeune homme nu, tout en le pressant contre son cœur.

Dans ce moment, François, ainsi qu'il l'avait depuis longtemps ardemment souhaité, sentit qu'il devenait entièrement un homme de l'Eglise et un serviteur de Dieu.

Lorsque l'émotion première se fut apaisée et que François se retrouva seul avec l'Évêque, celui-ci songea à la nécessité de fournir un vêtement au jeune homme. On trouva dans la maison un vieux manteau qui avait appartenu au jardinier. François l'accepta avec joie et, avant de sortir du palais épiscopal, il traça avec de la chaux une grande croix sur le dos de cet habit de

pauvre. Puis il s'en alla, plein d'allégresse.

Mais il est temps de revenir en arrière, et d'apprendre, plus véridiquement que par les dires passionnés de Pierre Bernardone, les faits par lesquels Notre-Seigneur avait préparé son disciple à ce grand évènement.

I

LE ROI DE LA JEUNESSE D'ASSISE

QUAND on a quitté Rome en se dirigeant vers le nord, après avoir traversé l'admirable désert de la Campagne Romaine et passé le Tibre un peu au delà de Cività-Castellana, on s'engage dans un pays montueux qui va s'élevant, comme en amphithéâtre, des bords du Tibre jusqu'aux crêtes de l'Apennin. Cette contrée retirée, pittoresque, salubre, se nomme l'Ombrie.

Elle a les agrestes beautés des Alpes, les cimes sourcilleuses, les forêts, les ravins où se précipitent les cascades retentissantes, mais avec un climat qui ne souffre point de neiges éternelles, avec toute la richesse d'une végétation méridionale qui mêle au chêne et au sapin l'olivier et la vigne. La nature y paraît aussi douce qu'elle est grande ; elle n'ins-

pire qu'une admiration sans terreur ; et si tout y fait sentir la puissance du Créateur, tout y parle de sa bonté. La main de l'homme n'a point gâté ces tableaux.

Au cœur du pays s'ouvre une vallée plus large que les autres ; l'horizon y a plus d'étendue, les montagnes environnantes dessinent des courbes plus harmonieuses, des eaux abondantes sillonnent une terre savamment cultivée.

Les deux entrées de ce paradis terrestre sont gardées par les deux villes de Pérouse au nord, et de Foligno au midi. Du côté de l'occident est la petite cité de Bévagna. A l'orient, et sur un côteau qui domine tout le paysage, s'élève Assise (1)

Si par un matin de printemps on gravit ce côteau et qu'on monte vers la ville, il semble que la vie de François s'évoque tout entière dans ce paysage demeuré plein de lui.

C'est d'abord l'enchantement, la séduction de la campagne ombrienne ; encore assou-

(1) *Ozanam, Les poètes franciscains.*

pie sous les plis bigarrés de sa robe d'herbages piqués d'anémones et de pâquerettes, entre les longues files d'ormeaux, d'oliviers et d'aunes balançant à leurs bras tordus et à leurs têtes inclinées des guirlandes de ceps bourgeonnants et de pampres hâtifs, la grande plaine, en quelques instants, se réveille dans la fuite des brouillards, découvrant aux yeux l'ampleur calme de son étendue jusqu'aux lointains déroulements d'une ceinture de montagnes, azurée et légère. Au dessus dans la coupole grande ouverte, transparente, et frémissante, d'un ciel exquisement clair et limpide, tinte jusqu'en d'invisibles hauteurs, l'hosanna cristallin des allouettes extasiées.

C'est comme un immense et indicible sourire de fraîcheur et de paix, de grâce et d'allégresse, de tendresse et d'amour.

Et tout à coup se dressent devant les yeux, dans l'atmosphère subtile, la masse énorme et la silhouette étrange des constructions d'Assise.

Quelque chose, en effet, de cyclopéen, de colossal, comme l'a dit Goethe. D'abord un

soubassement formidable d'arcades hautaines à double étage, nues et sèches comme de longues et noires meurtrières, étrangement pressées les unes contre les autres, sur une longue file, une vraie forteresse de géants. Puis sur cet imposant piédestal, une autre masse aux profils nets et quadrangulaires, se découpant avec rudesse, toute en lignes horizontales et verticales, sur le calme azur : c'est la Basilique, couchée, étendue, comme écrasée, derrière le haut clocher carré, massif, pesant, démesuré, presque isolé à l'ancienne mode, et s'accolant de mauvaise grâce à son flanc.

Et la surprise s'accroît encore quand par dessus, à droite, on aperçoit, s'entassant, se pressant, se bousculant, s'échelonnant, s'enchevêtrant, à mi-côte, comme s'ils grimpaient l'un sur l'autre et se disputaient l'air et la lumière, une multitude de bâtiments entassés, églises et remparts, tours et coupoles, palais et taudis ; puis enfin, par dessus encore, sur la cîme escarpée et rougeâtre, étalant avec fierté l'inoffensive ampleur de ses remparts en ruines, la silhouette fantastique, étrange-

ment déchiquetée, d'un castel féodal qui rougeoye au soleil, tel qu'une couronne ébréchée de vieil or, abandonnée dans la tourmente par des maîtres enfuis, sur le trône désert de leur royauté abolie.

Cette superposition d'époques séculaires, bastille des despotes étrangers démantelée par la justice populaire, asiles respectés de prière et de charité, palais nobiliaires et manoirs bourgeois côtoyant les humbles asiles de travail et de misère, tous reposant sur la base inébranlable des assises et contreforts accumulés par la puissance ecclésiastique, n'est-ce pas l'image visible, le témoignage vivant, intact, irrécusable, de l'évolution historique accomplie par l'idée franciscaine ?

C'est là-haut que l'enfant prodigue du riche marchand, adolescent étourdi et généreux, déjà pitoyable aux misérables, épris de justice et de liberté, s'est mêlé aux patriotes insurgés pour livrer l'assaut au repaire des soudards germaniques. C'est au-dessous, dans ces ruelles étranglées, sur ces plates-formes spacieuses, en comparant les taudis infects des prolétaires

et les logis fastueux des nobles et des marchands, qu'il s'est senti ému et révolté par l'inégalité des destinées humaines, qu'il a conçu le dégoût des vanités du monde et l'horreur des hypocrisies sociales. C'est en priant dans l'ombre de ces vieilles églises, Saint-Rufin, Saint-Pierre, Saint-Damien, qu'il a entendu les premiers appels d'en haut. C'est sur cette terrasse, près de cette vieille porte, qu'à la suite d'une longue maladie, se portant sur son bâton de convalescent, il est venu s'asseoir, et c'est là que contemplant l'horizon lumineux de l'immense vallée verdoyante où le Topino déroule avec lenteur les anneaux de ses eaux claires, l'enfant prodigue, le viveur frivole, a senti son admiration sensuelle pour la nature tout à coup agrandie et purifiée par une indicible pitié pour ses habitants, et par le besoin d'un idéal de vie terrestre et supra-terrestre, supérieur à celui du monde violent, avide, orgueilleux, dont les vices le révoltaient.

Puis enfin, lorsque la douceur de sa parole, l'héroïsme de ses actes, la sincérité de sa foi, eurent rallumé, dans les âmes inertes ou cor-

rompues, une flamme d'amour et d'espérance, aussi pure, aussi active que celle dont avait brûlé, douze siècles auparavant, les premiers disciples de Jésus, ne fut-ce pas l'édification rapide de cette basilique majestueuse sur sa tombe encore fraîche, qui prouva aux yeux de tous la vitalité de ses doctrines et l'étendue de son prestige ? Et les masses imposantes de ces robustes murailles amoncelées pour la soutenir par ses successeurs témoignent de la fermeté résolue avec laquelle l'Eglise adapta à ses traditions et à ses besoins les saintes inspirations du candide réformateur... (1)

Telle est Assise..., toute petite ville, célèbre aujourd'hui dans tout l'univers pour avoir vu naître dans l'enceinte de ses murs cet enfant de bénédiction que les peuples appellent avec amour : François, le Séraphin d'Assise.

Saint François y vint au monde en l'année 1181, (le 26 septembre, d'après les traditions locales), sous le pontificat de Lucius III et le règne de Frédéric I, empereur d'Allemagne.

(1) G. Lafenestre. *François d'Assise et l'art italien*

Son père, Pierre Bernardone, était un riche marchand qui faisait son principal commerce avec la France. Sa mère, nommée Pica, Française d'origine, était issue d'une noble famille de Provence. Pica n'eut que deux enfants, François et un autre fils qui s'appela Ange.

La naissance de François fut accompagnée de circonstances merveilleuses : on raconte qu'il vint au monde dans une étable comme son divin Maître. L'étable a été convertie en un oratoire, portant en italien le nom de : San-Francesco-il-piccolo, Saint-François-le-petit. Et sur la porte on lit cette inscription latine en caractères très anciens :

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum
In quo natus est Franciscus mundi speculum.

Cet oratoire fut l'étable du bœuf et de l'âne, où naquit François, le miroir du monde.

Sa mère lui fit donner au baptême le nom de Jean (1). Son père était alors en France. A son retour à Assise, l'heureux père, à cause

(1) Jean-Baptiste, au témoignage de Th. de Célano.

de son amour pour la France donna au petit Jean le surnom de *Francesco*, c'est-à-dire le Français, autrement dit : François, nom qui depuis fut consacré par l'histoire.

Un inconnu, dit une pieuse tradition, ou plutôt un ange sous forme humaine, se présenta pour tenir l'enfant sur les fonts : il disparut après la cérémonie, laissant l'empreinte de ses genoux devant l'autel, sur un marbre que l'on montre dans l'Eglise cathédrale et que nous avons vu nous-même, (1) avec les fonts-baptismaux sur lesquels sont gravés ces paroles italiennes : *Questo è il fonte dove fù battezzato il Serafico Paare San Francesco* : voici les fonts où fut baptisé Saint François le Séraphique Père.

Au retour du baptême, il se présenta un autre inconnu qui fit les pressantes instances pour qu'on lui permît de voir le nouveau-né. Il le prit entre ses bras, le couvrit de respectueuses caresses et lui imprima sur l'épaule droite le signe d'une croix bien for-

(1) A notre 1er pèlerinage à Assise, en l'année 1876

mée, comme marque de sa consécration, recommandant expressément à la nourrice d'entourer cet enfant d'un soin jaloux, afin de ne l'exposer jamais aux embûches du malin esprit qui pressentait que cet enfant serait grand un jour et lui ferait une rude guerre.

Les premières années de cet enfant de bénédiction s'écoulèrent calmes et tranquilles, à l'ombre du toit paternel, comme celles de l'Enfant Jésus à Nazareth. La vertueuse Pica entoura le berceau de son fils de toute la tendresse d'une jeune mère pour son premier-né : ses actes furent imprégnés de toute la piété d'une chrétienne qui prépare une âme pour le beau Paradis ! Elle apprit à sa langue enfantine à bégayer les doux Noms de Jésus et de Marie : elle habitua insensiblement ses petites lèvres à la prière ; elle développa avec un tact délicat, les heureuses inclinations de son jeune cœur. Aussi, dès l'aube de la vie, l'âme de l'angélique enfant s'ouvrit-elle suavement aux doux enseignements de sa mère, comme la fleur ouvre son calice aux

premiers rayons du soleil. Et déjà l'on pouvait prévoir que cette plante bénie porterait un jour des fruits délicieux.

Dès que l'heure fut venue de former l'esprit du jeune François, ses parents le firent étudier chez les pieux ecclésiastiques de la paroisse de Saint-Georges. Son intelligence vive goûta les charmes des belles-lettres : il y fit de rapides progrès et apprit aisément la langue latine et la langue française, dont la connaissance le rendait très utile à son père qui, nous l'avons déjà vu, faisait de longs voyages en France pour les affaires de son commerce.

François n'avait que quatorze ans, lorsque son père Bernardone l'associa à ses opérations commerciales. Tous deux exerçaient leur profession avec activité, mais dans un esprit tout différent. Le père était un homme dur, âpre au gain, toujours en quête de gros bénéfices. Le fils avait des sentiments plus élevés : il était affable, compatissant, généreux jusqu'à la prodigalité, plus avide de gloire que de richesses. En effet, il se plaisait plus

à dépenser l'or qu'à l'amasser ;. et montrant une grande âme jusque dans les défauts de sa folle jeunesse, il semblait un fils de prince plutôt qu'un fils de marchand. Il aimait l'éclat des fêtes, la beauté des vêtements, la splendeur des repas : il donnait aux plaisirs du monde et à la société de ses joyeux amis tout le temps que lui laissait le négoce paternel : et, sans mener une vie coupable, il menait une vie dissipée. (1)

Une grâce spéciale de Dieu et l'élévation naturelle de son âme le préservèrent toujours des mauvaises mœurs. Jamais on ne le vit sourire à une parole légère, et il manifestait hautement son horreur pour tout propos licencieux. " A l'ombre de l'assistance divine, dit le séraphique Docteur Saint Bonaventure, ni parmi les jeunes libertins de son âge, quoiqu'il eût l'amour inné des plaisirs, il ne se laissa aller aux excès impérieux des sens ; ni dans la société de cupides marchands, quoiqu'il fût secrètement avide de gain, il

(1) Le marquis de Ségur : *Histoire populaire...*

ne mit sa confiance dans l'argent et les trésors de la terre."

Il est bon de savoir ces choses pour saisir la juste portée de certaines paroles du Saint quand il fait allusion aux péchés de sa jeunesse.

C'est peut-être ce qu'il dit de lui-même dans son *Testament* qui a amené son premier biographe, Thomas de Célano, à nous peindre avec les couleurs les plus sombres l'éducation des jeunes garçons de son époque ; à peine sevrés, ils étaient instruits par d'autres garçons plus âgés à dire et même à faire des choses inconvenantes et aucun d'eux, par respect humain, n'osait se comporter autrement que les autres. C'était peut-être vrai dans les Abruzzes, pays de montagnes, et à Célano, patrie de Thomas, qui verrait alors l'enfance de François à travers ses propres souvenirs. Mais on sait qu'au contraire dans l'Ombrie les mœurs étaient relativement douces et pures, et que les peuples y étaient pleins de foi ; le côté chevaleresque du caractère de Saint François y était commun.

D'ailleurs l'époque s'y prêtait : la chevalerie arrivait à son plein épanouissement ; le chevalier et la vie chevaleresque étaient devenus l'idéal de l'Europe ; les plus illustres troubadours français parcouraient alors le nord et le centre de l'Italie, fréquentant les cours des petits rois et princes de la péninsule, entretenant partout, et jusque parmi la jeunesse bourgeoise, ce pur idéal de la bravoure mise au service de la vertu.

Le sang provença' qui coulait dans les veines de François dut bien souvent bouillonner au récit des exploits du Roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde. Ses instincts de magnificence s'éveillaient alors, et il se plaisait à traiter noblement les amis que son extrême amabilité lui avait faits, dans Assise et dans les environs, et jusque dans les villes voisines, comme à Gubbio, où nous le verrons plus tard accueilli par un de ces gais compagnons.

L'historien danois de François d'Assise, Joergensen, qui a été à même de mesurer la distance qui sépare les joyeuses et innocentes

fêtes de la jeunesse italienne d'avec ce qu'il appelle " les grossières et prosaïques beuveries des jeunes gens du Nord, " donne la note juste en parlant des banquets gracieux et polis où le fils de Pierre Bernardone tenait le sceptre d'une poétique royauté, et où l'on s'enivrait de chansons, de discours et de gaité bien plus que du vin clair et doré des côteaux ombriens.

Et quand on a rencontré dans les rues de quelque bourgade d'un pays de soleil, comme l'Italie et l'Espagne, ces troupes de musiciens qui remplissent, du chant des mandolines et des guitares, la paix et la splendeur de leurs claires nuits, l'image de cette vie se complète. Cependant l'on comprend aussi que François ait, plus tard, déploré amèrement ce temps passé dans la vanité, et perdu à tout jamais. Car les saints se reprochent non seulement le mal qu'ils ont commis, ce que nous avons déjà tant de peine à faire : mais ils regrettent aussi le bien qu'ils auraient pu faire, et dont ils ont laissé l'occasion s'échapper : le temps perdu repré-

sente à leur foi une éternité moins pleine.

A travers toutes ces folies où la jeunesse et l'amour des grandes choses entrainaient François, son cœur demeura pur, et quand, plus tard, Dieu marqua son corps des Stigmates de sa Passion, il les imprima sur une chair virginale. Le doux adolescent avait d'ailleurs une autre sauvegarde puissante contre les tentations des sens et les embûches du démon, c'était l'*amour des pauvres* qui précéda en lui l'amour de la *Pauvreté* et qui, de degré en degré, le porta jusqu'aux sommets sublimes de la charité fraternelle. Il chérissait les pauvres comme ses frères, se plaisait à les secourir et se sentait particulièrement touché quand ils lui demandaient l'aumône pour l'amour du bon Dieu. Ces mots d'*amour de Dieu*, ainsi qu'il le confessa plus tard lui-même, remplissaient dès lors son âme, encore mondaine, d'une profonde et mystérieuse émotion. Une seule fois, préoccupé d'une affaire de son négoce, il rebuta un mendiant qui lui demandait l'aumône pour l'*amour du bon Dieu*. Mais aussitôt rentrant

en lui-même, il se repentit amèrement, courut tout en pleurs après ce pauvre qu'il avait repoussé, lui fit une large aumône : " Ah ! se disait-il, si cet homme se fût présenté au nom de quelque grand baron ou de quelque noble comte, tu lui aurais donné tout ce qu'il te demandait sans retard. Il venait au nom du Rois des Rois et du Seigneur des Seigneurs, combien mieux devais-tu l'accueillir". Il prit, dès ce jour, la résolution à laquelle il resta fidèle jusqu'à la mort, de ne jamais refuser l'aumône à quiconque la lui demanderaient *pour l'amour de Dieu !*

Saint Bonaventure voit là l'origine des grâces de choix qui allaient transformer sa vie. Traiter Dieu en Dieu, n'est-ce pas toute la vertu de religion et toute la loi de l'homme sur cette terre ?

Ce mélange de vertus naissantes et de qualités naturelles, le charme de sa jeunesse, sa vivacité, son ardeur, sa générosité d'âme gagnèrent à François, dès son adolescence, les sympathies de tous. Ses compagnons le choisissaient volontiers pour chef et maître

de leurs jeux ; on le saluait comme *la fleur de la jeunesse d'Assise.* Il y avait au fond des cœurs comme un pressentiment que l'avenir lui appartenait. On disait dans toute la vallée ombrienne, de Pérouse à Foligno, que le fils de Bernardone était né pour de grandes choses.

Un homme de la ville, simple d'esprit au dire de Saint Bonaventure, se chargea d'exprimer cette impression générale. Il le fit d'une façon pittoresque et presque allégorique comme c'était alors assez la coutume. Lorsqu'il rencontrait François par les rues, il se dépouillait de son manteau et l'étendait sous ses pieds. " Je préviens d'honneur, disait-il à ceux qui s'étonnaient, un homme qui fera bientôt de grandes actions et que les fidèles du monde entier entoureront de leurs hommages."

Celui qui met la louange dans la bouche des enfants peut bien mettre la sagesse et la vérité sur les lèvres d'un homme simple : c'est à nous de juger ce qui est dit, sans juger qui le dit.

Tout en regrettant ses prodigalités, le père de François était secrètement flatté de ses succès et du prestige qui déjà l'entourait ; et Pica, sa pieuse mère, entrevoyait avec joie, sous ses qualités et ses défauts mêmes, le germe de célestes vertus et l'espérance d'un grand amour de Dieu.

II

LES TROIS ÉTAPES D'UNE CONVERSION.

POUR développer le germe précieux de sa vocation sublime, le Seigneur envoya d'abord à François la grâce des épreuves. A cette époque de trouble et de division, les villes de l'Ombrie formaient comme autant de républiques indépendantes : de là, des guerres fréquentes entre les cités voisines. Assise entra en lutte avec Pérouse ; toute la jeunesse dut prendre les armes, et, dans un combat, François fut fait prisonnier avec plusieurs autres. La captivité dura un an. La plupart se lamentaient et pleuraient sur leur sort. François demeura gai, confiant, résolu. Il relevait par ses paroles et ses soins charitables l'air abattu de ses compagnons et leur disait en plaisantant : " Je vous plains, mes amis ; pour moi, j'ai l'esprit fort libre et je me

réjouis. Vous me voyez maintenant prisonnier ; plus tard, vous me verrez honoré par toute la terre. " Il disait cela, non par un sentiment d'orgueil, mais par un instinct prophétique dont il ne comprenait pas lui-même la divine portée.

A peine sorti de prison et de retour à Assise, Dieu envoya à François la nouvelle épreuve d'une longue et cruelle maladie. Sur son lit de douleur, il eut le temps de méditer et il en profita. Dès que sa faiblesse lui permit de marcher, il sortit de la ville, appuyé sur un bâton, pour respirer le grand air et admirer l'aspect enchanteur de la campagne environnante. Mais ces charmes de la nature tant de fois goûtés, ces beautés du soleil couchant sur les sommets des Apennins, cette pureté de l'air si douce aux convalescents, toutes ces choses qui le ravissaient naguère, lui apparurent vaines et décolorées et le laissèrent sans joie et sans enthousiasme. Il eut ce jour-là une impression passagère, mais très vive, du néant de tout ce qui passe et de l'unique beauté des choses éternelles.

C'était sa première étape sur une voie qui devait le conduire au détachement le plus absolu, le plus éperdu qui fût jamais. Détachement et non mépris ; car François ne méprisa jamais aucune des œuvres de son Dieu. La caractéristique de sa sainteté n'est pas là. De même qu'il avait appris à traiter Dieu en Dieu, il devait apprendre à remettre toute chose à sa véritable place, dans l'ordre établi par Dieu. Il n'avait dès lors plus besoin de rien mépriser. Ce sentiment de la subordination de toutes les créatures à leur Créateur lui suffit pour se maintenir lui-même dans l'ordre et la paix, et pour s'élever à Dieu, comme par autant de degrés, par les œuvres de beauté, de force et de grâce dont est rempli le monde.

Avec la santé, cette impression de désenchantement des choses qui passent s'affaiblit sans toutefois disparaître.

Il reprit le goût des beaux vêtements et de l'éclat de la vie ; mais il resta plus près de l'amour de Dieu et plus tendre que jamais pour les pauvres, ses frères. Ayant rencontré vers ce temps-là un homme de guerre, noble,

mais indigent et misérablement vêtu, il fut ému de compassion, vit et aima en lui la pauvreté de Jésus-Christ, et se dépouillant des riches habits qu'il portait, l'en revêtit à l'heure même. Le Seigneur qui répond toujours à une grâce bien reçue par une grâce nouvelle, lui envoya la nuit suivante un songe prophétique. Il se trouva transporté dans un magnifique palais rempli d'armes marquées du signe de la Croix, et comme il demandait pour qui tout cela, une voix lui répondit : " Pour toi et tes soldats. "

Il se réveilla, plein d'idées de grandeurs et de victoires, mais de grandeurs mondaines et de victoires matérielles. Espérant parvenir aux honneurs militaires, suivant d'ailleurs le penchant de sa nature ardente et chevaleresque, il saisit avec empressement une occasion qui se présenta dans le même temps de tenter sa nouvelle fortune. Le bruit se répandit dans Assise qu'un des plus nobles et des plus riches seigneurs de la ville était sur le point de partir pour aller dans la Pouille rejoindre le fameux Comte de Brienne qui y guerroyait alors

contre les Allemands au nom du Pape Innocent III.

François se voit déjà triomphant et vainqueur, armé chevalier sur le champ de bataille, de la main même du Comte Gauthier de Brienne.

Sans perdre un instant, il court chez le seigneur et sollicite l'honneur de le suivre, sans doute en qualité d'écuyer. Sa demande agréée, il s'empresse, se pourvoit d'un cheval, d'un équipement complet dont la richesse éclipse celui de tous les autres ; puis il part, un beau matin, à cheval, avec le reste de la petite troupe, dans un enthousiasme qui tenait de l'exaltation.

Il traverse Foligno, il arrive à Spolète, où il devait atteindre la route de Rome, la route du sud de l'Italie, la route de la gloire.

Il n'alla pas plus loin. Peut-être avait-il présumé de ses forces. La même main qui une fois déjà l'avait jeté sur un lit de malade pour le forcer à rentrer en lui-même et à réfléchir le saisit de nouveau. A peine arrivé, un accès de fièvre l'oblige à prendre le lit. Ce contre-temps

le chagrina vivement. Mais tandis qu'il roulait des pensées inquiètes dans son âme fatiguée par la fièvre et l'insomnie, Dieu, par un nouveau songe, éclaircit l'obscurité du premier. " François, lui dit-il pendant son sommeil, lequel des deux peut te faire plus de bien, le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre?

— C'est le maître et le riche.

— Pourquoi donc délaisses-tu Dieu qui est le maître et le riche pour chercher l'homme qui est le serviteur et le pauvre ?

— Ah ! Seigneur, parlez : que voulez-vous que je fasse ?

— Retourne dans ta ville natale ; ce que tu as vu ne signifie rien que de spirituel : c'est de Dieu et non des hommes que tu en recevras l'accomplissement. "

Dès le matin, François reprit avec joie le chemin d'Assise pour y attendre tranquillement les ordres du Seigneur, et sans se mettre en peine de ce que le monde pourrait dire d'un retour si précipité.

Il fut d'ailleurs très bien reçu, car il était

aimé de tous ; ses parents, heureux de le savoir soustrait aux hasards de la guerre, ses amis contents de retrouver le roi et, il faut bien le dire, le pourvoyeur habituel de leurs divertissements, lui firent un accueil chaleureux et courtois. Même ses amis organisèrent pour un soir prochain une de leurs ordinaires parties de plaisir. François s'y prêta avec bonne grâce et voulut lui-même comme autrefois régler tous les détails et faire tous les frais de la fête.

Il traita ses amis avec une magnificence inaccoutumée, mais son cœur n'était plus à ces jeux. Un incident que nous rapporte Thomas de Célano vint-il encore accentuer l'impression d'ennui qu'il ressentait ? On peut le croire. Quelques-uns de ses compagnons avaient, dans le copieux festin ordonné par François, oublié les règles de la modération et de la tempérance. La vue de leurs excès l'affecta plus qu'il n'avait coutume. Mais plutôt Dieu, qui lui destinait pour ce même soir une grâce mémorable, voulait y préparer son cœur.

Le festin terminé les joyeux convives se

répandirent dans la ville endormie ; ils descendaient en chantant les ruelles en pente de la vieille cité féodale, prenant plaisir à troubler le sommeil des paisibles bourgeois, à faire hurler les chiens, à saluer les rares passants d'acclamations bruyantes. François marchait derrière eux, son bâton de roi à la main. Il était songeur ; il s'attardait dans sa pensée et sans que ni lui ni eux n'y prissent garde, il se trouva bientôt séparé de ses compagnons dont les rires et les chants se perdaient dans le dédale des rues étroites.

La nuit était limpide et pure. Soudain François s'arrêta tout à fait. Ses yeux se fixaient sur le ciel splendide que pailletaient sans qu'il les vît des myriades d'étoiles d'or, captivé par un spectacle plus magnifique que celui de cette glorieuse nuit.

Combien de temps demeura-t-il dans son ravissement, lui-même ne le sut jamais ; mais il avoua plus tard qu'on aurait pu le mettre en pièces sans qu'il en sentît rien, tant son âme était absorbée et ravie. Il fut tiré de son extase par la voix de ses compagnons, qui s'étaient

aperçus que leur roi ne les suivait plus, et s'étaient mis à sa recherche.

" Eh bien ! François, cria l'un d'eux, plus hardi que les autres ou qui se crut plus perspicace... songerais-tu à prendre femme ?...

— Oui ; j'y songe ; et je la prendrai si noble, si riche et si belle que jamais vous n'aurez vu sa pareille. "

Cette repartie les fit rire. Ils entraînèrent leur roi ; la soirée s'acheva gaîment. Mais François était un autre homme. Sur le chemin de sa vocation, Dieu venait de lui faire faire sa seconde étape. Dans cette extase, il lui avait révélé l'essentielle indigence de toute créature, sa dépendance absolue à l'égard de son Créateur. Et en même temps l'infinie largesse de Celui qui donne à toute chose l'être, la vie, la subsistance, lui était apparue si adorable et si désirable, qu'il s'était senti ineffablement heureux de n'être rien, afin de dépendre de Dieu en tout. François avait compris jusqu'à quelle profondeur il était le petit pauvre de Dieu, *il poverello di Dio*, et il avait embrassé sa Pauvreté avec toute la ferveur

d'un nouvel époux. Car désormais il appela la Pauvreté *Sa Dame*, et il chercha de toutes ses forces comment il pourrait lui prouver son impérissable amour. Dieu lui en indiqua bien vite le moyen.

François avait dit au monde un éternel adieu : dès ce jour, il ne respira plus que pour les choses divines. Il se débarrassa autant qu'il le put des soins du négoce, pour donner la plus grande part de son temps à la prière et aux œuvres de charité. Il se retirait fréquemment dans une grotte voisine d'Assise, et là, seul avec Dieu, il lui demandait avec larmes de le guider dans sa vie et de lui faire connaître sa vocation. Son amour pour les pauvres s'accrut encore avec son amour pour Jésus-Christ qu'il voyait en eux. En l'absence de son père, il faisait apporter à l'heure des repas une grande quantité de pains, et comme sa pieuse mère lui demandait, étonnée, pour qui toutes ces provisions : " C'est, répondait-il avec une expression angélique, pour les pauvres du bon Dieu que je porte tous dans mon cœur. " Il quittait alors la salle et courait dis-

tribuer à ses chers amis, les pauvres, toute cette quantité de pains qu'il avait fait préparer pour eux. Il leur donnait ses propres vêtements, et quand il ne pouvait pas tous les satisfaire, il décousait ses habits et les divisait pour les leur partager. Il secourait, avec un particulier et tendre respect, les prêtres indigents ; contribuait, de son argent et de ses mains, à décorer les autels, à orner les églises des campagnes et à honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la très sainte Eucharistie.

Destiné lui-même à recevoir une mission divine, il commençait de comprendre le rôle des prêtres ici-bas, et la grandeur surnaturelle de leur vocation et de leur ministère lui inspirait une singulière vénération. Etre au milieu du monde le coopérateur de Dieu, le dispensateur des mystères et des bienfaits de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; créer, nourrir, accroître dans les cœurs la vie divine, quelle fonction ! Il semblait à François qu'on ne saurait entourer de trop de vénération ceux qui en sont chargés. Il aurait voulu les débarrasser tous et toujours des soins et de la sollicitude de

la vie naturelle, afin qu'ils fussent plus libres de ne s'occuper que de leur mission.

Et lorsqu'il considérait que le prêtre reste homme et qu'il porte le trésor de Dieu dans un vase fragile, sa dévotion s'augmentait encore d'une indulgente tendresse. Plus tard, sur le point de mourir, et parlant de cette époque de sa vie, il disait à ses frères dans son *Testament :*

"Le Seigneur me donna alors et me donne encore une telle foi dans les prêtres qui vivent selon la forme de la Sainte Eglise Romaine, à cause de leur caractère, que s'ils venaient à me persécuter, je ne voudrais de secours que d'eux-mêmes. Et quand j'aurais autant de sagesse que Salomon, si je rencontrais quelque part de pauvres prêtres mondains, je ne voudrais rien faire contre leur volonté, ni prêcher malgré eux dans leurs églises ; et ceux-là aussi bien que les autres, je veux les vénérer, les honorer, les aimer, comme mes maîtres ; et je ne veux point faire attention à leurs péchés, parce qu'en eux je vois le Fils de Dieu et qu'ils sont mes seigneurs. J'en use ainsi

parce qu'en ce monde il ne nous reste rien de sensible du Très Haut Fils de Dieu, sinon son Très Saint Corps et son Sang Précieux ; or ce sont eux qui le consacrent, le reçoivent et l'administrent aux autres. "

On conçoit qu'avec de tels sentiments du sacerdoce, François n'ait jamais osé en désirer l'honneur pour lui-même.

Cependant les bonnes œuvres auxquelles il se livrait ne répondaient point à l'idée qu'il s'était formée de la perfection. Il aurait voulu se retirer dans un pays éloigné, pour y pratiquer la pauvreté volontaire qu'il avait déjà embrassée dans son cœur.

Il comprenait parfaitement que moins il aurait d'appui du côté des créatures, en soi et dans les autres, plus il aurait le droit d'en espérer de la part du Créateur. Il projetait de se dépouiller entièrement pour avoir le droit de compter plus entièrement sur Dieu. C'est dans le but de s'éprouver lui-même, nous disent les Trois Compagnons dans leur *Légende*, et pour savoir jusqu'où il était capable de suivre l'attrait de la grâce qu'il partit pour Rome.

Aux yeux de tous, son voyage serait un pèlerinage au Tombeau des Saints Apôtres Pierre et Paul. Mais lui savait ce qu'il ferait à l'abri des regards qui auraient pu intimider sa résolution encore vacillante.

Il partit donc et tout droit alla s'agenouiller à la Confession du Prince des Apôtres.

Après avoir fait sa prière dans ce saint lieu, il remarqua avec peine, que dans le concours des pèlerins, les uns offraient peu de chose et que les autres ne donnaient rien du t. "Quoi donc, s'écria-t-il, la dévotion e. elle ainsi refroidie ? Comment les hommes n'offrent-ils pas tout ce qu'ils ont, et ne s'offrent-ils pas eux-mêmes dans un lieu où reposent les précieux restes du Prince des Apôtres ? Comment ne décorent-ils pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise ? " Et en disant ces mots, il prit tout l'argent qu'il avait sur lui, et le jeta à pleines mains, par l'ouverture de l'autel d'où il alla tomber à grand bruit sur le saint tombeau, à la grande surprise de tous les assistants ! Au sortir de cette

église, reconstruite plus tard et ornée par un de ses enfants avec une splendeur inouïe, François vit une multitude de pauvres qui imploraient la charité des fidèles.

L'occasion lui parut belle d'accomplir son mystérieux dessein. Il attire à l'écart le plus déguenillé de la troupe, échange ses riches vêtements contre les haillons du misérable, va prendre place au milieu des nécessiteux et demeure ainsi le reste de la journée, mendiant et priant à haute voix en langue française. Le soir, il partagea entre ses compagnons les aumônes qu'il avait reçues et reprit ses vêtements, non sans une grande largesse au pauvre qui les lui rendait.

Ainsi foulait-il aux pieds l'orgueil du monde. Le lendemain, assuré désormais de sa vocation et fort d'un divin courage, il reprit la route d'Assise et revint au foyer paternel, respirant la sainte allégresse de la pénitence, et priant Dieu avec une nouvelle ardeur de conduire ses pas dans la voie de la Sainte Pauvreté.

Un matin que François méditait dans la

campagne aux environs d'Assise, il entra dans une pauvre église consacrée à Saint Damien, si vieille et si délabrée qu'elle menaçait ruine. Là, prosterné sur la pierre, devant un crucifix, il prononça trois fois, par un mouvement du Saint-Esprit, cette belle et fervente prière qu'il répéta souvent depuis : "Grand Dieu, plein de gloire ; et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit, de me donner une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien qu'en toutes choses je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté." Il regardait fixement le crucifix, les yeux baignés de larmes, lorsqu'une voix, sortant de ce crucifix, lui fit entendre trois fois ces mystérieuses paroles : "Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines."

A cette voix du Ciel, le saint jeune homme demeura immobile : un saisissement mêlé de crainte et d'amour s'était emparé de tout son être ; et il fut ravi en esprit. Ces paroles

sorties du crucifix avaient un sens tout spirituel. Revenu de son ravissement, François ne les comprit pas d'abord et il les interpréta dans un sens matériel. En sortant de l'église, il trouva le prêtre, nommé Pierre, qui la desservait, et lui présentant une offrande, dit : "Je vous en prie, Maître, avec cet argent achetez de l'huile et faites brûler jour et nuit une lampe devant ce crucifix." Puis dans son empressement à exécuter les ordres du Très-Haut, l'ardent jeune homme rentre chez son père, prend un paquet de riches étoffes, monte à cheval et court jusqu'à Foligno, où il vend et marchandise et cheval, et revient en apporter le produit au vertueux prêtre de Saint-Damien, à qui il l'offre avec respect pour la réparation de l'église et pour le soulagement des pauvres. Il le prie aussi humblement de souffrir qu'il reste quelque temps chez lui. Le prêtre consent à recevoir François, mais il refuse son argent, parce qu'il craint l'indignation de son père. Et François, qui méprisait cet argent comme de la vile poussière du moment qu'il ne servait

plus aux bonnes œuvres, le jette avec dédain sur une fenêtre de l'église.

Bernardone, apprenant au retour d'un voyage ce que son fils avait fait, vint à Saint-Damien, fort en colère, avec quelques uns de ses amis. François, nouveau chevalier, encore peu aguerri au combat, eut peur : il se cacha dans la chambre du prêtre. Blotti derrière la porte, il se serra tout tremblant contre la muraille, dans laquelle il enfonça, par un rare prodige, et échappa ainsi à la fureur de son père. De même que l'on vénère encore à Assise le crucifix miraculeux, ainsi l'on montre, et nous l'avons vu nous-même, à Saint-Damien, cet endroit sous forme d'une niche profonde, au fond de laquelle on a peint une touchante image de Saint François.

Quand son père fut parti, il se retira secrètement dans une caverne qui n'était connue que d'un domestique, dont il recevait les choses nécessaires à la vie, et où il priait continuellement avec une grande abondance de larmes, pour obtenir la grâce d'être délivré de ceux qui le poursuivaient, et d'accom-

plir ce que Dieu lui avait inspiré. Après y avoir passé un mois, il fit réflexion que c'était en Dieu seul qu'il devait mettre son espérance, sans compter sur ses propres forces ; et cette pensée le remplit d'une joie intérieure qui releva son courage abattu. Se reprochant alors sa lâcheté, il sort de sa caverne, bannit toute crainte et se dirige vers la ville, plein d'ardeur, joyeux, allègre, content, intrépide. Les habitants d'Assise le voyant tout changé et son visage maigre et défait, se dirent entre eux : " Il est devenu fou ! " On le couvrit de boue, on lui jeta des pierres, on le poursuivit avec de grandes huées. Mais François était sourd et insensible à toutes ces injures, et, dans son cœur, il rendait à Dieu des actions de grâces de porter ainsi devant les hommes les marques de la sainte folie de la Croix.

Pierre Bernardone était dans sa boutique, lorsqu'il entendit le tumulte qui montait de la rue et qui semblait s'approcher de la maison : éclats de rire, huées, cris de diverses voix. Il fit signe à l'un des apprentis d'aller voir ce que cela pouvait être.

— Un fou, Messer Pierre !... rapporta-t-il dédaigneusement. C'est un fou que les gamins s'amusent à poursuivre. Puis comme avant de rentrer il jetait un dernier regard dans la rue, il blémit ; il venait de reconnaître qui était le fou.

L'instant d'après, Pierre Bernardone était au milieu de la rue, tapant de droite et de gauche sur les impitoyables gamins, furieux pour ne point pleurer de honte et de rage. Son fils délivré, sa colère se retourne contre lui. Ce fils, dont les premiers et brillants succès l'avaient enivré d'orgueil et d'espérance, était maintenant l'objet de la risée publique ! Il se jette sur François comme un loup sur un innocent agneau, l'accable de reproches et de coups, lui ordonne de quitter ces extravagances, et de reprendre sa vie et ses occupations accoutumées. Mais le voyant insensible à ses menaces comme à ses prières, il l'enferme sous un escalier, dans un recoin obscur de sa maison, et jure qu'il l'y retiendra prisonnier tant qu'il n'aura point promis de changer de vie. François, soutenu par la voix

de Jésus-Christ qui lui avait révélé sa vocation, souffrait cruellement d'affliger son père et de lui résister ; mais, en même temps, son âme était remplie d'une joie toute céleste, en pensant qu'il expiait les frivolités de sa jeunesse, qu'il souffrait persécution pour la justice, et il répétait avec ravissement cette parole de Saint Pierre : "Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes !"

On ignore combien de temps dura l'épreuve de cette dure captivité ; mais on sait comment elle prit fin. Pica, la pieuse mère de François, pleurait comme mère et comme chrétienne sur les mauvais traitements infligés à son fils ; elle cherchait à adoucir ses peines par ses caresses et ses larmes, et ne tarda pas à comprendre que c'était Dieu lui-même qui le guidait dans sa mystérieuse conduite. Aussi, profitant de la première absence de son mari, elle ouvrit à François la porte de sa prison, et l'ayant tendrement embrassé, elle le laissa libre de suivre la voie où le Seigneur l'appelait. François remercia sa pieuse mère, et retourna, à l'heure même, à l'église de

Saint-Damien, bénissant Dieu de tout ce qu'il avait à souffrir pour son amour.

Pierre Bernardone, à son retour, fit à sa femme de sanglants reproches et alla rechercher son fils ; celui-ci, fortifié intérieurement et tout rempli de l'esprit de Dieu, se présenta bravement à son père et lui dit d'une voix assurée : " Mon père, je compte pour rien désormais vos coups et votre prison : et c'est avec bonheur que je souffre pour l'amour de Jésus-Christ, mon divin Maître. " Son père, le voyant résolu, inébranlable, ne pensa plus qu'à se faire rendre l'argent de l'étoffe et du cheval. L'ayant trouvé sur la petite fenêtre où François l'avait jeté, lors du refus du prêtre, sa colère s'apaisa un peu. Mais son avarice ne fut pas satisfaite : il soupçonna François d'avoir d'autre argent en réserve et porta ses plaintes aux magistrats de la ville. Il voulait d'ailleurs arracher à son fils une renonciation à tout ce qu'il pouvait espérer de son patrimoine.

Cité devant les magistrats par un héraut, François répondit : " Je suis entré, par la

grâce de Dieu, dans la pleine liberté de ses serviteurs : je n'ai plus rien à traiter avec les magistrats civils." Ceux-ci, en hommes judicieux, reconnurent et respectèrent, chez ce loyal adolescent, sa conversion sincère et son inébranlable persévérance ; d'ailleurs pleins d'un religieux respect pour l'autorité ecclésiastique, ils ne voulurent rien entreprendre sur les droits de l'évêque et de l'Eglise. Ils dirent donc à Pierre Bernardone : "Puisque votre fils est entré au service de Dieu, il n'est plus sous notre juridiction." Bernardone s'adressa alors à l'évêque.

A cette époque, un prélat, homme de bien, nommé Guido ou Guy, deuxième du nom, natif de Rome, occupait le siège épiscopal d'Assise. Plein d'une bonté affectueuse et prévenante pour François, il fut son ami, son protecteur et son directeur spirituel. Bernardone fit appeler François qui lui répondit : "J'irai trouver le Seigneur évêque, qui est le père et le maître des âmes." Nous avons vu comment se termina l'audience où l'évêque avait convoqué le père et le fils. François

renonçant soudainement à toute attache terrestre se jeta dans le sein de Dieu. Selon la parole de Saint Jérôme et de la liturgie franciscaine que devait par la suite emprunter l'auteur de l'*Imitation* : " Il s'élança nu sur les traces de Jésus-Christ nu : Nudum nudus sequitur ! "

Le mouvement qui dépouilla François de ses vêtements fut peut-être un acte de néophyte tout brûlant de sa ferveur première ; et la fougue de sa nature ardente s'y précipita, sous l'impulsion de l'Esprit Saint, dans une œuvre que ses conséquences révélèrent divinement préordonnée. Mais le jour où François l'accomplit est capital dans sa vie. Il marque le pas décisif dans la voie où Dieu va l'entraîner. Le désenchantement qui suivit sa maladie, la vision de la Pauvreté au sortir d'un festin, ont préparé ce jour.

D'autres jours, dans la vie de François, auront leur portée bien distincte et leur sublimité. Le 16 avril 1209, jour de sa profession religieuse entre les mains d'Innocent III, le 17 septembre 1224, jour de sa stigmatisation

sur le Mont Alverne, seront des jours féconds et glorieux. Le premier sera le point de départ d'une action d'incommensurable puissance exercée sur le monde et sur l'Eglise, sur les âmes et sur les peuples, jusqu'à la fin des temps. Le second sera le couronnement d'une carrière de surhumaine pénitence et d'inimitable amour. Mais le jour qui met la dernière touche à la conversion de François; qui le sépare si complètement de toute sa vie antérieure; qui brise entre lui et les choses terrestres les liens les plus étroits et les plus solides, ce jour est le plus fécond des jours de sa vie mortelle.

L'un de ses premiers biographes en a très bien compris l'importance et il en a conservé la date: "L'an MCCVIII de l'Incarnation du Seigneur, le 16e jour des calendes de mai, le Seigneur, voyant que son peuple oubliait ses commandements, voulut bien dans sa miséricorde infinie envoyer des ouvriers dans son champ; et c'est ainsi qu'il inspira un homme qui était dans la ville d'Assise, nommé François..." Ainsi parle l'*Anonyme*

de Pérouse, écrivain qui tenait ses renseignements des disciples immédiats du Saint, peut-être même du Frère Egide d'Assise. Or le 16e jour des calendes de mai MCCVIII correspond, dans notre manière présente de compter, au 16 avril 1207. François avait alors vingt-cinq ans.

III

LE PAUVRE DE DIEU

C'EST chose fort intéressante, dit un pieux auteur (1), que de connaître avec quelque détail, le visage et les qualités naturelles des saints que nous aimons et que nous admirons. Certes, ce n'est pas cela que nous admirons principalement et que nous aimons en eux : c'est leur sainteté, ce sont leurs divines vertus, c'est l'épanouissement de la vie de Jésus-Christ en eux. Néanmoins, connaître leur extérieur et leur fidèle ressemblance donne un intérêt singulier à la contemplation de leur sainte vie et à la méditation de leurs vertus.

Notre bienheureux et bien-aimé Père Saint François était, disent les chroniques contemporaines, plutôt petit que grand, mais bien pris dans sa taille. Il avait le beau type, si fin

---

(1) Mgr de Ségur, de vénérée mémoire.

et si distingué, des populations de l'Ombrie et des Apennins. Dans son adolescence, il passait pour "la fleur de la jeunesse d'Assise"; et ses gracieuses qualités physiques étaient relevées par l'innocence de ses mœurs et par la paix que Notre-Seigneur répand toujours sur le visage des jeunes gens bons et purs.

François avait la tête ronde et bien faite, le visage ovale et plutôt un peu long. Son front était beau et large; son nez bien proportionné; sa bouche régulière était animée d'un charmant sourire. Il avait les dents blanches, fines et bien rangées; la face joyeuse et douce; les oreilles petites. Ses beaux yeux noirs étaient pleins de douceur et de modestie. Sa peau, belle et fine, était assez brune; ses cheveux étaient châtains, et sa barbe, noire et peu fournie. Il était naturellement assez maigre, et d'une complexion très délicate. Sa parole était agréable, ferme, vive, animée; sa voix était forte et claire, à la fois douce et sonore. L'ensemble de son visage et de sa personne était singulièrement sympathique et lui gagnait d'avance tous les cœurs. Ce bien-

heureux Père plaisait à tout le monde, disent encore les écrivains du temps. La joie, la sérénité, la bonté, la modestie, paraissaient toujours sur son visage. Il était naturellement doux et poli, compatissant, bienfaisant, généreux, prudent, discret, de bon conseil, fidèle à sa parole, et plein d'énergie. Il était d'un caractère souple et facile, se pliant à l'humeur des autres, se faisant tout à tous, saint avec les saints, et si humble avec les pauvres pécheurs, qu'il semblait être lui-même un pécheur. Dans la conversation, il s'énonçait avec grâce ; il était fin et délié dans ses raisonnements ; actif et accommodant dans les affaires ; d'ailleurs très simple dans ses actions et dans ses paroles.

Lorsqu'il prêchait, il dédaignait tous les apprêts du beau langage, les jugeant indignes d'un envoyé de Jésus-Christ. Néanmoins il parlait avec une éloquence entraînante, avec beaucoup d'esprit, de jugement et de vivacité. Il avait une excellente mémoire ; sa voix était vibrante, sonore et agréable ; sa parole, facile, naturelle, persuasive. Il prêchait avec

toute la véhémence et tout le feu que donnent une charité ardente, une foi profonde et toutes les tendresses d'une piété pleine d'amour. Une vertu divine assistait continuellement l'homme de Dieu et pénétrait à la fois les esprits et les cœurs. Dès qu'il paraissait quelque part, les populations accouraient pour voir et entendre cet homme nouveau que Dieu leur envoyait. Il semait les miracles sur ses pas, guérissant les malades, chassant les démons, ressuscitant les morts, prédisant l'avenir, commandant à la nature et s'en faisant obéir... " Tel était notre Père Saint François, au témoignage de ses contemporains, dont Célano s'est fait l'écho fidèle. "

Ces mêmes auteurs, en parlant de son angélique pureté, nous assurent tous, d'un témoignage unanime, que notre Père Saint François garda jusqu'à la mort l'innocence de son baptême. Et le Frère Léon nous assure, lui, qu'il l'a appris par révélation : " Je vis en songe, dit-il, notre bienheureux Père debout, sur la cîme d'une montagne, au milieu d'un parterre de fleurs, et tenant un beau lis à la main ; et

comme je demandais quel était le sens de cette vision, une voix céleste me répondit que ce lis était le symbole de l'angélique pureté de François. "

Mais le moyen de sanctification et d'unification intérieure fut, pour François d'Assise, la pauvreté. Chaque saint, écrit le P. L. Roure, *S. J.*, a sa caractéristique. Les contemporains ni la postérité ne s'y sont pas trompés : ils ont nommé François : *le Poverello.* Avec son esprit simple et quelque peu littéraliste, François fut fortement impressionné par la lecture de l'Evangile qu'il entendit un jour de février de l'an 1209, dans la chapelle de la Portioncule : "Ne prenez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton : car l'ouvrier mérite sa nourriture. En quelque ville ou quelque village que vous entriez, informez-vous qui y est digne, et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. En entrant dans la maison, saluez-la, en disant : Paix à cette maison. Et si cette maison en est digne, que votre paix vienne sur elle ; mais si elle ne l'est pas, que

votre paix revienne à vous." François comprit que ces paroles lui traçaient son genre de vie, qu'il devait désormais "vivre selon la forme de l'Evangile."

Cette pauvreté pratiquée avec l'exactitude dont sa vie fait preuve se trouvait être l'application logique, rigoureuse, implacable, d'une maxime essentiellement chrétienne : écarter tout ce qui ne va pas à l'unique but, se débarrasser de ce qui n'est pas l'*unum necessarium*. Notre vie n'est-elle pas encombrée d'une foule de superfluités, embarrassée de soins multiples et vains ? Il faut l'alléger, la simplifier. La pauvreté, avec son dépouillement de ce qui est devenu pour beaucoup, par routine et par mollesse, l'indispensable, remplira cet office. Elle imposera des renoncements qui seront douloureux, elle demandera d'intimes sacrifices à l'amour-propre, le commun des hommes estimant leurs semblables en raison de leurs richesses. Mais une fois que l'âme se sera décidée à ces retranchements, quelle liberté elle aura conquise, avec quelle force d'élan elle se portera vers l'idéal !

William James, protestant américain, a cependant vu juste quand il déplore que ses contemporains, surtout ses compatriotes, méconnaissent la vertu morale de la pauvreté. "On peut dire à la lettre que nous avons peur maintenant d'être pauvres. Nous méprisons quiconque choisit de vivre pauvre afin de simplifier son existence et de sauver sa vie intérieure. Parce qu'il ne se joint pas à la cohue des passants essoufflés qui ne songent qu'à courir après l'argent, nous l'estimons apathique et dénué de toute ambition. Nous ne nous représentons même plus ce que pouvait bien signifier l'antique idéal de la pauvreté : l'affranchissement de toute attache matérielle, la parfaite intégrité de l'âme, le dédain viril des choses de la terre, le droit de donner sa vie à n'importe quel moment sans encourir aucune responsabilité ; en un mot l'attitude athlétique, l'âme toujours tendue, et toujours prête au combat."

L'esprit de pauvreté, chez Saint François d'Assise en particulier, n'est pas seulement un esprit de simplification procédant d'un calcul

plus ou moins conscient. C'est encore une loi de l'amour. Le saint se détache de la créature parce que le Créateur lui suffit. Le créé lui devient indifférent, en tant que créé, parce que l'Incréé le ravit tout entier. Et, dans ce détachement, Saint François d'Assise met cet enthousiasme amoureux, cette ardeur d'amour qu'il a pour l'objet même de son unique attachement. Il chantera la Pauvreté comme l'auteur de l'*Imitation* chante l'Amour divin et ses merveilles. "L'amour vole, il court, il exulte ; il est libre, et rien ne l'enchaîne. L'amour ne sait pas de mesure ; il s'enflamme au delà de toute mesure."

Seulement, chez François, l'ancien familier des cours d'amour, le diseur des belles chansons de chevalerie, le culte de la Pauvreté revêtira la forme d'une personnification. Son premier biographe nous le montre en présence de celle qu'aima le Fils de Dieu, maintenant rebutée par tous, dont il médite de faire à jamais son épouse. "Epris de sa beauté, il quittera, afin de s'y mieux attacher, non seulement son père et sa mère, mais tout

ce qu'il possède." Et c'est avec raison qu'un de ses proches disciples, dont le nom reste discuté, a pu décrire les noces mystiques du bienheureux François avec Dame la Pauvreté. De cette allégorie, Ubertin de Casale a tiré la prière dite de Saint François pour obtenir le don de Pauvreté. "O Seigneur Jésus, indiquez-moi les sentiers de votre très chère Pauvreté, car je suis tourmenté par son amour, et je ne puis trouver le repos loin d'elle. O mon Seigneur, vous le savez bien, vous qui m'avez rendu épris de ses charmes : voici qu'elle reste à l'écart triste, repoussée de tous. La reine des nations est devenue une femme veuve ; la reine des vertus est vile et méprisée. Elle gémit sur son fumier, parce que tous ses amis la dédaignent et se sont changés en ennemis ; ils se conduisent en adultères, non en époux fidèles. Voyez, Seigneur Jésus : la Pauvreté est si vraiment la reine des vertus que pour elle vous avez quitté la demeure des anges et êtes descendu sur terre, afin de l'épouser dans un éternel amour et d'avoir en elle, d'elle et par elle, des fils parfaits.

Et elle fut votre compagne inséparable, à votre naissance... à la mort... et au delà de la mort.

"Oh ! qui n'aimerait donc la Pauvreté par dessus tout ? Je vous demande cette faveur d'être marqué de son sceau. Je vous conjure de m'accorder pour toujours à moi et aux miens ce privilège de ne posséder rien qui m'appartienne sous le ciel."

Et dans cet amour de la Pauvreté, rien de chagrin. François ne veut pas que l'on condamne ceux qui agissent autrement. "Que tous les Frères, dit-il dans sa seconde Règle, soient vêtus d'habits vils et grossiers et qu'ils ne craignent pas de les raccommoder de sacs et d'autres pièces. Mais je les avertis et les exhorte de ne pas mépriser et de ne pas juger les hommes qu'ils voient se vêtir d'habits fins et éclatants, et user d'aliments et de breuvages délicats. Mais plutôt que chacun se juge et se méprise soi-même." Au surplus, sa maxime était que chacun garde sa vocation et vive selon ce qu'il aura décidé devant Dieu, humblement.

Rien de plus qui ressemble le communisme. François ne s'en prend point au droit de propriété comme certaines sectes vaudoises condamnés dès 1205. S'il se dépouille de tout bien, il se défend de dépouiller les autres, il veut "que ses frères n'estiment pas l'argent plus que les cailloux. C'est aveuglement du diable d'en faire plus de cas que des pierres. Et si nous en trouvons en quelque lieu, il n'en faut pas prendre plus de souci que de la poussière que nous foulons aux pieds."

La pratique de la pauvreté, telle que l'entend Saint François d'Assise, demande la mise en œuvre de toutes les énergies de l'être. Sans doute, on ne saurait trop exalter en François la tendresse d'âme qui s'épanche sur toute créature, qui le fait donner son manteau à une pauvre femme, ou le seul exemplaire du Nouveau Testament que possède la communauté pour secourir la mère indigente de deux Frères ; qui écarte du chemin le ver de terre, de peur qu'il ne soit foulé aux pieds ; cette bénignité qui accueille la maladie comme une sœur et la mort comme

une créature amie ; cette patience inaltérable sous les affronts et cette obstination à rendre le bien pour le mal. Mais peut-être, pour se tracer à soi-même l'aimable portrait du Séraphique Patriarche, on s'en est tenu, d'une façon un peu étroite, au recueil des *Fioretti*. "Ce livre admirable, écrit quelque part M. Arnold Goffin, symbolise surtout l'idéal d'imperfectible douceur et d'humilité de Saint François, en laissant trop dans l'ombre l'héroïsme de sa vocation, les qualités mâles de cette âme intrépide ; il nous y apparaît plus passif qu'actif, prêt à tout supporter plutôt qu'à tout entreprendre pour faire prévaloir sa pensée."

Cela est la vérité même. La vocation de Saint François d'Assise fut la plus énergique des réactions contre son milieu. Il ne faut pas se laisser tromper par la dénomination simpliste du Moyen-Age. Le temps où naquit François fut loin d'être un âge d'or.

Comme de nos jours, le monde alors était divisé en deux camps numériquement bien inégaux. D'un côté le petit nombre de ceux

qui jouissaient de la vie et qui consacraient en fêtes, en chasses, en parties de plaisirs et en batailles une existence stérile et néfaste.

De l'autre, l'immense multitude des serfs, des manants, laboureurs, ouvriers, mendiants de plus en plus nombreux, petites gens, taillables et corvéables à merci, troupeau né pour suffire aux plaisirs et aux tueries de l'autre camp. Entre les deux, se creusait un fossé profond d'envies démesurées, de haines ardentes, bientôt de revendications passionnées, justes au fond, excessives dans la forme et leurs tendances.

En vain l'Eglise essayait-elle de combler ce fossé ; le peuple n'avait plus confiance dans l'Eglise dont la féodalité accaparait pour ses déshérités les titres, les sièges, les chaires, les biens.

De prétendus réformateurs surgissaient partout, soulevant les peuples, traînant après eux les gens sans aveu et sans pain, exprimant les revendications populaires dans des prédications ardentes, incendiaires, charriant l'invective et la haine. Albigeois, Vaudois,

Jacques, pillaient, brûlaient, dévastaient et sous prétexte de hâter le règne de la justice sapaient les bases du vieil édifice social que, dans ses nuits pleines d'angoisses, et sous les apparences d'un Latran symbolique, le pape Innocent III voyait s'écrouler et couvrir le monde de ruines irréparables.

A travers les épisodes de la vie de François nous devinons l'état lamentable de la société d'alors : Les trois églises en ruines et qu'il rebâtit, dans la banlieue et aux portes mêmes de la ville d'Assise ; ces bandes de pauvres gens pour lesquels il faisait provision de pain, ces lépreux rongés par leur mal et par une haine irréconciliable de Dieu et des hommes qu'il rencontre à chaque pas, errants dans la campagne, et qu'il console et qu'il soigne et qu'il convertit ; ces mendiants pour lesquels il veut que l'on dépouille l'autel de Marie ; ces brigands qui infestent les environs d'Assise et les abords de l'Alverne... tout cela forme la matière de récits charmants, où nous admirons la bonne grâce, la douceur et l'héroïque charité du saint.

Mais si nous détachons nos yeux du personnage central pour les fixer sur les comparses et le décor, nous reconnaissons aussitôt que le monde, au temps de Saint François ressemblait à nos époques désolées par l'esprit et les œuvres de la *Révolution* qu'au paradis terrestre que nous font imaginer les *Fioretti*.

Sans doute, le système économique n'était pas le même ; mais les résultats étaient identiques. Les grosses fortunes ne consistaient pas en capitaux, en actions, en dividendes, bien qu'on n'ignorât pas tout à fait les *trusts*, puisque les Juifs savaient déjà à merveille accaparer les denrées et les valeurs mobilières. Les capitalistes de ce temps-là possédaient des villes, des villages, terres, bêtes et gens, et ils usaient sans retenue de leurs droits que volontiers ils imaginaient absolus. Corruption, jouissance effrénée, rivalités souvent sanglantes, du haut en bas de l'échelle sociale, le mal s'installait triomphant, en haut par ivresse de vivre, en bas par vengeance et par révolte contre une destinée mauvaise.

C'est au milieu de cette société qui retourne à la barbarie que François paraît. C'est à ces païens de mœurs qu'il vient rapporter la loi évangélique ; on sait comment il est d'abord reçu, comment sont reçus ses premiers disciples : par des moqueries, par des railleries, par des outrages ; on lui jette des pierres, de la boue, on lui crache au visage, on le traite d'insensé. Cependant il persiste, et la grâce de Dieu aidant, il touche les cœurs, se fait des auditeurs, puis des disciples. En moins de douze ans, de 1209 à 1221, il impose sa manière de voir, de penser, de vivre. Il prêche l'apaisement, la charité, la justice. Il s'interpose entre les partis. Il réconcilie l'Évêque et les magistrats d'Assise, puis les magistrats et le peuple ; il fait conclure entre le peuple et les féodaux un pacte, une charte, qui sera la première des chartes communales. Ce qu'il fait pour Assise, il le fait pour Florence, pour Pérouse, pour Spolète, pour Arezzo. Un nouvel ordre de chose commence : l'ère des libertés modernes date de Saint François. L'émancipation du peuple sort de la conscien-

ce que lui donne de ses droits et de ses devoirs François d'Assise.

Par quel moyen François arriva-t-il à réformer la société, à lui infuser cette sève chrétienne qui la soutient encore malgré son appauvrissement. De quel levier se servit-il pour soulever ce monde corrompu ?

Nous l'avons dit : ce fut en rendant aux âmes le sens de la Pauvreté, en leur rappelant que le Sauveur y avait attaché la première de ses Béatitudes. Il en était un vivant et entraînant exemple. La Pauvreté l'avait béatifié. Il était l'homme de la paix de l'âme parce qu'il était l'homme de la Pauvreté. Un écrivain français qui s'est efforcé de pénétrer l'âme des saints, M. Henry Joly, relève ce caractère en Saint François. Et cette paix, il ne la gardait pas pour soi ; il la faisait rayonner autour de lui ; il la promenait en quelque sorte à travers les campagnes et les quartiers pauvres des villes ; il l'accompagnait d'une douce ivresse née d'une méditation poétique et chantante... S'il voyait des misères, il savait les consoler par la vue des beautés

du monde, tel que Dieu l'avait voulu, tel que Dieu l'avait régénéré. Toutes ses idées, celles-là même qu'il communiquait aux Souverains Pontifes, se présentaient "comme des visions d'artiste." C'est par des images souriantes qu'il éveillait l'amour de la Pauvreté, de l'Humilité, de la Charité. Par ces allégories, d'abord vécues au-dedans de lui-même, il ravivait la pensée évangélique, il humanisait les Crucifix et les images de la Vierge, il rapprochait Dieu de l'homme et l'homme de Dieu.

S'il fut l'homme de la Providence et le sauveur de son siècle de fer, ce fut à la manière des saints, par le rayonnement d'une âme pleine de Dieu. Il fut, écrit encore M. Elie Longuemare, un grand dispensateur d'énergie et de courage, parce qu'au lieu de mettre constamment l'homme en face de son mal jusqu'à l'exaspération, il chercha au contraire à dégager ce qu'il y a, dans la nature et dans la société, de beau, de bon, de riant, d'acceptable. De nos jours, on a pensé qu'au lieu de dire à l'ouvrier : "Tu souffres dans ton taudis", il serait peut-être mieux d'embellir le

taudis et de parer de fleurs la petite fenêtre. François d'Assise a fait la même chose : mais c'est dans le cœur de l'homme qu'il a mis les fleurs, le parfum et le soleil. Pour toute arme, toute science et toute doctrine, il a le sermon des Huit Béatitudes. Vous savez comme vibre de je ne sais quel son profond et mélodieux, qui retentit à l'intime de l'être, la parole du divin Maître. Vous la discernez entre toutes. François s'est présenté devant la foule, et il a fait vibrer la parole du Maître : il a chanté le cantique de la fraternité et de l'amour. Il n'a pas accablé le peuple de dissertations encyclopédiques et scolastiques auxquelles ces pauvres gens n'entendent rien. Il leur a dit : "Aimez-vous les uns les autres". Or, admirez le retentissement d'un mot de l'Évangile, quand il est prononcé simplement, sans que la passion ni l'intérêt l'altèrent : Saint François a été l'initiateur du mouvement populaire le plus fécond qu'on ait vu, depuis le Christ sur les bords du Lac Galiléen, depuis Pierre et Paul dans le quartier des échoppes de la Ville des Césars."

IV

L'AMI DES LÉPREUX

TEL est donc l'admirable saint dont nous allons continuer l'histoire. Dégagé de tous les liens qui le retenaient au monde, entré, selon son désir, dans la vraie liberté des enfants de Dieu, François quitta la ville, dit Saint Bonaventure, et se retira dans les profondeurs de la solitude, afin d'être seul et de mieux entendre, dans le silence, la voix mystérieuse du Très-Haut. Or, pendant qu'il traversait une forêt, chantant avec jubilation les louanges de Dieu en langue française des voleurs sortirent du bois, se précipitèrent sur lui et lui demandèrent avec un air féroce qui il était. "Je suis le héraut du grand Roi," leur dit-il, plein d'assurance, et avec un accent prophétique. Ces brigands le prenant pour un insensé, le frappèrent avec brutalité et le jetèrent dans une fosse remplie

de neige, lui disant avec moquerie : "Reste-là maintenant, chétif héraut du grand Roi." Lorsqu'ils se furent éloignés, François sortit de la fosse tout joyeux d'avoir souffert, et il recommença à chanter d'une voix plus haute les louanges du Créateur. Il arriva ainsi à la porte d'un monastère, où il reçut l'aumône comme un mendiant : il y passa quelques jours employé aux plus vils offices de la cuisine. De là il vint à Gubbio où l'un de ses anciens amis le reconnut ; il lui donna, pour le vêtir plus décemment : *une tunique courte, une ceinture de cuir, des souliers, un bâton* : c'était le costume ordinaire des ermites. Sous cet habit de pénitence, il affligea son corps de nouvelles austérités, et pour se perfectionner dans la sainte vertu d'*humilité* qu'il recherchait éperdument, il se dévoua *au service des lépreux*. Cette dévotion était, nous le verrons bientôt, la dévotion particulière de l'époque où vivait notre saint.

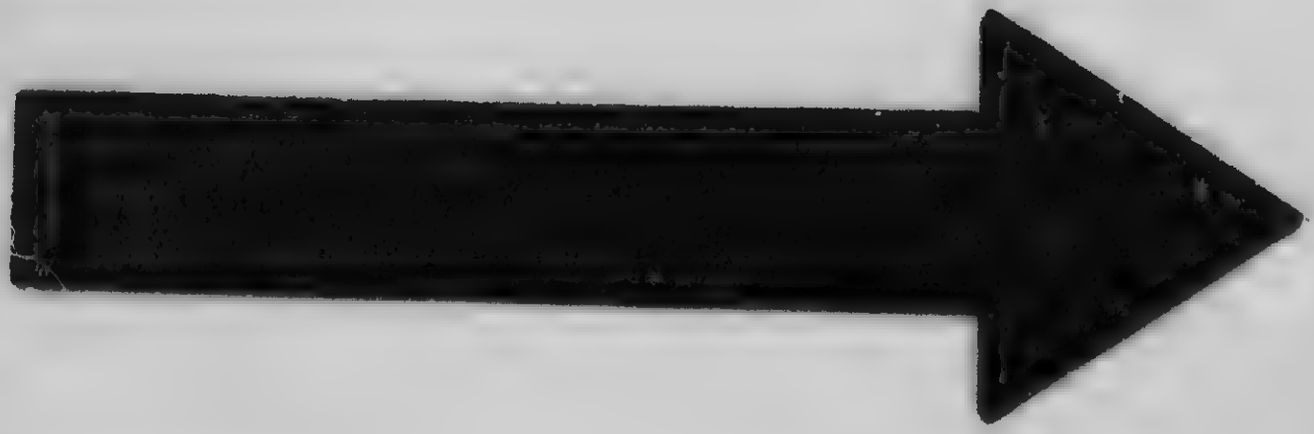
François fit alors ses délices d'habiter les léproseries, servant avec soin les malades, allant au-devant de tous leurs désirs, leur témoi-

gnant la plus grande compassion. Il leur lavait humblement les pieds, pansait leurs plaies les plus hideuses, et, surmontant toute répugnance, les baisait avec amour. C'est ainsi, dit Saint Bonaventure, qu'il se préparait à devenir le médecin des âmes, et c'est ce qui lui mérita une si grande puissance pour guérir et les maladies du corps et les maladies de l'âme. Je ne rapporterai ici qu'un fait, continue le Docteur Séraphique, car la réputation de François commençait à s'étendre au loin. Un homme du duché de Spolète avait la bouche et les joues rongées d'un horrible cancer : cet infortuné avait employé, mais inutilement, toutes sortes de remèdes, lorsqu'un jour il rencontra François, en revenant de Rome où il avait été implorer le secours des Saints Apôtres. Il se prosterna devant le serviteur de Dieu à qui pieusement il voulait baiser les pieds. Celui-ci ne le souffrit pas, mais il le pressa dans ses bras, et l'embrassa au visage. Or, pendant que François appliquait cet héroïque baiser sur la plaie hideuse, le mal s'enfuit : la guérison était complète. Dans cet

acte de François, dit en terminant le saint Docteur, je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, ou l'étonnant prodige d'une telle guérison, ou la courageuse humilité d'un tel baiser.

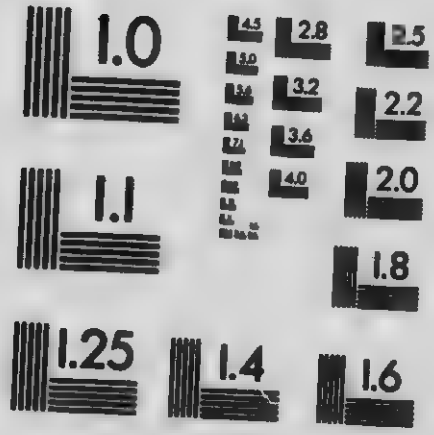
Déjà dans le monde il s'était exercé à ce genre de dévouement, malgré sa répugnance naturelle. Dieu, pour l'encourager dans ce saint exercice, lui avait dit : "François, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses tout ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraie pas ; car si les choses qui te plaisent doivent te devenir amères, celles qui te déplaisaient te paraîtront douces et agréables."

François mit en pratique ces divines leçons ; et la première victoire qu'il remporta sur lui-même fut de surmonter par la charité le dégoût profond que lui inspiraient les lépreux. Dieu l'en récompensa d'une façon admirable. Comme il chevauchait à travers la plaine d'Assise, il aperçut un lépreux qui venait à lui. Cette rencontre inattendue lui inspira



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(7 6) 288 - 5989 - Fax

une véritable horreur : mais se faisant violence, il saute en bas de son cheval, embrasse le lépreux, et lui fait l'aumône. Ensuite il remonte à cheval, et parcourant du regard la plaine toute découverte devant lui, il ne voit plus apparence de lépreux. Plein d'étonnement et inondé de joie, dit encore Saint Bonaventure, il se mit à chanter avec amour les louanges du bon Dieu, et il prit la résolution de tendre chaque jour à quelque chose de plus grand et de plus parfait. Désormais François se souvint de cette parole du Prophète : que Jésus-Christ même fut réputé méprisable, prenant toutes les apparences d'un lépreux ; et, un peu avant sa mort, il déclara dans son *Testament*, que depuis ce jour ce qui lui avait paru le plus amer au service des lépreux s'était changé en douceur pour l'âme et pour le corps.

Lorsque plus tard l'Ordre des Franciscains fut établi, le bienheureux Patriarche voulait que ceux de ses enfants qui n'avaient point d'études ni de talent pour la prédication, s'employassent à servir leurs frères,

et allassent dans les hôpitaux rendre aux lépreux les plus vils offices, avec autant d'humilité que d'amour. Lui-même leur donnait l'exemple, et devant eux faisait les lits et pansait les plaies. Quand on demandait à entrer dans son Ordre, il ne manquait pas d'avertir qu'il faudrait soigner les lépreux, et il faisait subir une épreuve. Il renvoyait les postulants qui ne pouvaient se résoudre à faire de telles fonctions ; et ceux qui s'y soumettaient volontiers, il les embrassait avec tendresse, disant : " O mon frère et mon enfant béni, aimons et soignons nos frères les *lépreux* : ce sont *les Frères Chrétiens par excellence !* "

Un de ses disciples, Frère Jacques-le-Simple, du comté de Pérouse, se distingua entre tous les autres par son zèle dans cet exercice de charité : on l'appelait l'économe et le médecin des lépreux. François lui avait recommandé d'une manière toute particulière un lépreux dont tout le corps n'était qu'une plaie. Jacques en prit tant de soin que les forces lui revinrent un peu, et croyant que l'air con-

tribuerait à le guérir, il le mena un jour au couvent de Sainte-Marie-des-Anges. François trouva cette action indiscrète. "Vous ne devez pas, dit-il à Jacques, conduire ainsi les *Frères Chrétiens*, cela ne convient ni à eux, ni à vous : je souhaite bien que vous les serviez dans l'hôpital, mais je ne voudrais pas que vous les en fissiez sortir : il y a beaucoup de gens qui ne peuvent en supporter la vue." Le lépreux entendant ainsi réprimander son bienfaiteur, en eut grande peine. François s'en aperçut ; il se jeta aussitôt à ses pieds, en lui demandant pardon. Il voulut par pénitence, manger à la porte du couvent, dans la même écuelle que le lépreux ; puis, l'ayant embrassé, il le renvoya content.

O admirable François, que vous rendez donc à vos enfants le joug du Seigneur suave, léger son fardeau, la vertu aimable, par le séduisant exemple de votre charité si délicate et si ingénieuse et pourtant si naturelle et si sincère, ainsi que de votre incomparable humilité, ô mon admirable Père !

Nous empruntons aux *Fioretti* un autre

exemple qui achève de peindre tout le dévouement de François pour les pauvres lépreux, ses bien-aimés frères.

"..... Des frères se trouvant donc au service des malades dans un hôpital voisin du couvent où restait alors le saint, y rencontrèrent un lépreux si impatient, si intraitable et si méchant que chacun le croyait, ce qui était vrai d'ailleurs, possédé du démon. On l'entendait proférer les paroles les plus grossières; il frappait ceux qui le servaient et il allait même, ce qui faisait horreur, jusqu'à blasphémer le Christ à jamais béni, et Marie sa très sainte Mère: enfin, c'était au point que l'on ne trouvait plus personne qui pût ou qui voulût le soigner. Les frères savaient bien supporter avec patience les injures et les insultes qui leur étaient adressées; ils étaient même heureux de trouver là un moyen d'accroître leur mérite, mais ils ne pouvaient s'accoutumer à entendre les injures contre Notre-Seigneur et sa divine Mère. Ils finirent donc par se déterminer à renoncer au service du lépreux, si Saint François y consentait;

et, comme il se trouvait alors tout près de l'hôpital, ils lui firent aussitôt connaître le parti qu'ils désiraient prendre.

A la nouvelle qu'il en reçut, le saint vint lui-même trouver le malade ; il l'aborde en le saluant par ces paroles : " Dieu vous donne la paix, mon très cher frère. — Eh ! quelle paix peut-il me donner, répondit le lépreux, maintenant qu'il m'a privé de tout calme et de tout bien, maintenant qu'il a fait de mon corps un cadavre fétide et pourri ? — Ne désespérez pas, mon fils, reprit Saint François ; si Dieu nous envoie ici-bas les infirmités corporelles, c'est pour le salut de nos âmes. Oui, soyez-en sûr ; ces tribulations sont pour nous la source de grands biens, si nous savons les supporter avec résignation. — Comment donc me parler de résignation, répliqua le malade, quand jour et nuit je suis tourmenté par la douleur ? Et puis, mon infirmité n'est pas la seule chose qui me fasse souffrir ; les frères que vous m'avez donnés pour me soigner ne me servent pas comme ils le devraient. " Le saint connut alors par révélation, que ce lépreux était possédé

du malin esprit : il se retira et se mit en prière, implorant la miséricorde de Dieu sur cet infortuné. Sa prière terminée, il retourne vers lui et lui dit : " Mon fils, puisque vous n'êtes pas content de nos frères, je veux désormais vous soigner moi-même. — Volontiers, répondit le malade, mais que pourrez-vous faire de plus que les autres ? — Tout ce que vous voudrez, reprit Saint François. — Eh bien ! dit le lépreux, je vous demande que vous me laviez tout le corps, car l'odeur qui s'en exhale est si infecte, que je ne puis plus me souffrir moi-même. " Le saint fit aussitôt chauffer de l'eau avec des herbes aromatiques ; puis après avoir dépouillé le lépreux de ses vêtements, il se mit à le laver de ses propres mains, tandis qu'un frère lui versait l'eau dont il avait besoin. Alors, par un miracle tout divin, la lèpre disparut de chaque partie du corps à mesure que Saint François la lavait et les chairs devinrent parfaitement saines. Mais là ne se borna pas le prodige ; en même temps que le corps se guérissait, l'âme commençait aussi à prendre un état meilleur. Le lépreux, sentant

sa guérison, éprouva dès lors une grande componction et un vif repentir de ses fautes, et il fondit en larmes. Ainsi, pendant que l'eau, à l'extérieur, purifiait le corps de la lèpre, l'âme aussi, par le repentir et les larmes, se purifiait, à l'intérieur, des souillures du péché.

Lorsqu'il se vit entièrement guéri et du corps et de l'âme, le lépreux demanda humblement le pardon de ses fautes, et il s'écriait tout en pleurs : "Malheur à moi ! les paroles grossières et les injures dont j'ai accablé les frères qui me servaient, mes impatiences et les blasphèmes que j'ai proférés contre Dieu, me rendent éternellement digne de l'enfer." Quinze jours entiers il persévéra dans ces sentiments de componction, pleurant et implorant la miséricorde de Dieu, après avoir fait à un prêtre l'entier aveu de ses péchés.

Saint François remercia la divine bonté du miracle manifeste que Dieu venait d'opérer par son entremise ; et, quittant aussitôt l'hôpital, il se retira fort loin de là, car son humi-

lité ne pouvait supporter les honneurs qu'on lui rendait et il ne cherchait dans toutes ses œuvres que la seule gloire de Dieu.

Cependant, après quinze jours de pénitence, il plut à Dieu d'envoyer au lépreux guéri une autre maladie, et il mourut saintement, muni des sacrements de l'Eglise. Son âme, en montant au Paradis, apparut dans les airs à Saint François, qui était alors en prière dans un bois. " Me reconnaissez-vous ? lui dit-elle. Qui êtes-vous ? demanda le saint. — Je suis l'âme de ce lépreux que Jésus-Christ a guéri par votre intercession, et je m'envole maintenant vers la vie éternelle. C'est à vous, après Dieu, que je dois mon bonheur, soyez-en béni. Oui, daigne le Seigneur répandre ses bénédictions sur votre corps, votre âme, vos paroles, sur toutes vos actions enfin ; car, par vous, une foule d'âmes seront sauvées sur la terre. Sachez qu'il n'est pas un jour où les saints anges et toute la Cour céleste ne rendent grâces des fruits de salut opérés dans tout l'univers par vous et par les frères de votre Ordre. Prenez donc courage, remerciez le

Seigneur et recevez sa bénédiction. " A ces mots l'âme s'envola vers les cieux et Saint François demeura rempli de consolation.

La lèpre, après les Croisades, dit un savant et pieux écrivain (1), avait pris un caractère sacré aux yeux de l'Eglise et des fidèles ; on la regardait généralement comme une marque toute spéciale de l'attention divine. Cette maladie mystérieuse et inaccessible à la science humaine était en vénération parmi les chrétiens du Moyen-Age. Un Ordre de Chevalerie sortit tout armé de la charité catholique pour soigner les lépreux de Jérusalem et de l'Orient : il avait un lépreux pour Grand-Maître. En Occident, nous pouvons recueillir de précieux et touchants exemples de l'amour pour les lépreux. Notre Saint Louis avait pour eux une amitié toute fraternelle. Qui ne sait les beaux exemples de la charité de cette jeune Elisabeth de Hongrie, la franciscaine, humble sur le trône, patiente dans les afflictions et n'ayant

(1) E. Chavin de Malan.

aimé des grandeurs humaines que le pouvoir de soulager les pauvres! Qui ne sait aussi le sublime dévouement de cette admirable dominicaine, Sainte Catherine de Sienne! Elle fut atteinte elle-même de la lèpre en soignant et en ensevelissant une lépreuse: mais bientôt ses mains devinrent blanches et pures comme celles d'un enfant qui vient de naître. En un mot, l'Eglise se déclara toujours l'amie et la protectrice des lépreux: elle en avait spécialement confié le soin aux évêques.

Le Cérémonial de la séparation des lépreux était singulièrement touchant. Le prêtre, après avoir célébré la messe pour les infirmes, mettait un surplis et une étole, donnait de l'eau bénite au lépreux; puis il le conduisait à la léproserie. Là, il l'exhortait en bonne patience et charité, en l'exemple de Jésus-Christ et des saints: "Mon Frère, cher pauvre du bon Dieu, pour avoir à souffrir moult tristesse, tribulation, maladie, mésèlerie et autre adversité du monde, on parvient au royaume de Paradis, où il n'y a nulle maladie, ne nulle adversité, mais sont tous purs et nets, sans

ordures et sans quelconque tache d'ordure, plus resplendissants que le soleil, où vous irez, si à Dieu plaît ; mais que vous soyez bon chrétien, et portiez patiemment cette adversité, Dieu vous en donne la grâce ! car, mon Frère, telle séparation n'est que corporelle ; quant à l'esprit, qui est le principal, vous serez toujours autant que vous fûtes oncques et aurez part et portion à toutes les prières de Notre Mère Sainte Eglise, comme si personnellement étiez tous les jours assistant au service divin avec les autres. Et quant à vos petites nécessités, les gens de bien y pourvoiront, et Dieu ne vous délaissera point. Seulement prenez garde et ayez patience. Dieu demeure avec vous. Amen."

Après cette allocution consolante, le prêtre avait à remplir la partie pénible de son ministère : il prononçait les défenses légales au nombre de douze. Après quoi, il prenait de la terre du cimetière, et la répandant sur la tête du malade, il disait : Meurs au monde, renais à Dieu !... O Jésus, mon Rédempteur, vous m'avez formé de terre, vous m'avez

revêtu d'un corps ; faites-moi revivre au dernier jour.

Le peuple chantait : Tous mes os ont été agités, mon âme a été troublée : ALLELUIA ! Seigneur, faites-nous miséricorde et donnez-nous la santé. Le prêtre lisait l'évangile des Dix Lépreux ; puis après avoir béni l'habit et le pauvre mobilier de la léproserie, il lui présentait ainsi chaque chose.

En lui donnant *l'habit* que l'on appelait housse, il disait : "Mon Frère, recevez cet habit, et le vêtez en signe d'humilité, sans lequel désormais je vous défends de sortir hors de votre maison. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit."

En lui donnant le *baril :* "Prenez ce baril pour recevoir ce qu'on vous donnera pour boire, et vous défends, sous peine de désobéissance, de boire aux rivières, fontaines et puits communs, ne de vous y laver en quelque manière que ce soit, ne vos draps, chemises, et toutes autres choses qui auraient touché votre corps."

En lui donnant la *cliquette :* "Prenez cette

cliquette, en signe qu'il vous est défendu de parler à personne, sinon à vos semblables, si ce n'est par nécessité ; et si avez besoin de quelque chose, la demanderez au son de cette cliquette, en vous tirant loin des gens et au-dessous du vent."

En lui donnant les *gants :* "Prenez ces gants, par lesquels il vous est défendu de toucher chose aucune à main nue, sinon ce qui vous appartient et ne doit venir entre les mains des autres."

En lui donnant la *pannetière :* "Recevez cette pannetière, pour y mettre ce qui vous sera élargi par les gens de bien, et aurez souvenance de prier Dieu pour vos bienfaiteurs."

Un lépreux devait avoir "une tartarelle, des souliers, des chausses, une robe de camelin, une housse, un chaperon de camelin, deux paires de drapeaux, un baril, un entonnoir, une courroie, un coutel, une escuelle de bois, un lit étoffé de coutte, un coussin et une couverture, deux paires de drap à lit, une hache, un écrin fermant à clef, une

table, une selle, une lumière, une paelle, une aiguière, des escuelles à mangier, un bassin, un pot à mettre cuire la chair. "

Tous ces objets grossiers étaient bénits et sanctifiés par les prières de l'Eglise. Le prêtre, prenant le lépreux par son vêtement, l'introduisait alors dans sa cellule. Il disait : Voici mon repos à jamais, je l'habiterai ; elle est l'objet de mes désirs.

Puis, en face de la porte, on plantait une croix de bois, à laquelle on attachait un tronc pour recevoir l'aumône que le pèlerin fidèle déposait en échange des prières du malade solitaire. Le prêtre, le premier, y déposait son offrande ; tout le peuple suivait son exemple.

Après cette cérémonie, mêlée de tristesse et d'espérance, les fidèles retournaient à l'église, précédés de la grande croix processionnale. Alors tous se prosternaient, et le prêtre, élevant la voix, adressait à Dieu cette touchante prière : " O Dieu tout-puissant ! qui, par la patience de votre Fils unique, avez brisé l'orgueil de l'antique ennemi, don-

nez à votre serviteur la patience nécessaire pour supporter pieusement et patiemment les maux dont il est accablé. Amen. " Et tout le peuple répondait : Amen.

Ainsi étaient séparés de la société les pauvres malades du bon Dieu. Heureux s'ils possédaient la vertu et la résignation ; car alors ils étaient dans tout le pays considérés comme des personnages très élevés dans l'ordre moral. Exilé sur la terre, privé de toutes les illusions qui entourent la vie commune, l'état habituel du lépreux était une humble et douce tristesse. Mais nous, qui n'avons plus la foi, nous ne pouvons pas comprendre tout ce que la pitié céleste a fait pour la souffrance : elle a posé des bienfaits jusqu'à la dernière limite du malheur. Au Moyen-Age, on honorait un lépreux comme un confesseur de la foi ; on prévenait des noms les plus affectueux ces hommes que le ciel consolait mystérieusement. On les appelait : *les malades du bon Dieu, les chers pauvres du bon Dieu...*

On vivait alors des pensées de la Foi. Les

mœurs étaient rudes, la faiblesse humaine n'était pas moins grande qu'aujourd'hui. Mais les âmes songeaient au ciel, et par delà les misères de cette vallée de larmes, elles voyaient la volonté de Dieu qui sanctifie et console, et la récompense éternelle auprès de laquelle les maux les plus affreux, y compris la lèpre, restent sans proportion.

Il nous a semblé bon de remettre sous les yeux délicats de nos contemporains le spectacle salutaire de cette patience et de cette surnaturelle intelligence des choses du salut.

V

LES TROIS ÉGLISES

FRANÇOIS s'était fortifié dans la pratique de l'humilité et de la charité chrétienne par le service des lépreux, dans l'hôpital de Gubbio. Il n'avait pas oublié la voix du Crucifix lui ordonnant de restaurer l'église de Saint-Damien. Il revint à Assise, comme un homme inspiré, publiant par les rues les grandeurs de Dieu, et mendiant des pierres ; il disait à ses concitoyens, avec une grande simplicité : "Qui me donnera une pierre, aura une récompense ; qui m'en donnera deux, en aura deux ; qui m'en donnera trois, en aura trois." Plusieurs le croyant fou, se moquèrent de lui, et le couvrirent de mépris ; d'autres, au contraire, étaient émus jusqu'aux larmes, le voyant si subitement passé de la vanité du siècle *à l'ivresse de l'amour divin.* Quant à François, insensible aux mépris

comme aux louanges, il ne s'occupait que de la restauration de sa petite église de Saint-Damien. On lui apporta des offrandes, et lui-même, portant sur ses épaules, des pierres et du mortier, y travailla comme un simple manœuvre.

Le prêtre de Saint-Damien eut compassion du pieux ouvrier et prit soin de lui préparer un bon repas, quand il revenait du travail. François, ayant reçu cette charité pendant quelques jours, fit réflexion sur son état, et se dit à lui-même : "Trouveras-tu partout un prêtre qui ait pour toi autant de bonté ? Ce n'est pas là le genre de vie que tu as choisi : va-t-en donc désormais de porte en porte, comme un pauvre, quêter ta nourriture, pour l'amour de Dieu, avec un plat, tu recevras, sans rougir, tout ce que la charité publique voudra bien te donner. Car, c'est ainsi que désormais tu dois vivre pauvre, pour l'amour de Celui qui est né pauvre, qui a vécu pauvre, qui est mort sur la Croix dans une absolue pauvreté, et qui, après sa mort, a été mis dans un sépulcre d'emprunt."

Le lendemain il alla ainsi mendier avec un plat, et il s'assit dans la rue pour manger. Devant ce mélange dégoûtant, son cœur bondit, et sa main se retira. Mais immédiatement son amour pour la sainte Pauvreté prit le dessus ; il rougit de sa faiblesse, et malgré les répugnances de la nature, il mangea courageusement et confessa plus tard que le bon Dieu assaisonna si merveilleusement ces mets rebutants, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais fait un repas aussi excellent.

Cependant Pierre Bernardone, exaspéré de voir son fils vêtu comme un mendiant et devenu la risée publique, l'accablait d'injures, en le rencontrant, et lui lançait toutes sortes de malédictions. L'âme si tendre de François en était attristée outre mesure : mais Notre-Seigneur le consola. Il rencontra un vieillard pauvre, mendiant, mal vêtu. Le saint jeune homme s'adressa à lui et lui dit avec une grande effusion de cœur : "Bon vieillard, venez, vous serez mon père ; nous partagerons nos aumônes. Et quand mon père Bernardone me lancera ces affreuses malédic-

tions qui me déchirent l'âme, je me tournerai vers vous, et je vous dirai : Bénissez-moi, mon père, et je serai béni ! "

Ange, son frère unique, jeune ingrat, plein de l'esprit du monde, le raillait aussi et tournait en ridicule toutes ses actions. Comme il le vit un jour dans une église, grelottant de froid, avec son pauvre habit d'ermite, et priant Dieu, il dit à un de ses amis : "Va donc trouver François, et prie-le de te vendre pour un *denier* de sueur. " François, plein d'une joie toute céleste, lui répondit : "C'est au bon Dieu, mon bon ami, que je vendrai ma sueur ; et lui me l'achètera bien plus cher que toi ! "

François acheva ainsi, au milieu de toutes sortes d'humiliations, la restauration de sa chère petite église de Saint-Damien, devenue ensuite si célèbre dans l'histoire de son Ordre.

Car ce fut à Saint-Damien que Claire, sa fille première-née, passa sa vie toute sainte ; c'est là qu'elle enfanta à Dieu les milliers de vierges qui forment au ciel la couronne de l'Agneau sans tache ; c'est d'une fenêtre

de l'humble chapelle qu'elle opposa aux hordes sarrazines l'Eucharistie protectrice.

"Dans peu de temps, avait dit François pour encourager ceux qui l'aidaient dans son œuvre de reconstruction, il y aura ici de Pauvres Dames dont la sainte vie et la réputation glorifieront notre Père céleste."

La prophétie se réalisa ; et Sainte Claire qui la connaissait la transmit à ses filles, avec ses dernières volontés, leur recommandant de ne jamais abandonner Saint-Damien. Hélas ! il n'a pas dépendu de l'amour des filles d'accomplir le vœu de leur mère.

Toutefois, au milieu des ruines accumulées par le temps, Saint-Damien est resté debout ; il demeure la châsse authentique et très digne du corps précieux de la fondatrice. Et si les filles de Sainte Claire ne peuvent plus, réunies autour de cet inestimable trésor, continuer d'y glorifier Dieu par leurs vertus, du moins leurs frères, les Franciscains, les ont-ils remplacées en attendant l'heure où ils pourront leur rendre ce dépôt familial.

Un converti anglais, Lord Ripon, a confié

aux Frères Mineurs l'église et le couvent de Saint-Damien, acquis par lui du gouvernement italien, dès que celui-ci en eut spolié les séculaires occupants.

Ainsi l'antique sanctuaire n'est pas sorti des mains franciscaines. N'est-ce point parce que chacune des pierres de l'humble chapelle a coûté à Saint François une goute de sueur, une humiliation, surtout un acte de brûlante charité ; n'est-ce point parce que l'amour immortalise tout ce qu'il touche ?

Après avoir réparé Saint-Damien, il entreprit de réparer deux autres sanctuaires, également proches d'Assise : l'un était une église dédiée à Saint Pierre, qu'il affectionnait beaucoup, à cause de sa tendre dévotion pour le Prince des Apôtres ; l'autre était une pauvre chapelle, vieille, et si délabrée qu'elle ne servait plus que de retraite, dans les mauvais temps, aux pâtres de la vallée ; mais devenue, par la suite, célèbre dans le monde entier, et dont nous allons immédiatement décrire la touchante origine.

"Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem,

raconte dans une lettre à l'empereur Constance qu'en l'année 351, apparut dans les airs, une Croix lumineuse, plus resplendissante que le soleil. Cette Croix immense, vue en plein jour, s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'au sommet du Mont des Oliviers.

Peu de temps après cette céleste apparition, quatre pieux ermites quittèrent Jérusalem, pour aller à Rome, visiter le tombeau des Saints Apôtres, et s'établir ensuite en Occident. Le plus riche trésor qu'ils portaient avec eux, était un *fragment* du Tombeau de la Sainte Vierge Marie que Saint Cyrille leur avait donné avant leur départ. Les quatre pèlerins de Terre-Sainte reçurent du pape, à Rome, le conseil de s'établir dans la vallée de Spolète : ils se rendirent à Assise, et bâtirent dans la plaine, à deux milles de la ville, un petit ermitage, avec une modeste chapelle. C'est là qu'ils déposèrent la précieuse *relique* du Tombeau de la Vierge : l'humble sanctuaire fut dédié à la Mère de Dieu, sous le titre de Sainte-Marie-de-Josaphat, en mémoire de la

célèbre vallée où se voit le tombeau vide de la Reine des Cieux.

Les pieux ermites ornèrent en même temps l'autel d'un tableau représentant l'Assomption de Marie, montant aux cieux, au milieu d'une multitude d'anges. De là le nom, donné ensuite par les fidèles, de *Sainte-Marie-aux-Anges* ou Sainte-Marie-des-Anges. Ce titre fut confirmé enfin par les fréquentes apparitions de ces esprits célestes. Ce pieux sanctuaire, délaissé insensiblement, on ne sait trop pourquoi, par ses premiers desservants, fut donné en 516, au nouveau patriarche des Moines d'Occident, Saint Benoît. Les religieux du Mont Cassin le desservirent pendant plusieurs siècles. Durant ce temps, les anges y firent de fréquentes apparitions, et faisaient entendre la nuit des hymnes célestes. Les moines y virent plusieurs fois une échelle mystérieuse atteignant jusqu'au ciel, et le long de laquelle les anges montaient et descendaient en chantant les louanges de Notre-Seigneur et de sa divine Mère.

Les moines du Mont Cassin furent rempla-

cés par les Bénédictins de Cluny, qui, à leur tour, cédèrent la petite chapelle aux Cisterciens. En 1075, le petit couvent se trouvait tellement délabré qu'il était devenu inhabitable pour une communauté. Les religieux se retirèrent tous dans l'abbaye voisine du Mont Soubase, et la petite chapelle devint la propriété de cette abbaye.

Entre temps les âmes pieuses continuaient à se rendre à la petite chapelle pour implorer la protection de la Reine des Anges. Parmi elles se trouva la dame Pica qui obtint, par l'intercession de la douce Reine des Cieux, la naissance de son premier-né *François*, après sept ans de mariage. Dans la suite, la pieuse mère se plaisait à continuer ses visites à l'humble sanctuaire ; et elle avait soin de se faire accompagner du petit François, pour imprimer dans son jeune cœur un vif amour pour Dieu et la Reine des Anges.

" François aima ce lieu, dit Saint Bonaventure, plus qu'aucun autre au monde : là il commença son œuvre dans l'humilité ; là, il la continua avec générosité ; là, il la couronna

heureusement. A sa mort, il le recommanda à ses frères, en déclarant qu'il était particulièrement cher à la Sainte Vierge Marie. Un de nos pieux frères eut à ce sujet, avant sa conversion, une vision qui mérite d'être rapportée. Il vit une multitude innombrable d'hommes frappés de cécité, la face tournée vers le ciel et les genoux en terre, se tenant avec persévérance dans l'enceinte de cette église. Les mains élevées en haut, ils suppliaient Dieu avec larmes, lui demandant le pardon et la lumière. Et voilà qu'une magnifique splendeur, s'abaissant du ciel, se répandit sur tous ces pauvres aveugles et leur apporta, avec l'usage de la vue, le salut qu'ils imploraient. »

Cette dernière église étant donc restaurée, François la choisit de préférence aux deux autres : il y passait les jours et les nuits dans de ferventes prières. Il conjurait avec larmes la charitable Mère de Jésus, de lui obtenir de son divin Fils de lui montrer clairement les voies de la perfection évangélique. Or, un jour qu'il assistait dans cette église à une

messe qu'il avait prié le vertueux prêtre de Saint-Damien de lui dire, il fut profondément frappé par ces paroles du saint Evangile : " ... Partout où vous irez, annoncez que le royaume de Dieu est proche. Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons. Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. N'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni un sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton. "

N'était-ce point cela qu'il avait rêvé ? Ainsi sa vocation, toute extraordinaire qu'elle pût paraître, sa vocation de pauvreté absolue et d'apostolat, était une œuvre évangélique : c'était la vocation même des Apôtres. Il passa le reste de la sainte messe dans ces réflexions. Le sacrifice achevé, il s'en alla trouver le prêtre à la sacristie et lui demanda si ce qu'il avait compris était conforme à l'Evangile. Le bon prêtre, qui le devinait, lui répondit avec émotion que le sens n'était pas douteux.

La lumière était faite pour François : l'avenir n'avait plus pour lui de nuage ; Notre-Seigneur lui-même lui traçait sa voie. "Voilà ce que je cherche, s'écria-t-il, tressaillant d'allégresse, voilà ce que je désire de toute l'ardeur de mon âme." A l'instant même il quitte son bâton, jette sa bourse avec horreur, ôte ses souliers, et échange sa ceinture de cuir contre une grosse corde. Sa pauvre tunique d'ermite lui parait trop belle et trop délicate : il l'échange contre une autre plus grossière et plus rude. Enfin ne respirant plus que pauvreté, humilité, abjection, il choisit le vêtement le plus simple, le plus vil, le plus propre à s'attirer les railleries et les humiliations.

Ce jour était le 24 février 1209, fête de l'Apôtre Saint Mathias. C'est de là que date véritablement le commencement de la famille franciscaine, de cet Ordre des Frères-Mineurs qui devait en quelques années s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

VI

LES PREMIERS DISCIPLES

Ayant pris dès lors une vue nette de sa vocation de mendiant apostolique, François commença à prêcher. Ses sermons, ou plus simplement ses entretiens, étaient familiers, mais sans rien de bas ni qui prêtât à rire. Ils étaient vifs, ardents, animés de cet esprit de Dieu qui pénètre jusqu'à la moëlle de l'âme ; on sentait qu'ils jaillissaient d'un cœur magnanime et convaincu. Il annonçait la pénitence, la pratique des commandements, mais surtout la paix. La foule en restait dans l'admiration ; elle buvait ses paroles ; elle accueillait comme un envoyé de Dieu celui qui apportait les biens dont elle avait besoin. Sous la parole ardente de François les cœurs se fendaient ; il en sortait des flots de larmes qui emportaient avec eux l'attachement au péché, la rancune, les dissensions, tout ce

venin de mort dont ils étaient gonflés.

François de plus parlait en langage vulgaire et de sujets abordables à l'intelligence de ses auditeurs. Il n'était point clerc pour faire comme les clercs de pompeux sermons latins, dont la portée et la langue étaient aussi inaccessibles l'une que l'autre à la masse du peuple. Il répétait à ses auditeurs ce qui l'avait ému lui-même : l'amour du Christ mort pour les pécheurs, l'horreur du péché qui crucifie de nouveau le Sauveur plein de bonté, la tendresse de la Madone toujours prête à intercéder en faveur des cœurs repentis... la folie de s'attacher à ce qui passe au mépris des biens éternels... Sujets simples, mais toujours efficaces, quand ils prennent vie, pour ainsi parler, dans un cœur ému par une ardente oraison et qu'ils tombent dans d'autres cœurs qui ne les avaient jamais approfondis et qui en réalisent enfin la valeur de vie.

Le souvenir de la prédication de Saint François est resté vivace dans l'Ombrie. Un de ses historiens modernes fait cette réflexion

que l'on en parle comme si tout le pays, au temps de François, avait été encore païen, et ne s'était converti au christianisme que sous l'apostolat du saint. Qu'il y ait là un peu d'exagération, la chose est coutumière aux voyageurs, mais de fait François n'a-t-il pas converti ce peuple à la vraie foi, à la foi vivante ?

Aux accents de François, plusieurs avaient déjà changé leurs voies et s'étaient tournés vers le bien. Mais son action allait devenir bien autrement puissante. Une famille de disciples bientôt nombreuse comme les étoiles du ciel, accourait se joindre à lui. Et bientôt elle porterait son esprit jusqu'aux extrémités du monde.

Les biographes de Saint François nous ont fait connaître dans un grand détail les premiers disciples du saint. Il en eut d'abord douze par une ressemblance providentielle avec Celui dont il devait être ici-bas la plus fidèle copie.

Arrêtons-nous un instant à esquisser, en quelques traits, la céleste physionomie de ces

premiers-nés de la grande famille franciscaine.

Le premier, qui tint toujours à cause de cela une place toute spéciale dans le cœur de François, fut Bernard de Quintavalle, homme très riche et très sage, d'une des premières familles de la ville, et jouissant auprès de ses concitoyens, d'une grande autorité. Touché de la sainteté de François, il voulut contempler de plus près ses merveilleuses vertus. Il offrit donc au saint l'hospitalité dans sa maison, et suivant l'usage du temps ils couchèrent dans la même chambre. Bernard feignant de dormir observait François attentivement. Le saint se leva doucement, se mit à genoux, fondant en larmes, les yeux au ciel, les bras en croix, et prononçait lentement ces paroles, qu'il répéta toute la nuit : "*Deus meus et omnia :* Mon Dieu et mon tout." C'est là véritablement un homme de Dieu, se dit Bernard, rempli d'admiration.

Quelques jours après, la grâce ayant merveilleusement agi dans son âme, il dit à François : "Si un esclave avait reçu de son maître un trésor, et qu'il n'en eût pas besoin, que

devrait-il faire ? — Il devrait le rendre au maître, répondit François. — Ainsi donc, reprit Bernard, je rendrai au Seigneur tous les biens de la terre qu'il m'a donnés avec tant d'abondance. — Votre dessein est d'une grande importance, ajouta Saint François. Il faut consulter Dieu sur le moyen de le mettre à exécution. Demain, dès le matin, nous irons demander une messe au curé de Saint-Nicolas, qui est connu pour homme de bien, et après l'avoir entendue, nous continuerons de prier jusqu'à l'heure de tierce. " Et c'est ce qu'ils firent le lendemain très exactement.

Il y avait alors dans le peuple une manière fort en usage de consulter la volonté divine : en l'honneur des trois personnes de la Sainte Trinité, on ouvrait trois fois de suite, le livre des saints Evangiles sur l'autel, et le premier verset qui tombait sous les yeux devenait un oracle. Dieu se plaisait souvent à bénir cette simple et naïve confiance. François s'en servit. A la première ouverture, on trouva : " Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres. "

A la seconde : "Ne portez rien en voyage." A la troisième : "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. — Voilà, dit François, la vie que nous devons mener, la règle que nous devons suivre, vous et moi, et tous ceux qui viendront se joindre à nous."

Le nouveau disciple, fortement persuadé que son dessein venait de Dieu, vendit au plus tôt tout son bien ; il en eut une somme considérable qu'il fit porter à la place de Saint-Georges, où il la distribua entièrement à tout ce qu'il put assembler de pauvres et de nécessiteux. François lui donna ensuite un habit semblable au sien.

Pierre de Catane, chanoine clerc de l'église de Saint-Rufin, cathédrale d'Assise, touché du détachement et de la charité de Bernard, voulut imiter son exemple, et il reçut le même jour, des mains de François, l'humble habit de pénitence. Tous trois se retirèrent dans une cabane abandonnée proche d'un ruisseau, nommé Rivo-Torto parce qu'il coule dans la plaine en serpentant.

Sept jours après, un homme de piété, nommé Gilles ou Egide, fort considéré dans Assise, voulut se joindre à ses deux concitoyens ; mais il ignorait leur nouvelle demeure. François alla au-devant de lui par inspiration divine, l'assura de sa vocation, et l'exhorta à la persévérance. Puis il le présenta à Bernard et à Pièrre, leur disant : "Voici un bon frère que le bon Dieu nous a envoyé." Et en particulier il leur déclara que cet homme excellerait un jour en sublimes vertus.

Après un léger repas et une conférence spirituelle, François partit avec son nouveau disciple pour aller chercher à Assise de quoi le vêtir. En chemin, ils rencontrèrent une pauvre femme qui leur demanda l'aumône ; François se tourna du côté d'Egide, avec un visage angélique, et lui dit : "Mon frère, donnons à cette pauvre femme, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez." Egide le donna aussitôt, et il vit cette aumône s'élever jusqu'au ciel.

Quelques détails empruntés aux anciennes chroniques de l'Ordre feront mieux ressortir

l'aimable et douce vertu de ces trois premiers disciples de Saint François d'Assise.

Saint François et ses compagnons, disent les *Fioretti*, étaient appelés et choisis de Dieu, pour manifester la Croix de Jésus-Christ par l'esprit qui les animait, ainsi que par leurs œuvres et leurs paroles. Aussi se montraient-ils des hommes crucifiés dans leurs démarches et dans toutes leurs actions. Animés de cet esprit de pénitence, ils préféraient la honte et l'opprobre supportés pour l'amour du Christ Jésus, à l'honneur du monde, aux respects et aux louanges des hommes. Ils portaient même la perfection jusqu'à se réjouir des injures et à s'attrister des honneurs qui leur étaient rendus; ils s'en allaient par le monde, comme des pèlerins et des étrangers, ne portant avec eux que Jésus crucifié; et, comme ils appartenaient à la véritable vigne qui est Jésus-Christ, ils produisaient d'abondants et d'heureux fruits dans les âmes qu'ils gagnaient à Dieu.

C'est ainsi que dès l'origine de son Ordre, Saint François, un jour, envoya Frère Ber-

nard (son premier disciple) à Bologne, ville grande et savante, pour que, selon la grâce qui avait été donnée, il procurât à Dieu quelque fruit spirituel. A cet ordre du Père, Frère Bernard fit le signe de la croix, et, en vertu de la sainte obéissance, il partit aussitôt pour cette place. Lorsqu'il y arriva, à la vue de son habit usé et grossier, les enfants se mirent à l'accabler de railleries et d'injures, et le traitèrent comme un fou ; mais Frère Bernard supportait tout avec patience et avec joie, pour l'amour de Jésus-Christ ; et même, pour s'exposer à essuyer encore plus de moqueries, il alla s'asseoir sur la place de la ville. Aussitôt une foule de personnes accourent autour de lui ; on tire son capuce de tous côtés, on le couvre de poussière, on lui jette des pierres, on le pousse et on le repousse. Au millieu de tant d'insultes, le frère demeure calme et patient ; son visage est gai, pas le moindre murmure ne sort de sa bouche ; et loin de chercher à se dérober aux persécutions, plusieurs jours encore il revient s'y exposer sur la place. La patience est une

œuvre de perfection ; c'est une preuve de vertu dans celui qui la possède. Aussi les insultes et les mépris se transformèrent-ils bientôt en démonstrations d'honneur et de vénération ; à tel point qu'à son retour, Frère Bernard crut devoir dire à Saint François : "Père, un couvent est fondé dans la ville de Bologne la savante ; envoyez-y d'autres frères pour y demeurer ; car pour moi, je n'ose plus espérer d'y faire aucun fruit, et il est même à craindre que je m'y perde, à cause des grands honneurs que j'y reçois."

Dieu se plaît à répandre des grâces abondantes sur ceux qui pratiquent ainsi la pauvreté évangélique, avec un tel renoncement au monde, pour l'amour de Jésus-Christ : la vie du même Frère Bernard en est un exemple frappant. Car, dès qu'il eut prit l'habit de Saint François, ce frère se sentait très fréquemment ravi en Dieu par la contemplation des choses célestes. Un jour entre autres, qu'il entendait la messe et qu'il avait l'esprit tout appliqué aux divins mystères, il demeura tellement absorbé et ravi en Dieu, qu'au mo-

ment de l'élévation du Corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne s'aperçut de rien, ne s'agenouilla pas et ne baissa pas son capuce comme les autres. Enfin, il resta dans cette insensibilité, les yeux fixes et immobiles, depuis le temps de matines jusqu'à none. Alors revenant à lui, il parcourut le couvent en s'écriant d'une voix pleine d'amiration : "O frères, ô frères, ô frères ! si l'on promettait d'accorder en récompense un palais magnifique et tout rempli d'or, à celui qui voudrait se charger d'un grossier fardeau, non, il n'est ici personne, si grand et si noble qu'il soit, qui ne se trouvât heureux de le porter."

Pour lui, il avait l'esprit tellement occupé de ce trésor céleste, que, pendant *quinze ans*, son cœur et ses yeux demeurèrent fixés vers Dieu ; et toutefois, il conservait à table l'usage des aliments, bien qu'il touchât à peine à ce qui était placé devant lui. Comme son esprit était parfaitement dégagé de tout ce qui tient à la terre, semblable à l'aigle, il s'élevait par la contemplation jusque dans les nues. On le vit pendant vingt et même trente jours en-

tiers, se tenir sur la cîme d'une haute montagne et s'y nourrir de la méditation des choses célestes. Plein d'amiration pour les faveurs signalées dont le Seigneur daignait combler ce frère, Saint François aimait à s'entretenir souvent avec lui, et plusieurs fois on les trouva, pendant la nuit, ravis en extase dans un bois où ils se rendaient pour parler ensemble des choses du bon Dieu. Tel était le premier disciple du séraphique François d'Assise.

Frère Pierre de Catane, le deuxième compagnon de François, était un homme d'une obéissance parfaite : il mourut, premier vicaire général de l'Ordre, au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, le deuxième jour de mars 1224, deux ans et quelques mois, avant son séraphique Père. Dès qu'il fut déposé dans sa tombe, Dieu fit éclater ses mérites par un grand nombre de miracles. On y venait en foule et on y laissait des offrandes considérables ; ce qui troublait la retraite des religieux et blessait leur étroite pauvreté. François en étant informé vint aussitôt ; il alla sur le tombeau, et transporté d'un saint zèle, il

adressa ces paroles au mort, avec un empire que Dieu seul pouvait lui donner : " Frère Pierre, vous m'obéissiez toujours ponctuellement pendant votre vie, j'exige maintenant que vous m'obéissiez de même. Ceux qui viennent à votre tombeau, nous incommodent fort : ils sont cause que notre pauvreté est blessée, que le silence n'est pas observé, que notre discipline se relâche ; ainsi je vous commande par obéissance de cesser de faire des miracles. " L'ordre du saint fut exécuté ponctuellement. A partir de ce moment, au tombeau de Frère Pierre, il ne se fit plus de miracles. Un ancien manuscrit, conservé au Vatican assure que lorsque Saint François, fit faire, quelque temps après, la translation du saint corps de Frère Pierre, on le trouva, retourné dans sa tombe, à genoux et la tête baissée, dans l'attitude d'un religieux qui reçoit en toute humilité les ordres de son supérieur.

La vie de Frère Egide, son troisième disciple fut au témoignage de Saint Bonaventure, plus angélique qu'humaine. Entièrement

détaché du monde et de lui-même, le saint Frère Egide se vit élever par la divine miséricorde aux plus hauts degrés de l'oraison et de l'union avec Dieu. Son existence bientôt se changea en une extase presque continuelle ; la pensée du ciel le transportait, et le nom seul de *Paradis* suffisait pour le jeter en de longs ravissements.

François avec ses trois disciples voulut donner une première mission : ils s'en allèrent deux à deux, prêcher aux fidèles la pénitence et la paix. A leur retour à la cabane de Rivo-Torto, François reçut un quatrième postulant. Il se nommait Sabbatini. Nous n'avons sur sa vie aucun détail certain ; il était une de ces âmes bonnes et droites qui s'enveloppent d'humilité et que le seul regard de Dieu suit avec amour dans leur pèlerinage sur la terre.

Morique, religieux de l'Ordre des Croisiers, fut le cinquième. Malade à l'extrémité et abandonné des médecins dans l'hôpital de Saint-Sauveur d'Assise, où l'on recevait tous les étrangers, il se fit recommander aux prières de François. Le saint fit sa prière ; puis il prit

de la mie de pain qu'il trempa dans un peu d'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de Sainte-Marie-des-Anges et la lui envoya par deux de ses frères, avec ces paroles : " Portez ce remède à notre cher Frère Morique. La puissance de Jésus-Christ non-seulement lui rendra une parfaite santé, mais encore le fera devenir un généreux soldat qui entrera dans notre milice et y persévérera." Le malade guéri entra dans la milice de François : il y vécut, dans une prodigieuse austérité, très longtemps, et toujours en bonne santé.

Le sixième disciple, nommé Jean de Capella s'attacha aux biens temporels, abandonna la sainte pauvreté et finit comme Judas. Ainsi l'Ordre naissant du Séraphique François dut-il ressembler au collège des Apôtres, où un disciple infidèle pour trente deniers vendit son divin Maître, puis dans son désespoir alla se pendre !

Le zèle du salut des âmes porta François à conduire sa petite troupe dans la vallée de Riéti. Il s'arrêta sur une grande roche,

dans un ermitage abandonné, où il s'entretenait avec Dieu durant la nuit, après avoir passé le jour, avec ses disciples, à prêcher et à demander l'aumône pour leur humble subsistance. C'est là qu'il fut assuré un jour, dans l'oraison, que toutes les frivolités de son jeune âge lui étaient pardonnées; et Sainte Brigitte apprit de Notre-Seigneur dans ses grandes révélations, que François, en quittant le monde pour entrer dans le chemin de la perfection en avait une si vive douleur qu'elle lui faisait dire: "Non, il n'y a rien sur la terre que je ne soie prêt à abandonner de bon cœur: rien de si pénible et de si rude que je ne veuille endurer avec joie: rien que je n'entreprenne, suivant les forces de mon corps et de mon âme, pour la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ; et je veux, autant qu'il me sera possible, exciter et porter tous les autres à aimer Dieu de tout leur cœur pardessus toutes choses."

Le saint pénitent reçut avec cette assurance de la rémission plénière de toutes ses fautes, la faveur d'un ravissement où dans une mer-

veilleuse lumière Dieu lui fit connaître l'avenir de son Ordre. Etant venu rejoindre ses disciples, il leur dit: "Prenez courage, mes Frères bien-aimés; et réjouissez-vous dans le Seigneur. Que votre petit nombre ne vous attriste point. Que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment point, car Dieu m'a montré clairement que, par sa bénédiction, il répandra dans toutes les parties du monde cette famille dont il est le père. Je voudrais passer sous silence ce que j'ai vu, mais la charité m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous, pour prendre le même habit et pour mener la même vie; j'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de notre côté et se hâtaient fort. Les Français viennent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands courent, toutes les nations s'ébranlent, et voilà que le bruit de ceux qui vont et viennent pour exécuter les ordres de la sainte obéissance retentit encore à mes oreilles."

Cette révélation consola fort ses disciples

et leur inspira une nouvelle ardeur. La bonne odeur que répandait aux environs de l'ermitage la sainteté de leur vie, attira beaucoup de personnes qui s'adressèrent à eux pour s'édifier et pour s'instruire. Un homme de bien, nommé Philippe-le-Long, qui se trouvait du nombre, voulut embrasser la pauvreté évangélique. François en fit le septième de ses disciples, et il les ramena tous à la cabane de Rivo-Torto. Dans cette sainte retraite il leur parla beaucoup du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à la volonté propre, de la mortification des sens et des autres maximes de la vie spirituelle. Il leur déclara ensuite, avec beaucoup d'humilité, que Dieu les destinait, eux et ceux qui se joindraient à eux, à renouveler la face du monde par leur prédication et par leurs exemples ; et que c'était pour cela que la grâce les avait mis si promptement en état d'exercer le saint ministère. Pour les préparer à une telle mission il leur tint cet admirable discours : "Considérons, mes Frères, quelle est notre vocation. Ce n'est pas seulement

pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde ; c'est encore pour le salut de beaucoup d'autres. C'est afin que nous allions exhorter tout le monde, plus par l'exemple que par la parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Nous paraissons méprisables et insensés : mais ne craignez point, prenez courage, et ayez cette confiance que Notre-Seigneur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d'une manière efficace. Gardons-nous bien, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour un léger intérêt. Si nous trouvons de l'argent quelque part, n'en faisons pas plus d'estime que de la poussière des grands chemins. Ne jugeons point et ne méprisons point les riches qui vivent dans la mollesse et portent des ornements de vanité. Dieu est leur Maître comme le nôtre ; il peut les appeler et les justifier. Allez donc annoncer aux hommes la pénitence pour la rémission des péchés et la paix. Vous trouverez des hommes fidèles, doux et pleins de charité, qui vous recevront avec joie ; d'autres, infidèles, orgueilleux et

impies, qui vous blâmeront et se déclareront contre vous. Mettez-vous bien dans l'esprit de supporter tout avec une humble patience ; mais que rien ne vous intimide. Dans peu de temps, beaucoup de sages et de nobles viendront se joindre à vous, pour prêcher aux rois, aux princes et aux peuples. Soyez donc patients dans la tribulation, fervents dans la prière, courageux dans le travail, et le royaume de Dieu, qui est éternel, sera votre récompense." (1)

Ce discours les remplit tous d'une nouvelle confiance. Ils se jetèrent aux pieds du saint homme, et reçurent avec joie les ordres qu'il leur donna. Ayant fait le partage de leur route, en forme de croix, vers les quatre parties du monde, et sachant bien qu'il devait être le modèle de ses frères, François prit d'abord un côté pour lui avec son compagnon, et envoya les six autres, deux à deux, des trois autres côtés.

Partout où ils trouvaient une église, ils s'y

(1) Le P. Chalippe : Livre I.

prosternaient, en disant ce qu'ils avaient appris de leur Père : " Nous vous adorons, ô très saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre, et nous vous bénissons, de ce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix." Ils avaient une profonde vénération pour toutes lès chapelles, pour toutes les croix, pour tout ce qui se rapportait au culte de Dieu ; ils s'y arrêtaient et y faisaient dévotement leur prière. Dans leur prédication, ils disaient avec candeur ce que le Saint-Esprit leur inspirait, montrant le vrai chemin du ciel, enseignant les devoirs de la charité, tâchant de porter tout le monde à craindre et à aimer le Créateur et à garder ses saints commandements.

Quand on leur demandait de quel pays et de quelle profession ils étaient, ils se contentaient de dire : " *Nous sommes des pénitents, venus d'Assise.*"

Tandis que ces hommes apostoliques continuaient leur mission, François, conduit par l'Esprit de Dieu, revint à la cabane de Rivo-

Torto, où il reçut quatre nouveaux disciples : Constance, Barbaro, Vigilance et Sylvestre qui était prêtre : ce fut le premier prêtre de l'Ordre Séraphique.

La vocation de ce Frère Sylvestre qui devint plus tard un homme d'une telle vertu et contemplation que nous verrons François le consulter dans des circonstances décisives lui vint d'une manière providentielle.

Dans le temps que François reconstruisait Saint-Damien, il lui avait vendu à très bon marché un lot de pierres, voulant s'associer à sa bonne œuvre. Mais ce bon mouvement ne dura pas. Et quand Sylvestre vit François et Bernard de Quintavalle distribuer à pleines mains l'argent de celui-ci aux pauvres, il osa bien aller réclamer au saint un supplément de prix. François, détestant toute avarice, prit dans la robe de Bernard une poignée de pièces de monnaie et la donna au malheureux Sylvestre ; il plongea sa main une seconde fois en disant :

" Etes-vous assez payé, Seigneur prêtre ? — Oui, " répondit celui-ci. Et il s'en alla. Mais

le remords partit avec lui. Il revoyait François, jeune et laïque, mépriser ainsi la richesse et lui, prêtre, déjà âgé, y tant tenir. Il se jugeait misérable. Un songe accentua son repentir. François lui apparut ; une croix lumineuse sortait de sa bouche et couvrait tout le ciel. Il ne douta plus que le fils de Bernardone ne fût un ami de Dieu. Il commença dès lors à faire pénitence en sa maison ; bientôt après, il demandait à François de l'admettre parmi ses frères, et sa vie, nous l'avons dit, fut pleinement digne d'une si rare vocation.

Ayant donc reçu ces quatre nouveaux disciples qui portaient à onze le nombre de ses enfants, François souhaita de les voir tous rassemblés. Le Seigneur exauça son désir : les six qui étaient encore en mission revinrent bientôt à Assise, de divers endroits, comme de concert, sans avoir été avertis. La joie que leur retour causa au saint fut encore augmentée par le récit sincère et humble qu'ils lui firent, de tout ce qui s'était passé dans leur voyage pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain. Ils racontaient surtout

avec plaisir les injures et les mauvais traitements qu'ils avaient reçus, témoignant une joie extrême d'avoir été trouvés dignes de les endurer pour le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Cependant le serviteur de Dieu considérant que le nombre de ses disciples augmentait, pensa sérieusement à leur donner une Règle. Ayant donc assemblé les onze, il leur dit : "Mes Frères, je vois que le Seigneur, dans sa bonté, veut étendre notre compagnie. Allons donc trouver notre Mère, la sainte Eglise Romaine ; faisons connaître à notre Saint Père le Pape, ce que Dieu a daigné commencer par notre ministère, afin que nous poursuivions sous ses ordres et selon sa volonté." Tous prirent le chemin de Rome, joyeux et confiants, charmant la longueur de la route par la prière et de pieux entretiens. Passant à Riéti, François vit un chevalier, nommé Ange Tancrède ; il ne le connaissait point. Cependant il l'aborde et lui dit : "Ange, il y a assez longtemps que vous portez le baudrier, l'épée et les éperons ; il faut maintenant

que vous ayez pour baudrier une grosse corde ; pour épée la croix de Jésus-Christ ; pour éperons la poussière et la boue. Suivez-moi, je vous ferai soldat de Jésus-Christ." Ange le suivit. Ainsi fut complété ce nombre mystérieux et symbolique de douze disciples qui établit une nouvelle conformité entre le Sauveur Jésus et François, son imitateur fidèle.

VII

APPROBATION DE LA RÈGLE

Le monde catholique avait alors pour Souverain Pontife Innocent III, le plus illustre des successeurs de Saint Grégoire VII, dont il continuait l'œuvre avec un invincible courage. Les tribulations de l'Eglise en Orient, les désordres des princes en Occident n'avaient point ébranlé sa constance : sa grande âme avait fait face à tous les besoins, et jamais on ne l'avait vu fléchir en présence du devoir. En arrivant à Rome, François et ses douze disciples furent reçus par leur vieil ami l'évêque d'Assise, qui s'y trouvait alors, et qui les recommanda avec instance au cardinal Jean de Saint Paul, évêque de Sabine, prélat d'une haute vertu et d'une grande influence.

Cependant François, qui désirait avoir une prompte audience, alla au palais de Latran et se fit présenter au Pape par un officier de

sa connaissance. Le moment n'était pas favorable : le Pontife qui se promenait alors sur une terrasse appelée le *Miroir*, absorbé tout entier dans les affaires les plus importantes de l'Eglise, par une permission divine renvoya comme un imposteur ce pauvre au costume singulier, sans même lui permettre la moindre explication. Le serviteur de Dieu sortit humblement ; mais la nuit suivante, une vision céleste vint troubler le sommeil d'Innocent. Il lui semblait voir un palmier sortir de terre, croître peu à peu, s'élever, se couvrir de rameaux nombreux et devenir enfin un arbre admirable. Etonné et se demandant ce que pouvait signifier une telle vision, la lumière divine lui fit comprendre que ce palmier était le pauvre si mal accueilli la veille.

Le jour venu, il envoya ses serviteurs à la recherche de ce pauvre ; ils le découvrirent à l'hôpital de Saint Antoine, et l'introduisirent au palais où le Pape le reçut avec bonté. Il reconnut la candeur, le courage et le zèle admirable de François : il le prit en affection comme un vrai pauvre de Jésus-Christ et il

inclinait à lui accorder sa demande. Il différa néanmoins, parce qu'un tel genre de vie parut à quelques cardinaux trop nouveau et au dessus des forces humaines. La difficulté principale était le renoncement perpétuel à toute possession, non-seulement de chaque religieux en particulier mais de la part de tout l'Ordre en général. Le cardinal de Saint Paul défendit François avec chaleur et prouva, avec une grande force de raisonnement, que sa Règle était entièrement basée sur la perfection même du Saint Evangile. Le Pape frappé de cette raison dit à François : " Mon Fils, priez Jésus-Christ qu'il nous fasse connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser vos désirs. " L'homme de Dieu fit sa prière et revint bientôt après proposer en toute simplicité cette parabole : " Très saint Père, il y avait une fille très belle mais pauvre, qui demeurait dans un désert. Le roi de la contrée, qui la vit, fut si charmé de sa beauté qu'il la prit pour épouse ; il demeura quelques années avec elle et en eut des enfants qui avaient tous les traits de leur père et la beauté de

leur mère ; puis il revint à sa cour. La mère éleva ses enfants avec grand soin, et dans la suite elle leur dit : " Mes enfants, vous êtes nés d'un grand roi : allez le trouver, dites-lui qui vous êtes, et il vous donnera tout ce qui convient à votre naissance. " Les enfants allèrent à la cour du roi leur père, qui reconnaissant en eux tous ses traits, aussi bien que la beauté de leur mère, les reçut avec empressement et leur dit : " Oui, vous êtes mes véritables enfants, et je vous traiterai comme enfants de roi. Car si j'ai soin de nourrir dans mon palais des serviteurs et des étrangers, combien plus aurai-je soin de vous qui êtes mes propres enfants ? "

" Ce Roi, très saint Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette fille si belle, c'est la Pauvreté qui, étant rejetée et méprisée partout, se trouvait en ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois, descendant du ciel, et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde : les apôtres, les anachorètes, les

cénobites et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Cette bonne mère les a envoyés au Roi du ciel, leur père, avec les marques de sa pauvreté royale, aussi bien que de son humilité et de son obéissance. Ce grand roi les a reçus avec bonté, promettant de les nourrir et leur disant : "Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, moi qui distribue à toute créature ce qui lui est nécessaire, combien plus volontiers soignerai-je mes propres enfants ! "

"C'est à ce Roi céleste, très saint Père, que cette dame, son épouse, envoie ses enfants que vous voyez, lesquels ne sont pas de moindre condition que les autres qui sont venus longtemps avant eux. Ils ne dégénèrent point ; ils ressemblent en beauté à leur père et à leur mère, puisqu'ils font profession de la plus parfaite pauvreté ! "

Le Pape avait écouté très attentivement la parabole et son application. Il en fut charmé et ne douta point que Jésus-Christ même n'eût parlé par la bouche de François. Il

s'assura aussi, par une lumière de l'Esprit-Saint, qu'en sa personne s'accomplirait une vision céleste qu'il avait eue quelques jours auparavant, et que lui-même raconta, au témoignage de Saint Bonaventure.

Pendant son sommeil, le Pontife voyait la basilique de Latran prête à s'écrouler, lorsqu'un homme, pauvre, et de chétive apparence, se présenta qui la soutint de ses épaules. "Ah! véritablement, s'était écrié le Pape, c'est cet homme-là qui soutiendra l'Eglise de Jésus-Christ par ses œuvres et par sa doctrine."

Innocent III approuva de vive voix la Règle du Pauvre d'Assise, l'admit à la Profession religieuse, avec ses *douze* disciples, conféra les ordres mineurs à ceux qui n'étaient point engagés dans la vie cléricale, et éleva François jusqu'au diaconat.

Le Souverain Pontife établit ensuite François supérieur général de tous les religieux présents et à venir. Les *douze* promirent immédiatement obéissance à François; et François promit obéissance au Pape. Le

Saint Père les bénit, les chargea d'aller prêcher partout la pénitence, les assura de sa protection, et les ayant enfin serrés contre son cœur, avec une affection de père, il les congédia pleins d'allégresse. L'Ordre des Frères-Mineurs était canoniquement établi.

Ce jour si glorieux et si fécond était le 16 avril 1209. Il y avait deux ans, jour pour jour, que dans la salle de l'évêché d'Assise, François s'était donné à Dieu sans réserve. Dieu ne s'était pas laissé vaincre en générosité.

François partit de Rome avec ses disciples, et les ramena par la vallée de Spolète à la pauvre cabane de Rivo-Torto, près d'Assise. Cette cabane qui existe encore, et que nous avons visitée nous-même, est si étroite que les pauvres évangéliques n'avaient pas d'espace pour s'étendre et prendre un peu de repos : ils devaient dormir assis, chacun à sa place, devant son propre nom, écrit par Saint François sur une solive. Leur vie y était en même temps si pauvre, si dénuée de tout, que souvent manquant même de pain, ils étaient contraints d'aller à la campagne

chercher quelques herbes et racines, dont ils faisaient ensuite un *repas délicieux*. N'ayant pas encore de *livres* pour dire l'Office divin, une croix de bois, plantée par François au milieu de la cabane et autour de laquelle ils priaient, leur servait de bréviaire.

Leur maître ne perdait pas d'occasion de leur montrer le peu de cas qu'ils devaient faire du monde et de ses vaines grandeurs.

Peu de temps après leur retour à Rivo-Torto, en septembre 1209, Othon de Brunswick, empereur élu d'Allemagne, traversa la vallée de Spolète entouré d'un brillant cortège de barons et de seigneurs. Il se rendait à Rome pour y recevoir la couronne impériale des mains d'Innocent III.

D'Assise, de Bettona, de Spello, d'Isola-Romanesca, des autres villes et villages de la plaine et de la montagne, les foules affluaient afin de voir le magnifique cortège. Seuls, les frères de Rivo-Torto ne bougèrent point de leur demeure, à l'exception de celui que François avait chargé d'aller à la rencontre du prince, pour lui annoncer hardi-

ment que toute cette gloire serait de courte durée. Prophétie que l'événement ne tarda pas à justifier.

C'est aussi vers ce temps là, c'est-à-dire peu après que le Pape Innocent III eut confirmé le genre de vie adopté par le saint et ses compagnons, qu'il fut invité à prêcher dans les églises. Jusque là il n'avait adressé la parole aux fidèles que dans les rues et sur les places publiques. Le clergé restait dans l'expectative. Tant de faux réformateurs avaient surgi durant les dernières années, loups ravisseurs cachés sous la peau de brebis, qui sous prétexte de ramener les âmes à la vérité les égaraient dans les sentiers de l'erreur, de la rébellion et du péché, que cette attitude des prêtres n'était que trop justifiée.

Mais l'approbation du Pape levait toutes les craintes ; les prêtres de Saint-Georges qui avaient instruit François et suivi avec une sympathie croissante l'œuvre de la grâce en lui, furent les premiers à l'inviter à se faire entendre dans leur église.

Il faut croire que leur invitation fut cou-

ronnée de succès, car l'évêque demanda presque aussitôt à François de prêcher dans sa cathédrale. Ce qu'il avait vu et appris de François durant leur séjour commun à Rome, l'estime qu'avait manifestée Innocent III au jeune saint le porta à réclamer pour son peuple les prémices de l'apostolat de celui-ci.

Il lui confia une prédication suivie ; entreprise qui n'était pas sans risques, car autre chose est d'exhorter une fois le peuple à la pénitence, autre chose de donner un cours régulier et méthodique d'instructions. François se fit donc entendre plusieurs dimanches consécutifs et tout porte à croire que ces dimanches furent ceux de l'avent de 1209 ou du carême de 1210... Peut-être aussi prêcha-t-il successivement les deux stations.

Quoi qu'il en soit, le jeune orateur surpassa ce que l'évêque avait pu attendre. La vaste basilique devint bientôt trop étroite pour contenir le flot montant des auditeurs. Thomas de Célano rapporte que les prêtres et les clercs et même les moines des monastères de la montagne s'empressaient de venir

l'entendre, et tous les cœurs se remplissaient d'une émotion profonde : Personne ne parlait comme cet homme, tel était le cri unanime.

A défaut des sermons de François qui ne nous ont pas été conservés, deux monuments sont parvenus jusqu'à nous qui nous disent assez des résultats obtenus.

Le premier est la charte communale qui fut signée en novembre 1210 par l'unanimité des citoyens d'Assise. Cet acte est non seulement un traité de paix conclu entre les nobles, les bourgeois et ce que nous appelons aujourd'hui les *prolétaires* de la vieille cité féodale, mais aussi un pacte d'affranchissement de tous ceux qui vivaient encore sous la dure loi du servage, et qui semblent avoir été nombreux.

Il faut se reporter à l'époque où il a été passé pour comprendre toute l'importance sociale de cet acte. Si de nos jours, patrons et ouvriers, capitalistes et prolétaires se mettaient d'accord pour trancher selon les lois de la conscience chrétienne et du bien commun, la grosse question de la répartition des profits

entre le capital et le travail, nous aurions une idée de ce qu'a opéré dans Assise la prédication de François. Car la teneur du document et le rapprochement des dates ne permettent aucun doute : avec un savant historien de la ville d'Assise, M. Cristofani, il faut attribuer aux exemples et aux paroles du saint le beau mouvement de religion, de charité et de justice qui anima alors les habitants de la cité ombrienne.

Le second de ces monuments vient d'ailleurs merveilleusement à l'appui de ces conclusions.

Au moment où se concluait la charte municipale, on rebâtissait dans la ville l'église de Sainte-Marie-la-Grande. Une inscription gravée sur une des pierres de l'abside devait porter la date des travaux ; or cette inscription débute ainsi : *Au temps de l'Evêque Guido et du Fr. François...*

Le peuple d'Assise se reconnaissait ainsi le débiteur de son apôtre, et le mettait sur la même ligne que son évêque et ses personnages officiels.

C'est toujours à cette même époque que François donna le nom de Frères-Mineurs à ses disciples. Peut-être ce nom lui fut-il inspiré par la participation qu'il avait prise à l'émancipation des serfs d'Assise, que l'on appelait *minores*, mineurs, comme des enfants en tutelle, par opposition aux nobles et bourgeois qui prenaient le nom de majeurs, *majores*. Un mouvement de tendresse vers le menu peuple dont il fut toujours l'apôtre, et ses disciples après lui, le porta-t-il à revendiquer comme un titre d'honneur ce nom humiliant ? Toujours est-il qu'entendant lire dans la première Règle qu'il avait donnée à ses frères cette parole empruntée d'ailleurs au Saint Evangile : et sint *minores*, c'est-à-dire : qu'ils soient les moindres de tous, il en fut frappé comme s'il l'eut entendue pour la première fois ; il interrompit le lecteur : "Mes frères, dit-il gravement, je veux que notre fraternité s'appelle désormais *l'Ordre des Mineurs.*"

Il nous reste à signaler maintenant comme s'étant passé à Rivo Torto, un fait qui

se rattache aux prédications de François.

Etant allé un samedi à Assise, pour y prêcher, le dimanche matin, dans la cathédrale, comme c'était la coutume, il se retira sous un petit appentis dans un jardin qui appartenait aux chanoines, afin d'y passer la nuit en contemplation à son ordinaire. Vers minuit, un char de feu, au milieu duquel brillait un globe resplendissant comme le soleil, entra par la porte de la cabane où étaient ses frères, et en fit trois fois le tour, malgré son exiguité. Quelques-uns d'entre eux veillaient et priaient; les autres qui prenaient un peu de repos se réveillèrent. Grande fut leur admiration à tous, lorsqu'à la splendeur de ce char mystérieux, ils se virent éclairés au dedans comme au dehors d'une lumière si pénétrante, qu'elle leur manifesta mutuellement leurs consciences. Dieu leur donna le sens de cette vision, qui s'appliquait à François, nouvel Elie par son zèle brûlant pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères.

Au retour d'Assise, le Père s'entretint avec ses enfants du prodige qu'ils avaient vu, et

s'en servit pour les affermir dans leur vocation. Le saint entra dans le détail des secrètes dispositions de leur cœur ; il leur fit beaucoup de prédictions sur l'accroissement de son Ordre, et leur découvrit enfin tant de choses si élevées au-dessus de l'esprit humain, qu'ils comprirent parfaitement que l'esprit de Dieu reposait sur lui avec une grande plénitude, et que pour eux la voie la plus sûre était de se conformer à sa vie et à sa doctrine.

VIII

NOUVELLES RECRUES

Au dehors, le public était si touché des vèrtus de François et de ses disco , que plusieurs nouveaux postulants se présentèrent pour entrer dans son Ordre. Il différa de les recevoir: la cabane était déjà trop étroite pour les *douze*, d'où il prit occasion de leur dire: "Dieu, mes Frères, a daigné, dans sa bonté, me faire connaître qu'il veut augmenter notre pauvre famille. Mais comment admettre les novices, sans un endroit pour vous placer tous. Nous avons besoin d'une demeure plus spacieuse, aussi bien que d'une petite église pour entendre la Messe, pour dire l'Office et pour faire reposer en paix ceux des nôtres qui viendront à mourir. Allons donc trouver notre seigneur l'évêque et les chanoines. Prions-les instamment pour l'amour de Dieu de nous l'accorder; et,

s'ils ne le peuvent pas, nous irons demander la même grâce aux religieux du Mont-Soubase."

L'évêque d'Assise et les chanoines ne purent le satisfaire, parce qu'ils n'avaient aucune église en leur disposition. Mais l'abbé du Mont-Soubase, avec le consentement de sa communauté, lui accorda pour lui et pour ses frères, la chapelle de Sainte-Marie-des-Anges, qu'il avait restaurée : et le pieux abbé y mit cette condition que si l'Ordre de François venait à s'étendre, elle en serait toujours regardée comme l'origine, le chef-lieu, la *Maison-Mère*.

François accepta l'offre et les conditions avec de grandes actions de grâces, et vint en faire part à ses frères, leur témoignant sa joie d'avoir pour première église de son Ordre une église de la Sainte Vierge, très petite et très pauvre, donnée par *aumône ;* et dans laquelle il avait pris lui-même la forme de vie apostolique.

Le même jour, François, dans sa joie naïve, empressée, reconnaissante, court à Sainte-

Marie-des-Anges, où demeure un saint prêtre d'Assise, nommé Pierre Mayancoli, à qui le soin de la petite chapelle avait été confié, lors de sa restauration. Il lui raconte tout ce qui vient de se passer, lui insinue de trouver bon qu'il y vienne demeurer avec ses frères, le prie de céder encore sa petite maison attenant à l'église et la petite *parcelle* de terre qui l'avoisine, et d'où est venu à ce lieu béni, le nom de *Portioncule*.

Pour toute réponse le vertueux prêtre embrasse le Saint et l'assure qu'un de ses plus grands désirs, c'est de voir la Sainte Vierge honorée et louée dans ce saint lieu qu'elle aime, et où l'on entend des concerts angéliques. Et pour preuve du fait, il fait venir immédiatement un laboureur du voisinage qui certifie que plusieurs fois, pendant la nuit, il a entendu chanter dans cette église des cantiques mélodieux, et vu sortir des fenêtres une très grande lumière.

François allait être à son tour, et sans délai, l'heureux témoin d'une autre merveille.

Etant en oraison, la nuit suivante, pour

recommander son Ordre naissant à la Très Sainte Vierge, il vit sur l'autel, à la faveur d'une éclatante lumière, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa très sainte Mère et une multitude d'anges qui le regardaient avec beaucoup de douceur. Le saint tomba en adoration et prononça ces paroles: "O très saint Seigneur, Roi du ciel, Rédempteur du monde, doux amour! et vous, Reine des Anges, par quel excès de bonté descendez-vous du haut des cieux dans cette chapelle si pauvre et si petite?" Il entendit aussitôt une voix lui dire: "Je suis venu avec ma Mère, pour vous établir, vous et les vôtres, dans ce lieu qui nous est fort cher." Tout disparut, et François s'écria: "Véritablement, c'est ici un lieu saint, qui devrait être habité par des anges, plutôt que par des hommes. Non, tant qu'il sera en mon pouvoir, je ne m'en séparerai pas; il sera pour moi et pour les miens un monument éternel de la Bonté divine."

Le serviteur de Dieu, rendant grâces au Seigneur et à ses frères les Bénédictins, se

transporta sur le champ, avec ses compagnons, dans sa nouvelle demeure qui fut toujours considérée depuis comme le berceau de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Mais pour rester fidèle à sa Dame la Pauvreté dans cette église qui lui semblait si magnifique, il ne voulut pas la recevoir à titre définitif ; il entendit n'y être que l'hôte et le locataire des moines du Mont-Soubase, et chaque année il leur payait le loyer de l'église par l'envoi d'un panier de petits poissons pris dans la rivière voisine ; et les enfants de Saint Benoît, charmés de tant de simplicité, envoyaient aussi chaque année en retour, à Sainte-Marie-des-Anges, une mesure de leur meilleure huile pour assaisonner les mets des frères !

"Voilà donc, s'écrie ici un écrivain déjà cité, (1) la pauvre famille franciscaine qui peut respirer à l'aise ; elle a une place au soleil. Fort de l'approbation du Souverain

(1) Chavin de Malan.

Pontife, François ne craint plus rien au monde; il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux: gonfalonier du Christ crucifié, il lève hautement l'étendard de la pauvreté; il commence à exercer dans le monde un nouveau genre de négoce; il établit le plus beau et le plus riche commerce dont on se puisse jamais aviser. Il disait partout et à tous: "O vous qui désirez cette perle unique de l'Evangile, venez, associons-nous, afin de trafiquer pour le ciel; vendez vos biens, donnez-les aux pauvres; venez avec moi libres de tous soins terrestres; venez, nous ferons pénitence; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en pauvreté." Et chaque soir il rentrait triomphant à Sainte-Marie-des-Anges, entouré de ses nouvelles conquêtes spirituelles. Le nombre des disciples de la pauvreté croissait admirablement.

Cependant le charitable Père portait tous ses enfants dans son cœur, et là, dans son délicieux sanctuaire, sous le regard de Marie,

il les élevait avec la tendresse d'une mère.

Il était le premier à aller demander l'aumône de porte en porte, pour subvenir à leurs besoins; quelquefois même il y allait seul pour leur éviter les premières confusions de la mendicité, si naturelles, du reste, à des hommes à peine sortis du siècle, et de ses serviles vanités. Il fallait pourtant leur apprendre à demander résolument l'aumône pour l'amour de Dieu; et c'est pourquoi il leur tint ce discours: "Mes frères et mes enfants bénis! n'ayez point de honte d'aller demander l'aumône, puisque Notre-Seigneur s'est rendu pauvre en ce monde pour l'amour de nous, et qu'à son exemple nous avons choisi l'état de la plus parfaite pauvreté. Allez donc, avec la bénédiction de Dieu, demander l'aumône, et cela avec une confiance plus grande que celui qui irait offrir cent pour un. Car c'est l'amour de Dieu que vous offrez en la demandant, puisque vous dites: "Faites-nous l'aumône pour l'amour de Dieu," et que le ciel et la terre ne sont rien, comparés à ce divin amour.

Il leur disait encore avec la même simplicité: "Le pain que la sainte Pauvreté fait ramasser de porte en porte est le pain des anges, parce que ce sont les bons anges qui inspirent aux fidèles de le donner pour l'amour de Dieu. Le Très-Haut a donné les Frères-Mineurs au monde dans ces derniers temps, afin que les élus puissent pratiquer ce qui les fera glorifier par le Souverain Juge, lorsqu'il leur adressera ces paroles si consolantes: Ce que vous avez fait à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait."

François, en formant ainsi ses disciples à l'esprit de pauvreté, d'humilité, d'abnégation de soi-même, les exerçait aussi au ministère de la parole. Voulant un jour juger publiquement de l'aptitude de chacun, il les réunit en communauté, et ordonna au plus ancien, Bernard de Quintavalle, d'annoncer à ses frères la parole divine. L'humble religieux se lève, sans se troubler de cet ordre inattendu, et faisant simplement appel à son cœur brûlant de charité, à son âme toute

pénétrée des merveilles de la loi divine, il étonne la sainte assemblée; l'Esprit de Dieu semblait avoir mis sa parole sur ses lèvres. Après lui, Pierre de Cartane se fit entendre avec le même succès; un troisième vint ensuite, et ne fut en rien inférieur aux deux premiers.

Notre-Seigneur daigna confirmer lui-même ce premier essai, par un grand prodige. Il se montra visiblement au milieu d'eux sous la forme d'un beau jeune homme, plein d'une douce majesté, et leur donna à chacun sa divine bénédiction, avec une ineffable bonté. Cette vision les ravit en extase après quoi François leur parla ainsi: "O mes frères, et mes enfants bénis, rendez de souveraines actions de grâces au Dieu Tout-Puissant, et à son Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui il a plu de répandre ses célestes trésors par la bouche d'hommes simples comme vous. Oui, c'est Lui qui ouvre la bouche des enfants, délie la langue des muets et rend éloquente la parole des ignorants. Il compatit miséricordieusement au monde

seveli dans le vice, et il a décidé de faire entendre ses avertissements aux hommes jetés hors de leur voie. Afin de détruire l'œuvre du démon, au milieu de tant d'iniquités dont la terre surabonde, il a choisi pour ses prédicateurs des personnes du dernier rang et sans considération aucune, afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence et que le bien accompli lui revienne ostensiblement.

"Parmi vous, il y a peu de sages selon le monde, peu de nobles, peu de puissants, et cependant il vous a choisis pour une telle entreprise, il vous a destinés toutes les contrées de l'univers, afin que vous le glorifiiez par vos œuvres et vos paroles. Ceignez donc vos reins, remplissez-vous de force, revêtez-vous de l'armure de la foi, et tenez-vous prêts, pour la cause de l'Evangile, à voler comme des nuées là où vous porteront l'obéissance et le mouvement de l'Esprit divin, afin de répandre sur le sable aride et la terre endurcie des cœurs en proie aux crimes, les eaux de la céleste parole. Le Sei-

gneur ne vous a pas appelés à cet Ordre, pour vous y laisser vivre près de vos proches et au milieu de votre patrie, dans la paix et la tranquillité, sans fatigue, ni travail, mais pour porter son Nom et sa foi devant les nations et les princes de la terre. Dès demain donc, pour ne mettre ni lenteur, ni paresse à exécuter le bon vouloir de Dieu, nous partagerons les diverses contrées de l'Italie, et nous nous tiendrons prêts à partir pour d'autres missions dans les pays les plus lointains de la terre. "

Ce noble langage joint à la vision qui précède les remplit tous d'un saint enthousiasme ; ils se déclarèrent prêts à tout entreprendre pour la gloire de leur divin Maître. Parmi les nouveaux postulants qui viennent de s'unir dans l'ardeur de leur zèle aux douze premiers disciples de François, les historiens nous font remarquer spécialement Léon, Ruffin, Massée de Marignan et Frère Junipère.

Frère Léon était le confesseur, l'ami intime de François ; ils ne se quittaient pas, voya-

geaient ensemble, priaient ensemble, pleuraient ensemble. Saint François appelait Frère Léon la petite brebis du bon Dieu, en italien : *la pecorella di Dio.*

"C'était pendant l'hiver : un jour que Saint François se rendait de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges, par un froid très rigoureux, il appella Frère Léon qui se trouvait à quelques pas devant lui, et lui dit : O Frère Léon ! plaise à Dieu que les Frères-Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté ; néanmoins fais bien attention et note soigneusement qu'en cela ne consiste pas la joie parfaite. Un peu plus loin, il reprit : O Frère Léon ! quand les frères rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets, et ressusciteraient les morts de quatre jours, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et un peu plus loin encore : O Frère Léon ! lui dit-il, si les Frères-Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui du discernement des cœurs, fais bien

attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et un peu plus loin : O Frère Léon ! chère petite brebis du bon Dieu, si les Frères-Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre, et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes et de tous les animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et un peu plus loin : O Frère Léon ! quand les Frères-Mineurs convertiraient par leur prédication, tous les peuples infidèles à la foi de l'Evangile, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et il continua à parler ainsi l'espace de plusieurs milles.

Enfin, Frère Léon étonné lui demanda : O Père, je vous en prie, dites-moi donc en quoi consiste la joie parfaite ? François répondit : Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, bien mouillés, bien crottés, transis de froid, mourants de faim et que nous frapperons à la porte, le portier nous dira : Qui êtes-vous ? — Nous répondrons : Nous sommes

[illegible] de vos Frères. — Vous mentez, dira-t-il, vous êtes deux vagabonds qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres ; partez d'ici. Et il refusera de nous ouvrir : il nous laissera à la porte pendant la nuit, à la neige, au froid, mourants de faim. Si nous souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure ; si même nous pensons humblement et charitablement que le portier nous connaît bien pour ce que nous sommes, et que c'est par la permission de Dieu qu'il parle ainsi contre nous, ô Frère Léon, crois bien que c'est là la joie parfaite.

Si nous continuons de frapper à la porte et que le portier courroucé nous chasse comme des fainéants importuns, nous accable d'injures, de soufflets et qu'il nous dise : Partirez-vous d'ici, faquins ! Allez à l'hôpital ; il n'y a rien à manger ici pour vous. Si nous supportons ces mauvais traitements avec joie et avec amour, ô Frère Léon ! crois bien que c'est là la joie parfaite. Si enfin, dans cette extrémité, la faim, le froid,

la nuit nous contraignent de faire instance, avec des larmes et des cris pour entrer dans le couvent, et que le portier, irrité, sorte avec un gros bâton noueux, nous tire par le capuce, nous jette dans la neige et nous donne tant de coups qu'il nous couvre de plaies; si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, ô Frère Léon! crois bien que c'est là la joie parfaite.

Et maintenant écoute la conclusion, ô Frère Léon: "De tous les dons du Saint-Esprit que le Christ Jésus a daigné répandre sur ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour de Jésus, les peines, les injures, les opprobres et les plus dures privations!" (1)

Nous rencontrerons souvent Frère Léon dans la suite de cette histoire, mais surtout

(1) Fioretti: c. VIII.

au Mont Alverne où il sera témoin de grandes merveilles. François avait choisi trois compagnons pour se rendre à cette mystérieuse montagne : Frère Massée, Frère Ange, enfin Frère Léon *qu'il affectionnait singulièrement, à cause de sa pureté de cœur et de sa grande simplicité !*

Frère Rufin, citoyen des plus distingués d'Assise, et cousin de Sainte Claire, personnage d'une haute sainteté, fut aussi compagnon de Saint François. "Dieu a embelli et enrichi les premiers Frères-Mineurs des claires et excellentes vertus de Frère Rufin, comme un arc resplendissant parmi les nuées, avec la gaie variété de ses belles couleurs, et comme une rose vermeille, à cause de sa fervente charité, et comme un lis blanc pour sa pureté, rendant une très agréable odeur dans l'Eglise de Dieu."

Frère Rufin fut pendant un temps, violemment travaillé par des tentations intérieures au sujet de la prédestination. Il était alors triste et mélancolique, car le démon lui annonçait qu'il était damné, exclu du

nombre des prédestinés et que tout le bien qu'il pouvait faire dans l'Ordre des Frères Mineurs était perdu. Après bien des hésitations et des amertumes, Frère Rufin découvrit tout à Saint François. Le serviteur de Dieu le console, le fortifie et lui enseigne un moyen nouveau de chasser le démon, en mortifiant rudement cet esprit malin et tout pétri d'orgueil. Le Christ Jésus vint à son tour consoler Frère Rufin, dans une miséricordieuse apparition en lui promettant que désormais la tristesse et la mélancolie ne viendraient plus attrister son âme. Notre-Seigneur se retira et Frère Rufin demeura dans une douce allégresse et avec une élévation d'esprit si sublime, que jour et nuit il é ait absorbé et ravi en Dieu. Dès lors il fut tellement confirmé en grâce, tellement sûr de son salut, qu'il se sentit entièrement changé ; et il serait demeuré continuellement en prière, dans la contemplation des choses divines, si les Frères l'y avaient laissé. Aussi Saint François disait-il de lui que dès cette vie même Notre-Seigneur l'a-

vait canonisé, et que partout ailleurs qu'en sa présence, il n'hésiterait pas à lui donner le nom de saint quoiqu'il fut encore sur la terre.

Par suite de l'état de contemplation, où il se trouvait continuellement, Frère Rufin avait l'esprit tellement absorbé en Dieu, qu'il en devenait parfois comme insensible et muet, prononçant à peine quelques mots et ne sentant plus en lui ni la force, ni la grâce ni la facilité nécessaires pour annoncer la parole de Dieu. Or, un jour, Saint François lui ordonna d'aller à Assise et de prêcher au peuple ce que l'Esprit Saint lui inspirerait. " Révérend Père, lui répondit Frère Rufin, je vous en prie, ne m'imposez pas une pareille obligation ; vous le savez, je n'ai pas la grâce de la prédication, je suis simple et ignorant. — Eh bien ! reprit le saint, puisque vous n'avez pas obéi promptement, au nom de la sainte obéissance, je vous ordonne de vous rendre sur le champ dans une église d'Assise et d'y prêcher sans tunique. "

Le frère obéit, se dépouille de sa tunique, et part aussitôt pour la ville. Lorsqu'il y fut arrivé, il entra dans une église, et s'étant prosterné quelque temps devant l'autel, il monta en chaire et se mit à prêcher. Dès qu'on l'eut aperçu, chacun le prit pour un insensé : "Voilà encore un de ces hommes, disait-on, qui à force de pénitence est devenu fou; il ne sait plus ce qu'il fait." Cependant Saint François fit réflexion sur la promptitude avec laquelle Frère Rufin lui avait obéi, en partant pour Assise : il considéra que c'était un des citoyens les plus distingués de cette ville, et que l'ordre qu'il lui avait imposé était bien dur à exécuter : alors il se reprocha sa sévérité et se dit à lui-même : "O fils de Pierre Bernardone ! Petit homme méprisable ! D'où te vient donc tant de présomption de commander à Rufin, à l'un des hommes les plus respectables d'Assise, d'aller prêcher presque nu et comme un insensé ? Eh bien ! tu vas exécuter toi-même les ordres que tu imposes aux autres." Et aussitôt, dans la ferveur qui

l'animait, le saint se dépouille à son tour de ses habits, et se rend à Assise, avec Frère Léon qu'il charge de sa tunique et de celle de Frère Rufin. Quand il arriva à l'église, le très obéissant Frère Rufin était encore en chaire, et il adressait précisément alors à son auditoire les paroles suivantes: "O mes chers amis! fuyez le monde, renoncez au péché et restituez le bien d'autrui, si vous voulez échapper au feu des enfers. Observez les commandements de Dieu; aimez-le et aimez aussi le prochain; c'est par là que vous arriverez tous un jour en paradis."

Dès que Frère Rufin eut cessé de parler, le saint monte en chaire à son tour, et prêche avec tant de force sur le mépris du monde, la sainte pénitence, la pauvreté volontaire, le désir du royaume des cieux, le dépouillement et l'opprobre de Notre-Seigneur dans sa Passion, que tous ceux qui l'écoutaient fondaient en larmes et se sentaient touchés de ferveur et de componction. La douleur qu'il excita en parlant de la Passion du Sauveur ne se répandit pas seule-

ment dans son auditoire, la ville tout entière entra dans des sentiments de tristesse et de regrets dont on n'avait jamais eu d'exemple.

Lorsqu'ils virent que leurs paroles avaient été pour le peuple un sujet de ferveur et de consolation, Saint François et Frère Rufin reprirent leurs vêtements et retournèrent au couvent de la Portioncule, louant et glorifiant Dieu de leur avoir donné la grâce de se vaincre par le mépris d'eux-mêmes, heureux d'avoir pu édifier, par leurs exemples, les brebis de Jésus-Christ et de les avoir convaincues de l'importance du mépris du monde. Dès lors le respect du peuple à leur égard s'accrut tellement qu'on s'estimait heureux d'avoir pu seulement toucher le bord de leurs vêtements.

Frère Massée était un homme d'une grande sainteté, plein de sagesse et d'onction quand il parlait de Dieu et des choses du ciel ; et Saint François l'affectionnait particulièrement à cause de ses précieuses qualités. Or il lui vint à l'esprit une singulière pensée. Un jour qu'il sortait du bois où il venait de

faire oraison, Frère Massée voulut mettre à l'épreuve l'humilité de François son bien-aimé Père. Il alla donc tout droit à sa rencontre et lui dit sur le ton de la plaisanterie, lui qui était pourtant si humble, si saint et si respectueux : " Pourquoi donc vers vous ?... Pourquoi donc ? mais pourquoi donc!... — Que voulez-vous, mon Frère, demanda humblement Saint François ?— Je voudrais savoir, répondit Frère Massée, pourquoi chacun souhaite vous voir, vous entendre et vous obéir ; car enfin votre extérieur n'a rien de remarquable ; votre savoir est très ordinaire et vous n'êtes pas noble ! Expliquez-moi donc d'où vient cet empressement avec lequel on court vers vous. " — Ces paroles remplirent le cœur du saint d'une grande joie ; il leva les yeux au ciel et demeura longtemps dans cette attitude, l'esprit uni à Dieu ; puis rentrant en lui-même, il s'agenouilla, rendit louange et remerciment à la bonté divine, et se tournant vers le Frère Massée, il lui dit : " Voulez-vous savoir pourquoi je vois tout le monde se presser sur mes pas ?

Cette faveur, je la tiens du Très-Haut, de celui dont les regards tombent sur les bons comme sur les méchants. Ses yeux très saints n'ont point rencontré, parmi les pécheurs, de créature plus vile, ni plus indigne que moi : ils n'ont pu trouver sur la terre, pour opérer l'œuvre merveilleuse qu'il se propose, de créature plus méprisable, et c'est pourquoi il m'a choisi pour confondre la noblesse, la grandeur, la beauté et la sagesse du monde. Il a voulu que chacun reconnût que toute vertu et tout bien viennent de lui. Il veut que quiconque se glorifie, cherche sa gloire dans le Seigneur, à qui soit honneur et louange dans l'éternité. " A cette réponse si pleine d'humilité et de ferveur, Frère Massée, rempli d'admiration, reconnut avec évidence que Saint François était solidement fondé dans la vertu *d'humilité*.

Saint François aimait ses premiers disciples, comme un bon père aime tendrement ses enfants, et il profitait de toutes les occasions pour les perfectionner dans la vertu. Un jour qu'il faisait route avec le même Frère Massée, ce frère qui le précédait de quelques pas,

étant arrivé à un endroit où le chemin se partageait en trois branches, dont l'une se dirigeait vers Florence, une autre vers Sienne et la troisième vers Arezzo, se retourna vers le saint et lui dit : " Père, quelle route prendrons-nous ? Celle que Dieu voudra, répondit Saint François. — Mais comment pourrons-nous connaître sa volonté, reprit Frère Massée ?—De la manière que je vais vous indiquer, dit le saint : je vous ordonne, par le mérite de la sainte obéissance, de vous arrêter ici, de tourner sur vous-même et de ne vous reposer que quand je vous en avertirai. " Frère Massée obéit aussitôt et se mit à tourner. Se sentant bientôt ébloui, comme il arrive en pareil exercice, il tomba à terre plusieurs fois. Mais, comme Saint François ne lui disait pas d'arrêter, et qu'il voulait obéir ponctuellement, il se relevait et recommençait à tourner. Enfin, au moment où il tournait avec le plus de rapidité : " Arrêtez, lui dit le saint ; et le frère cessa de tourner.— Vers quel chemin vous trouvez-vous ? demanda Saint François.—Vers celui de Sienne, répondit Frère Massée.—Eh bien ! reprit Saint Fran-

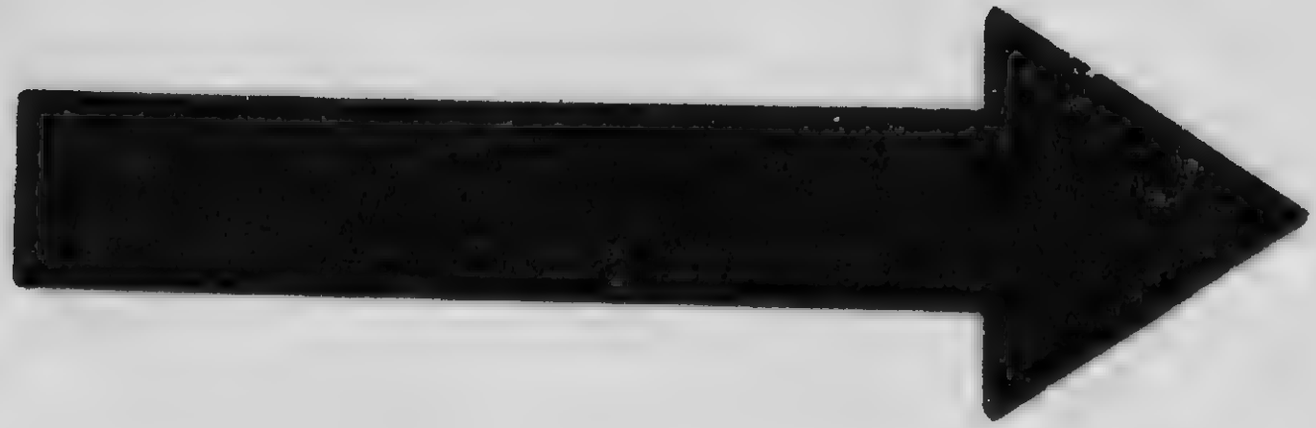
çois, voilà la route que Dieu veut que nous prenions. " Et ils s'y dirigèrent. Cependant Frère Massée ne comprenait rien à la conduite du saint : il ne concevait pas pourquoi il l'avait fait tourner ainsi, en l'exposant aux railleries des passants ; et toutefois il n'osait lui faire aucuné observation.

A Sienne, François opéra des merveilles, et fut reçu avec distinction au palais de l'évêque. Le lendemain il se leva de bonne heure et partit avec son compagnon, sans avertir l'évêque. Frère Massée murmurait d'un tel procédé, et il se disait tout en poursuivant sa route : " Que signifie donc la conduite de ce bon homme ? Il m'a fait tourner comme un enfant ; puis quand l'évêque l'a comblé d'honneurs, voilà qu'il le quitte sans lui dire un mot, sans le remercier ; " et il semblait au frère que le saint s'était conduit d'une étrange manière. Puis réfléchissant mieux en lui-même, Frère Massée vit que c'était par manque d'humilité qu'il jugeait ainsi Saint François, et il s'en fit des reproches très amers. Ces pensées occupaient encore l'esprit de Frère Massée, lorsque

Saint François qui sut tout par révélation, s'approcha doucement de lui et lui dit : "Entretenez les pensées qui vous occupent maintenant : elles sont bonnes et utiles ; elles viennent de Dieu ; mais le murmure que vous nourrissiez auparavant, ô Frère Massée ! était vain et superbe ; et c'est le démon lui-même qui vous l'avait inspiré." Alors Frère Massée vit clairement que Saint François connaissait les secrets de son cœur, et il comprit qu'il était dirigé dans toutes ses actions par l'esprit de la divine sagesse. De son côté, Saint François se plaisait aussi à exercer l'humilité de Frère Massée ; il en agissait ainsi, afin que les dons et les grâces dont il était comblé ne devinssent pas pour lui une occasion de vaine gloire, mais bien un moyen d'avancer de vertu en vertu.

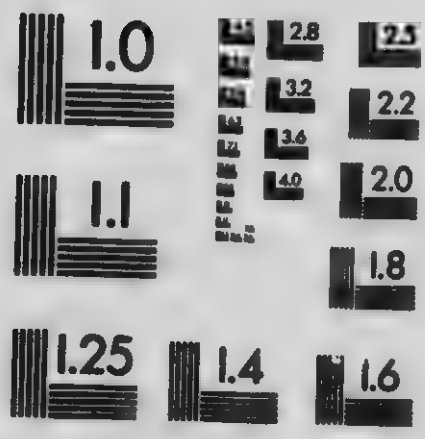
Lorsqu'en 1216, François envoya ses disciples deux à deux prêcher par le monde, et prit lui-même le chemin de la France, c'est Frère Massée qu'il choisit pour compagnon ; et c'est en ce voyage qu'il leur advint l'aventure suivante.

Un jour qu'ils étaient arrivés tous les deux



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

dans une ville, pressés par la faim, ils allèrent suivant leur règle mendier leur pain pour l'amour de Dieu, chacun de son côté. Saint François qui était d'un extérieur peu avantageux, et qui était regardé comme un pauvre mendiant par ceux qui ne le connaissaient pas, ne put recueillir que quelques petits morceaux de pain ; mais Frère Massée qui était grand et beau, reçut des morceaux en abondance, de gros morceaux et même des pains tout entiers. Quand ils eurent amassé leur provision, ils se rejoignirent hors de la ville pour prendre leur repas dans un endroit où il y avait une fontaine limpide, et, tout près, une belle et large pierre sur laquelle tous deux posèrent le pain qu'ils avaient reçu en aumône. Saint François voyant que les morceaux de Frère Massée étaient en plus grand nombre, mieux choisis et plus gros que les siens, en ressentit une grande joie et dit : " O Frère Massée! ô le beau trésor ! ô le riche trésor ! " Et comme il répétait ces paroles, Frère Massée répondit : " Père, comment donc trouvez-vous un si grand trésor, là où tout

est pauvreté, là où nous manquons de tout ? Nous n'avons ni table, ni couteaux, ni plats, ni assiettes, ni maison, ni valets, ni servantes, et vous nous trouvez riches ? — Ah ! Frère Massée, reprit le saint, c'est en cela même que je vois un trésor, un riche trésor ! Ici l'industrie humaine n'a aucune part. Tout ce que nous possédons, c'est de la Providence que nous le tenons : voyez ce pain que nous avons mendié, cette belle pierre qui nous sert de table, cette fontaine limpide ! Je veux donc que nous priions Dieu de nous faire aimer de tout notre cœur le trésor de la sainte Pauvreté, ce trésor si noble, ce trésor qui a Dieu lui-même pour gardien. " Alors tous deux se mirent en prières ; puis, ayant fait leur repas de leurs morceaux de pain et de l'eau de la fontaine, ils se levèrent pour continuer leur route.

Etant arrivés près d'une église, Saint François proposa d'y passer quelque temps en prière, et allant aussitôt se placer derrière l'autel, il se mit en oraison. En ce moment Dieu daigna le visiter ; il le remplit d'une

si grande ferveur, et l'enflamma d'un amour si ardent pour la sainte Pauvreté, qu'à l'éclat de sa figure et au frémissement de ses lèvres, il semblait qu'il jetât des flammes d'amour. Ainsi embrasé, Saint François vient trouver son compagnon et s'écrie : " Ah ! ah ! ah ! Frère Massée ! " Ayant parlé ainsi trois fois, il souffla sur Frère Massée, et celui-ci se sentit ravi et alla tomber devant le saint à la distance d'une longue lance. Frère Massée était dans la stupeur. Plus tard, il disait à ses compagnons que dans ce ravissement, l'Esprit-Saint avait inondé son âme d'une si grande abondance de joie et de consolation que jamais il ne s'était trouvé si heureux. Et François, encore tout transporté hors de lui par son brûlant amour pour la sainte Pauvreté, adressa à Dieu l'ardente prière que nous avons rapportée plus haut.

Ni François, ni Massée n'arrivèrent en France cette année-là. Car au troisième ou quatrième jour de marche, tout ému à la pensée de sa Dame la Pauvreté, le saint dit soudain à son compagnon : " Allons d'abord à Saint

Pierre et à Saint Paul, prions-les de nous faire comprendre combien est précieux le trésor incomparable de la très sainte Pauvreté et de nous aider à l'acquérir. " Ainsi ils rebroussèrent chemin et se rendirent à Rome ; et, dès leur arrivée, ils entrèrent dans l'église de Saint-Pierre. Le saint alla s'y mettre en prière d'un côté et Frère Massée de l'autre. Au moment où Saint François priait ainsi, baigné de larmes et rempli de ferveur, tout-à-coup les très-saints Apôtres Pierre et Paul lui apparurent brillants de splendeur et lui dirent : " Tu demandes et tu désires pratiquer ce que le Christ et les saints Apôtres ont eux-mêmes observé ; eh bien ! voici que le Seigneur nous envoie t'annoncer que ta prière est exaucée, il t'accorde dans toute sa plénitude, à toi et à ceux qui te suivront, le trésor de la très sainte Pauvreté. Nous t'annonçons aussi de la part de Dieu, que quiconque, à ton exemple, observera parfaitement cette vertu, peut avoir la certitude de son bonheur éternel. Et puis, voici que la bénédiction divine va se répandre sur toi et sur tes disciples. " A ces paroles, les saints dis-

parurent et laissèrent Saint François inondé de consolation. Alors il se releva, alla trouver son compagnon et lui demanda s'il avait reçu de Dieu quelque révélation ; et, sur la réponse que lui fit Frère Massée, qu'il n'en avait eu aucune, il lui raconta toutes les circonstances de l'apparition des Apôtres, et tous deux remplis de joie d'une telle faveur, se déterminèrent à retourner dans la vallée de Spolète et renoncèrent à leur projet de voyage en France.

Frère Junipère, l'un des disciples choisis et des premiers compagnons de Saint François, était un homme d'une profonde humilité, d'une grande ferveur et d'une extrême charité, et le saint rendit de lui ce témoignage, en présence de ses pieux frères : que celui-là serait un Frère-Mineur parfait, qui aurait, comme Frère Junipère, vaincu le monde et soi-même.

Frère Junipère avait pour les pauvres une charité affectueuse et une tendre compassion ; il ne pouvait en rencontrer en haillons, mal vêtus, sans retirer aussitôt sa tunique ou son capuce pour les en revêtir ; et il lui fallut une défense positive de la part du Gardien

faite au nom de la sainte obéissance, pour l'empêcher de se livrer à de pareilles libéralités. Peu de jours après que cette défense lui eut été faite, un pauvre à demi-nu se présente à lui et lui demande l'aumône pour l'amour de Dieu. "Hélas! dit Frère Junipère à ce pauvre, je n'ai rien que ma tunique, et mon Gardien m'a défendu d'en donner la moindre parcelle. Cependant si vous voulez la prendre vous-même, je ne vous empêcherai pas." Le pauvre ne se le fait pas dire deux fois: il dépouille le charitable frère de sa tunique et s'en va content. Lorsque Frère Junipère fut de retour au couvent, on lui demanda ce qu'il avait fait de sa tunique. "C'est une bonne personne, répondit-il avec simplicité, qui me l'a retirée de dessus les épaules et qui l'a emportée." De jour en jour, la charité de ce pieux frère prenait de nouveaux accroissements; il ne se contentait plus de donner sa tunique aux pauvres, il leur faisait l'abandon des livres, des ornements, des manteaux, enfin de tout ce qui lui tombait sous la main; et les frères qui connaissaient son extrême généro-

sité, étaient obligés de veiller soigneusement à ne rien laisser à sa disposition.

Un jour que Frère Junipère se rendait à Rome où le bruit de sa sainteté s'était déjà répandu, il vit arriver vers lui un grand nombre d'habitants de cette ville qui venaient à sa rencontre. Son humilité en fut effrayée, et aussitôt il chercha le moyen de faire tourner en dérision l'estime qu'on voulait lui témoigner. A quelque distance de lui se trouvaient deux enfants qui s'amusaient à se balancer. Ils avaient placé une pièce de bois au travers d'une autre, et chacun se tenant à son extrémité, ils se faisaient alternativement monter et descendre. Frère Junipère va les trouver, se fait donner une des deux places et se met à se balancer avec l'enfant qui était demeuré sur l'autre extrémité. Les Romains demeurèrent singulièrement surpris quand ils le virent ainsi s'amuser à des jeux d'enfants. Ils le saluèrent cependant avec respect, attendant qu'il eût fini de se balancer, pour lui faire honneur et l'accompagner jusqu'au couvent. Mais Frère Junipère sans se mettre en peine des saluta-

tions qu'on lui adressait, et sans considérer qu'on l'attendait, continuait à se balancer avec plus d'ardeur encore. Enfin, fatigués de demeurer là sans réponse, plusieurs commencèrent à se dire : " Mais quel est donc ce stupide ? " D'autres qui connaissaient son humilité, ne firent que concevoir une plus grande estime pour lui. Voyant cependant qu'il ne se lassait pas de se balancer, chacun finit par se retirer. Frère Junipère, demeuré seul, se trouva bien heureux des railleries dont il avait été l'objet ; il se remit en route, fit humblement et paisiblement son entrée dans Rome, et c'est ainsi qu'il parvint au couvent des Frères Mineurs.

Les démons ne pouvaient tenir contre la pureté, l'innocence et la profonde humilité de Frère Junipère. Cela était tellement connu que quand on amenait des démoniaques à Saint François pour qu'il les délivrât, si l'esprit malin ne s'éloignait pas à sa parole, le saint le menaçait disant : " Si tu ne sors pas bien vite, je fais venir Frère Junipère. " Et alors craignant la présence de ce frère et ne

pouvant d'ailleurs supporter les vertus et surtout l'humilité de Saint François, le démon se hâtait de prendre la fuite. (1)

Tels étaient avec les *douze*, les nouveaux disciples accourus à Sainte-Marie-des-Anges et que Saint François envoya à travers l'Italie, à la conquête des âmes. C'était en l'année 1211. François lui-même, prêchant d'exemple à ses frères, se livra à de nombreuses courses apostoliques et sema partout les prodiges sur ses pas.

---

(1) Fioretti.

IX

LA FORMATION DES NOVICES

Le saint Patriarche retourna, quelque temps avant le Carême (1212) à Sainte-Marie-des-Anges, où son premier soin fut d'examiner si la poussière du siècle ne s'était pas attachée quelque peu à son âme ; et ce qu'une extrême délicatesse de conscience lui en fit découvrir, il le purifia par une pénitence très sévère. Il s'appliqua ensuite avec grand soin à la formation des novices rassemblés par lui et ses compagnons de diverses contrées de l'Italie. En effet, beaucoup de ceux qui avaient entendu François ou ses disciples et qui avaient recouvré la paix de l'âme grâce à leur parole puissante, aspiraient plus haut. Ils voulaient s'associer à leur vie, se disant prêts à partager les sacrifices. Thomas de Célano laisse bien voir, par les mots qu'il emploie, qu'il y avait un véritable entraî-

nement des âmes vers François et cet entraînement se faisait sentir dans toutes les classes de la société,

Ni François ni ses frères, dit l'abbé Lemonnier, ne croyaient pouvoir s'opposer à ce qui leur semblait une action manifeste de la grâce divine ; aussi ne rentraient-ils guère à la Pontioncule après leurs prédications, sans remener avec eux un ou plusieurs compagnons, leurs captifs dans le Christ, en sorte qu'il fut bientôt nécessaire d'agrandir les constructions du monastère, devenues trop étroites pour ce peuple croissant. Qu'on ne se méprenne pas d'ailleurs sur ce mot de constructions. Il ne s'agissait point d'ajouter un corps de bâtiment à quelque spacieux édifice de pierre. Quelques huttes de branchages et de terre entourant Sainte-Marie-des-Anges, tel était alors le couvent de la Portioncule.

Il fut plus nécessaire encore de donner un même esprit à cette multitude de postulants. Dans les instituts religieux, c'est l'œuvre d'un noviciat plus ou moins long, et la vie, la fer-

veur et la prospérité des familles religieuses dépendent pour beaucoup de cette première formation.

On ne voit pas qu'à la Portioncule il y ait eu de noviciat proprement dit, c'est-à-dire un temps déterminé de séparation du monde et de probation, où par de fréquentes instructions et des exercices appropriés, les nouveaux franciscains étaient formés à la manière de vivre de leur Père. Rien ne semble avoir été moins méthodique que la formation pourtant si vigoureuse imprimée par le saint Fondateur à ses disciples. Sans doute il leur donnait parfois des conférences communes, où il leur exposait sa conception du Frère-Mineur, mendiant apostolique, dépouillé de tout secours terrestre, mais riche de la vertu du Très Haut. Mais le mode de son enseignement semble bien avoir été individuel et tout spontané. A l'un puis à l'autre, selon les occasions et sous le souffle de l'Esprit divin, il parlait d'abondance, ouvrant son âme, laissant jaillir des profondeurs de sa charité le feu qui le dévorait et qui ne tardait pas à embra-

ser aussi son auditeur. Au charme de sa personnalité, que ses contemporains s'accordent à définir séduisante, s'ajoutait l'attrait vainqueur de son âme si belle, si pure, si lumineuse. Une ardente affection naissait pour lui dans les cœurs, qui leur rendait facile la docilité à ses enseignements. On désirait les marques de sa dilection, comme ce bon frère Richer de la Marche qui y voyait un gage de la dilection divine. Sa bonté conquérait les âmes, forçait les confidences, ouvrait les cœurs où son regard perspicace lisait les pensées les plus secrètes.

Comme celle de Jésus dont il était la copie vivante, la présence de François était la plus éloquente et la plus persuasive des leçons. Son influence suffisait à faire naître et fleurir dans les autres les vertus qui brillaient en lui d'un si vif éclat.

De tout cela, sa vie fournit les indications sinon les preuves les plus convaincantes. On le voit donner à son compagnon, Frère Massée ou Frère Léon, à l'occasion des incidents de la route, et sous la forme d'une

parabole, d'une comparaison, d'une action symbolique, un enseignement qui ne devait plus sortir de leur mémoire ni de leur cœur. N'est-ce pas ainsi que le divin Maître avait durant trois années formé à son image ceux qui devaient ensuite devenir la *forme* et le modèle de ses fidèles ?

Suivant la belle expression de Célano, François était au milieu d'eux comme une source où ils venaient tour à tour puiser la vie. Ils avaient en lui une foi profonde et, pour eux, c'était bien un écho de la voix divine qu'ils écoutaient sur les lèvres de François. Nous parlions tantôt du bon Frère Richer ; son histoire est significative. Il était, dit-on, noble de race et noble de mœurs ; est-ce pour mortifier en lui quelque attache à ces vains avantages ? est-ce au contraire parce que du premier coup il était pleinement entré dans l'esprit de sa vocation ? François ne sembla faire aucun cas de lui ; rarement il lui adressait la parole. Le pauvre Frère le voyait assidu auprès des autres, provoquer leurs épanchements, relever leur

courage ; lui seul était négligé. Il en souffrait cruellement. Trop vertueux déjà pour être jaloux, il chercha la cause d'une conduite si étrange. Il n'en trouva qu'une. Pour que François si plein de charité divine le traitât en réprouvé, il fallait que Dieu lui-même l'eût abandonné. Cette pensée acheva de l'abattre. Il n'osait d'ailleurs s'en ouvrir à personne. On le voyait rôder autour de la cellule de François, sans pourtant qu'il se décidât d'entrer. Enfin n'y tenant plus, il paraît sur le seuil ; et François, divinement averti, lui épargne la peine de s'expliquer : " C'est une tentation, mon pauvre Frère, lui dit-il d'un visage riant en le comblant de caresses. Pourquoi voudriez-vous que je ne vous aime pas, vous qui servez Notre Seigneur avec tant de générosité ? " La même considération qui l'avait désespéré fut sa consolation. Il ne douta plus que Dieu ne l'aimât puisque François était si bon pour lui.

Après un long entretien avec son père, Richer partit plein de paix et de ferveur, après avoir promis de revenir.

C'était sans doute par dessein providentiel que François avait laissé Richer dans l'angoisse ; car son ordinaire était d'aller au devant des confidences, de prévenir les défaillances et les chutes, comme il fit pour le bienheureux Frère Léon et une autre fois pour le bienheureux Frère Raynier, tentés tous deux de désespoir. Il disait : Un supérieur est un tyran plutôt qu'un père, s'il attend pour intervenir que les fautes ait été commises et les chutes consommées.

Quelle joie pour lui, quand il avait affermi ou confirmé dans le bien une vocation chancelante ; quelle allégresse lorsqu'il apprenait quelque bel exemple d'obéissance ou de pauvreté donné par l'un de ses frères. Un jour qu'on lui rapporta le trait d'un Frère-Mineur espagnol, qui ravi en extase n'avait point entendu la cloche du dîner et avait fait sa coulpe d'un retard si justifiable, il s'écria dans une sorte de transport : "O Dieu ! guide et sanctificateur des pauvres, je vous rends grâces de la joie que vous me donnez en ce moment. Bénissez, je vous en conjure, et comblez de

vos grâces ces frères bien-aimés qui déjà répandent la bonne odeur de leur vocation. "

Cette charité à l'égard de ses frères était ingénieuse et pleine parfois de hardiesse, car plusieurs fois on le vit rompre son jeûne rigoureux pour encourager à manger quelque frère infirme. Lui qui trouvait toujours que la table était trop bien garnie, on le vit aller quêter quelque friandise pour un frère malade qui pensait qu'elle lui ferait du bien. Et comme à son retour le frère n'osait plus toucher à cette nouriture délicate, François en mangea avec lui pour lui enlever tout scrupule.

Il agit de même avec un frère qu'il avait su avoir désiré du raisin. Il l'emmena avec lui dans une vigne voisine, s'assit dans l'herbe et ayant cueilli quelques grappes, il y goûta le premier et invita son frère à en faire autant.

N'est-ce pas encore un trait d'une bonté charmante que celui-ci : un frère qui avait jeûné au-delà de ses forces, torturé la nuit par la faim, prêt à défaillir, poussa un gémissement. François accourut et dès qu'il eut

connu la nature de son mal, il fit lever les frères, les emmena au réfectoire, et mangeant le premier, voulut que tous l'imitassent. Ainsi le pauvre affamé put apaiser sa douleur sans se découvrir. Mais ensuite le prudent fondateur adressa à tous une courte exhortation sur la vertu de discrétion, car il n'y a pas moins de mal à refuser au corps ce qui lui est nécessaire qu'à lui accorder le superflu.

Toutefois il suivait une autre règle pour lui-même, et disait à ceux qui l'en voulaient empêcher : "Ne m'arrêtez pas, je dois l'exemple aux autres. Il faut que comme l'aigle, je provoque tous ces petits à voler dans les voies des divins commandements."

Donner l'exemple, et selon la parole du divin Maître, *se sanctifier lui-même pour que les autres fussent sanctifiés en vérité*, tel est le secret des mortifications si extraordinaires qu'il s'imposait. Car à part trois ou quatre circonstances, où ses mortifications lui servirent à réprimer promptement quelque tentative de rébellion de son corps, il n'eut point à se plaindre de celui qu'il appe-

lait " Frère l'Ane ". C'est un bon compagnon, disait-il ; et au moment de mourir il lui rendit ce témoignage qu'il l'avait docilement servi. Mais il savait que les exemples d'un supérieur sont plus efficaces que ses exhortations. Il avait conscience de vivifier par sa pénitence un ordre qui devait traverser les siècles et braver leur influence destructrice.

Et quelle doctrine François inspirait-il à ses disciples, lorsque leurs âmes dociles s'étaient éprises de sa vie ?

Nous avons vu que la pensée directrice et réformatrice de la vie de François était l'amour de la Pauvreté. Pauvreté d'affection, sans doute, qui faisait qu'il se considérait comme absolument dépourvu et vide de tout bien, n'ayant rien que par aumône et don gratuit de la bonté divine. Mais aussi pauvreté effective et réelle qui le portait à se dépouiller et à se priver le plus possible de tout appui terrestre, afin de pouvoir, avec plus de raison, compter sur la bonté prevoyante de Dieu. Il savait que la cupidité est la cause de tout péché, que le désir d'avoir et de

jouir désole les âmes et le monde et les détourne du Bien essentiel et total. Et il voulait arracher toute racine de cupidité de son cœur.

L'état de pauvreté absolue, avec les humiliations et les privations qu'il entraîne était, à ses yeux divinement éclairés, le fondement même de toute vertu, et toute vertu pour lui se résumait en pauvreté. Pauvreté, l'indigence qui réduit au strict nécessaire, au pain de l'aumône, aux habits grossiers, aux habitations sans confort ; mais pauvreté aussi, l'humilité qui dépouille l'homme de ce qu'il est et de ce qu'il pourraît être, pour en faire le dernier de tous et le serviteur de tous. Pauvreté la foi qui arrache à la raison l'orgueil de ses pensées, et pauvreté la chasteté qui prive le corps de tout plaisir charnel ; pauvreté l'obéissance qui retire à la volonté, le gouvernement de soi-même ; pauvreté en un mot toute vertu qui abaisse et qui mortifie.

Il ne faut pas s'y méprendre. Le goût de son époque pour les allégories, son attrait personnel pour les figures poétiques ont

porté François à personnifier la Pauvreté. Il en faisait sa Dame, il s'en déclarait le chevalier. Mais il y a tout autre chose dans son amour de la Pauvreté que la fantaisie d'une imagination qui se joue.

Sa pauvreté est très réellement pauvre ; c'est bien la pauvreté dans laquelle naissent, vivent et meurent les indigents, les misérables, les prolétaires, tous ceux qu'on appelle les déshérités de la fortune ; c'est la pauvreté de Jésus et de Marie à Bethléem, à Nazareth, qui ne laisse ni un gîte assuré ni le pain du lendemain.

La pauvreté, pour lui, il est vrai, est volontaire. Il l'a choisie, il l'a voulue, il l'a faite en lui et autour de lui. Mais elle n'en est que plus austère et crucifiante. Sa pauvreté est effective et sincère ; elle a horreur du superflu, elle rejette le confortable et le commode ; elle restreint même le nécessaire, et elle ne permet l'usage de l'indispensable que sous la condition de renoncer à le posséder.

C'est cela que François exigeait, exige encore de ses disciples, impitoyablement.

Et les exemples abondent de cette exigence.

De tous ceux qui viennent à lui, il réclame qu'ils vendent leurs biens, qu'ils en distribuent le prix aux pauvres, comme a fait son fils aîné et bien-aimé Bernard de Quintavalle. Saint Bonaventure nous parle d'un certain homme riche de la Marche d'Ancône qui avait distribué son bien, non aux pauvres, mais à ses proches: "Va-t-en, Frère mouche: lui dit François. Tu es trop prudent pour demeurer avec nous; le fondement que tu poses est trop ruineux pour que j'y bâtisse."

Et cependant il savait relâcher de cette rigoureuse interprétation de la parole du Maître, lorsque les circonstances l'indiquaient, comme dans le cas de ce bon laboureur de la campagne d'Assise qui se donna à lui avec son joug de bœufs. François consulta les parents, et comme ils étaient pauvres et qu'ils se lamentaient: "Allons, dit François, laissez moi votre fils, qui veut servir Dieu parmi mes frères, et lui vous laissera ses bœufs."

Il avait une particulière horreur de l'ar-

gent, pour la même raison qui fait que tous y tiennent, qui est que l'argent est un moyen irrésistible de se procurer toute chose. Il le craignait à l'égal du démon et n'était pas éloigné de croire que le démon s'y cachait.

On n'en aura pas, on n'en gardera pas, même par personne interposée ; on n'y touchera même pas ; on le foulera aux pieds comme la poussière ; telle est la loi qu'il avait posée. Un frère qui balayait l'église de la Portioncule, aperçut au pied du crucifix de l'argent qu'on y avait déposé par dévotion, et au lieu de le chasser dehors avec les ordures, il le ramassa et le jeta sur la fenêtre. François l'ayant appris le manda devant les frères, et lui ayant fait dire sa coulpe, il l'obligea à prendre l'argent avec sa bouche et à l'aller porter sur le chemin, au milieu d'excréments qu'une bête avait laissés. Etrange leçon qu'on ne devait plus oublier. Il fallait traiter l'argent comme du fumier.

Il veillait avec la même sévérité, sur les constructions, l'ameublement des cellules, le vêtement des frères. Il en proscrivait tout

ce qui lui semblait superfluité et recherche. Ses biographes nous ont laissé mille traits de son émotion à la vue de la richesse ennemie. Citons en deux :

Les huttes de terre et de bois qui formaient le couvent de la Portic le devenaient notoirement insuffisantes ; de plus on disait que dans les pays éloignés où l'Ordre commençait de s'étendre, et où le climat était loin d'être aussi agréable que celui de l'Ombrie, il était absolument impossible de s'en contenter. François sentait bien qu'un changement s'imposait, mais il ne voulait pas en prendre l'initiative et personne n'osait lui en parler.

Les magistrats d'Assise, tenus au courant des besoins de l'Ordre auxquels souvent ils avaient pourvu, vinrent à l'aide des frères. Durant une absence de François, ils firent élever rapidement à leurs frais un bâtiment d'où toute recherche était bannie, spacieux cependant.

Quel ne fut pas l'étonnement douloureux du saint Fondateur à son retour ! Il monte

sur le toit, il arrache les tuiles, il ébranle les solives, il appelle ses frères, il leur enjoint de démolir ce monument de vanité... Mais les magistrats veillaient ; ils dépêchent à François des soldats qui lui disent froidement que cette maison appartenait à la Cité et que défense lui était faite d'y causer aucun dommage.

Il se soumit, mais il lui fallut bien du temps pour se réconcilier avec une innovation qui s'imposait et qu'on lui avait imposée.

L'autre fait arriva à Greccio, où vers la fin de sa vie, il célébra la fête de Pâques. Les frères avaient cru être bien inspirés en lui ménageant une petite réjouissance au jour de la Résurrection du Seigneur. Ils avaient mis une nappe sur la table, des verres pour presque tous les convives, de la vaisselle blanche peut-être : grand luxe pour l'époque. Par malheur François eut vent de ces préparatifs. Il sort aussitôt du couvent, emprunte les haillons et l'écuelle d'un pauvre, attend à la porte l'heure du repas, appuyé sur un bâton. Quand les frères sont au ré-

fectoire, il heurte à la porte, demandant l'aumône pour l'amour de Dieu... Avec empressement les frères font entrer ce pauvre. O stupeur! ils le reconnaissent. Mais lui pour compléter la leçon veut manger à terre, dans son écuelle, ce qu'on lui donne par charité. "Au moins, dit-il, je mangerai en Frère-Mineur."

La leçon était rude; vers la fin il l'adoucit par quelques bonnes paroles. "O mes Frères, dit-il, ne nous contentons pas d'être pauvres comme les autres religieux; soyons-le comme des mendiants qui n'ont ni verres ni nappe."

Toutefois pour soutenir une telle existence il fallait deux choses; l'aliment du corps et l'aliment de l'âme.

Pour le premier François indique à ses enfants deux moyens de se le procurer: le travail d'abord; et à défaut du prix du travail, la mendicité.

On se tromperait étrangement si l'on se représentait les disciples de François comme de pieux oisifs qui attendent leur nourriture

de l'aumône. La Règle leur fait une obligation du travail, sous la condition qu'il n'éteigne point en eux l'esprit de sainte oraison. Le Père traitait impitoyablement les paresseux et il chassa même de l'Ordre un certain frère habitué à ce vice. " Va-t-en, Frère mouche, lui cria-t-il, tu n'es qu'un frelon dans notre ruche. "

Lui-même donnait l'exemple. " Je travaillais de mes mains, dit-il en son *Testament*, et je veux travailler. Et je veux que tous mes frères s'occupent honnêtement ; et ceux qui ne savent pas travailler, qu'ils apprennent. "

La mendicité était donc en sa pensée un moyen secondaire de subvenir aux besoins des frères. Mais ce serait encore se tromper que de croire qu'elle n'était que cela. Il y voyait le couronnement de la pauvreté ; être pauvre jusqu'à la mendicité, n'était-ce pas l'héroïsme ?

Il veut que les frères travaillent. Mais il veut aussi qu'ils acceptent le prix de leur travail non comme un salaire qui leur est dû, mais comme une aumône. Et si cette aumône

leur est refusée qu'ils recourent à la table du Seigneur, en quêtant de porte en porte.

François obtenait cela de ses disciples. Dans les premiers temps, c'était souvent que le prix du travail était insuffisant à nourrir les frères. Alors François prenait la besace et partait. Mais son exemple décidait les autres. Et le Père relevait leur courage par quelque vue surnaturelle...

"Soyez heureux, leur disait-il, de recevoir les arrhes de l'héritage céleste... Assurez-vous que jamais Notre Père ne vous laissera manquer ; et n'y eût-il qu'un pain au monde, il y en aura la moitié pour les Frères-Mineurs. Car le Seigneur a prophétisé de vous, quand il a dit : Tout ce qui sera fait aux moindres, *minoribus*, d'entre les miens, c'est à moi que ce sera fait." Il avouait qu'on ne mendie pas sans rougir. "Mais, ajoutait-il, honte n'est pas péché ; c'est mérite quand on la surmonte et qu'on ne lâche pas pied."

Mais la récompense de ce dénûment, et l'aliment de ces âmes héroïques, c'était l'amour. L'amour de Dieu, l'amour de leurs

frères et à l'égard de ceux-ci un amour prévenant, délicat, ingénieux, matériel. Voilà ce qui rendait possible à François et à ses disciples la pratique de la pauvreté poussée jusqu'à l'abjection.

La vie de François en est toute entière la preuve ; le nombre des saints qu'il a engendrés à la gloire éternelle parle assez haut. Le nom de *Séraphin* que la postérité lui a donné, celui de séraphique donné à son Ordre, est la plus parfaite et la plus simple expression de ce fait. Inutile d'insister. Il fallait pour soutenir cette existence et pour rendre efficaces à jamais ces exemples, cet aliment divin: la CHARITÉ.

X

SŒUR CLAIRE

C'EST la gloire de la femme de s'être activement associée à tous les grands mouvements qui ont honoré la société chrétienne. La parole du Créateur : " Donnons à l'homme une aide semblable à lui, " la femme l'a tenue sans faiblir depuis que le Sauveur est venu la lui rapprendre. Actes héroïques, saintes entreprises, réformes difficiles, elle s'est trouvée prête à tout. Elle a été, à côté de l'homme, son émule et souvent son égale, l'encourageant de ses sympathies et le soutenant au besoin de ses exemples. La divine bonté, en l'année 1212, amena à François cette sympathie, cet exemple, ce concours.

C'est en ces termes ou à peu près, qu'un des historiens les plus sagaces de notre saint, l'abbé Lemonnier, prélude au récit de la vocation de Claire d'Assise. Jamais peut-être cette

loi de l'activité humaine fondée sur la connaissance de notre nature et prouvée par l'histoire ne s'est plus exactement vérifiée que dans les célestes intimités qui unirent la vierge Claire à celui qui fut son Père et son modèle.

La vigne du Seigneur, dit Saint Bonaventure, usant d'une comparaison tirée des Saints Livres, commençait dès lors à étendre ses branches : elle poussait des fleurs d'une odeur très agréable, et produisait en abondance des fruits de gloire. François, sous le souffle de l'Esprit-Saint, allait fonder un deuxième Ordre dans l'Eglise de Dieu : beaucoup de jeunes filles voulaient se consacrer au Seigneur. Claire apparut en ce monde comme la plus belle plante du jardin de l'Epoux céleste, et comme la radieuse étoile brillant à l'aurore de cette sainte institution.

Son père, Favorino Scifi, comte de Sasso-Rosso, et sa mère Ortolana, de l'illustre famille des Fiumi, tenaient un rang distingué dans la ville d'Assise par leur nom, leurs richesses et leur vertu. Ortolana avait consacré sa vie à toutes les œuvres de miséricorde, et dans son

grand amour pour Notre-Seigneur, elle avait visité la Terre-Sainte avec tous les lieux, témoins des mystères de notre sainte Rédemption. Avant de donner le jour à l'enfant dont nous allons raconter des merveilles, Ortolana redoubla ses prières et ses bonnes œuvres. Un jour que, prosternée devant l'image de Jésus crucifié, elle répandait avec plus de ferveur ses supplications et ses larmes, le Seigneur daigna lui faire entendre ces paroles : "Ne craignez point, Ortolana, car vous enfanterez heureusement une lumière qui éclairera le monde entier." Comme autrefois la mère de Saint Jean Baptiste, Ortolana imposa elle-même à son enfant un nom reçu du ciel : elle l'appela Claire. C'est le 16 juillet 1194, que vint au monde cette enfant de bénédiction.

Dès ses plus tendres années, la jeune Claire nous apparaît ornée des plus rares vertus ; son unique désir est de plaire à son céleste Epoux, le Sauveur Jésus. Parures, fêtes, plaisirs, tout est sacrifié à l'amour de Celui qui seul déjà possède son cœur. Et si quelquefois elle est obligée de faire usage de vêtements précieux,

elle s'en dédommage en secret, en portant un rude cilice sur son corps innocent. Claire assistait aux prédications de François; son cœur se sentit tout embrasé par la parole inspirée de l'homme de Dieu : elle voulut le voir et lui découvrir les secrets de son âme. François l'exhorta au mépris des vanités du monde, et l'encouragea fortement dans sa résolution de se consacrer toute à Dieu, par la vie religieuse. Claire attendait avec une sainte impatience le moment heureux de se retirer dans la solitude, pour y vivre tranquille, au service de son divin Maître. Ses désirs furent accomplis le dimanche des Rameaux, de la même année 1212. Elle s'était rendue, le matin, parée de ses plus riches vêtements, à la cathédrale d'Assise. Toute absorbée dans la prière, elle ne s'approcha point de l'autel pour recevoir la palme distribuée aux fidèles. L'évêque, qui officiait, s'en aperçut. Cédant à une inspiration divine, il quitta le sanctuaire, et alla lui présenter ce rameau bénit, présage de sa prochaine victoire.

La nuit suivante, Claire sortait secrètement de la maison paternelle, accompagnée d'une

pieuse veuve, sa confidente, et se dirigeait vers Sainte-Marie-des-Anges. Saint François et ses disciples venus à sa rencontre, des cierges à la main, l'introduisirent au chant des hymnes et des cantiques dans l'humble sanctuaire. C'est là qu'elle allait s'offrir en holocauste sur l'autel de l'amour divin. Elle se dépouilla de ses riches vêtements, et le séraphique Patriarche la revêtit d'une tunique grossière : il coupa sa chevelure et couvrit sa tête d'un voile épais ; puis agenouillée devant l'autel de la Vierge Marie, la jeune fille prononça d'une voix ferme les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. C'est ainsi que l'humble vierge fut consacrée au Seigneur ; c'était le 19 mars de l'année 1212 ; Claire avait alors dix-huit ans. Le deuxième Ordre de Saint François, l'Ordre des Clarisses ou des *Pauvres Dames*, qui devait donner à l'Eglise d'innombrables phalanges de vierges fidèles était désormais fondé.

Rien de tout cela, la chose est avérée, ne fut fait sans l'approbation du saint évêque Guido, le protecteur de François et sans doute le conseiller de la pieuse jeune fille. Claire était

débordante de ferveur et d'une joie modeste. Elle avait donc réalisé ses désirs. Elle était devenue, par l'habit et par la profession, comme elle l'était déjà par la pensée et par l'âme, la sœur de celui qu'elle avait en si haute vénération.

François la laissa quelque temps à ces douces impressions ; mais bientôt comprenant que ses parents ne tarderaient pas à la poursuivre, et qu'il n'était ni prudent ni convenable qu'elle demeurât à la Portioncule, il lui donna le signal du départ. Comme il n'y avait pas encore de monastère établi pour le nouvel Ordre de la Pauvreté, François conduisit Claire dans un couvent de bénédictines, à deux milles de là sur les rives du Chiasco.

En recevant Claire dans leur monastère de Saint Paul, les filles de Saint Benoit faisaient pour le second Ordre franciscain ce que leurs frères avaient fait pour le Premier ; elles en abritaient le berceau, les prémices et les espérances.

Ce fut là que le comte de Scifi, irrité de la fuite de sa fille, lui livra, dit Saint Antonin,

une rude bataille de paroles. La pieuse Ortolana joignit ses tendres instances aux reproches de son époux courroucé. Mais Claire resta ferme ; elle avait mis toute sa confiance dans le Seigneur qui la rendit victorieuse.

Voyant qu'il ne lui servait de rien de faire valoir des raisons, et que l'instant approchait où le comte recourrait à la violence, elle se leva, entra vivement dans la chapelle, embrassa l'autel, et découvrant sa tête rasée, elle protesta que personne ne saurait l'arracher au Dieu vivant auquel elle s'était consacrée.

Les parents émus par cette fermeté où ils retrouvaient toute la noblesse de leur sang, n'osèrent plus insister et même promirent de ne plus chercher à détourner Claire de sa vocation.

Claire avait laissé à la maison paternelle une jeune sœur, nommée Agnès, qu'elle aimait tendrement. Quelques jours après, l'aimable enfant qui n'avait pas encore atteint sa quinzième année vint se jeter dans ses bras, disant : "Ma sœur, je veux servir Dieu avec

vous." Claire lui répondit, en l'embrassant avec une grande effusion de joie: "Très douce sœur, je rends grâces à Dieu de ce qu'il a exaucé mon plus ardent désir." Claire se trouvait alors dans un autre couvent de Bénédictines, où François l'avait fait passer pour la préserver des fréquentes visites de ses parents. Ces derniers vinrent, avec une nouvelle colère et en compagnie de quelques chevaliers, leurs amis, chercher Agnès. Dans toute la brutalité des mœurs de cette époque, lorsqu'elles n'étaient adoucies par la piété, un de ces chevaliers prit l'innocente enfant par les cheveux, lui donna de grands coups et la traîna hors de la maison; mais Dieu la délivra miraculeusement. Elle revint auprès de sa sœur désolée, et le bienheureux François alla les consoler. Il donna à la jeune Agnès l'habit de religion comme à sa sœur Claire, et bientôt, grâce à la générosité des Chanoines qui en étaient les propriétaires et qui s'en dessaisirent il put mettre à leur disposition l'église de Saint-Damien et ses humbles dépendances où tout respirait une

extrême pauvreté. Le lecteur se souvient que François avait lui-même restauré cette église et qu'il avait prophétisé que *de pauvres dames de sainte vie y viendraient glorifier Dieu.* La prédiction se réalisait.

Claire et Agnès ne restèrent pas longtemps seules à Saint Damien. Leur vocation, suivant de si près les merveilles de la vocation de François et de ses premiers disciples, avait eu un retentissement considérable. Leur noblesse, leur jeune âge, le courage qu'elles avaient déployé devenaient une cause d'édification. Et même l'humble pauvreté, qu'elles avaient choisie pour leur partage au sein de la grandeur mondaine et de l'opulence, apparaissait dépouillée de ses rigueurs. Notre-Seigneur touchait les cœurs de dévotion. Il se fit parmi les amies et les parentes de Claire et d'Agnès comme un combat de générosité et une émulation de sacrifice. Celles qui ne pouvaient pas quitter la maison paternelle s'efforçaient d'y vivre saintement. Les autres fuyaient le monde et venaient s'enfermer à Saint Damien.

Peu d'années même ne s'étaient pas écoulées que Favorino s'étant endormi du sommeil des justes, la pieuse Ortolana, ainsi que Béatrix, sa jeune fille, allèrent rejoindre Claire et Agnès, pour embrasser avec elles les austérités de la pénitence! Saint Damien, comme une ruche bénie ne tarda pas à essaimer sur toute l'Europe, et partout des monastères se peuplèrent de vierges qui pratiquaient, à l'exemple de Claire, la pénitence et la pauvreté.

Claire n'accepta pourtant le nom d'abbesse qu'après trois ans révolus et sur les injonctions de François. Ce titre ne servit qu'à faire valoir son admirable humilité. Car de fait elle fut toujours la dernière et la servante de toutes les sœurs.

Toutefois l'autorité qui lui avait été confiée lui permit de défendre la très haute Pauvreté qu'elle aimait à l'égal de son séraphique Père. Elle voulut d'abord que ses filles n'eussent pas d'autre nom que celui de Pauvres Dames et elle en demanda le privilège au Saint Siège. On dit que sa supplique fut une

des dernières joies du vieux Pontife Innocent III qui s'empressa d'accéder à son désir.

La mort de son père Favorino avait été pour Claire une occasion favorable de montrer ce qu'elle entendait par *Pauvre Dame*. A défaut d'héritier mâle, son père lui laissait la possession de tous ses biens. C'était un très riche héritage. Claire ne souffrit pas qu'il en entrât la moindre partie dans son monastère. Tout fut vendu et le prix distribué aux pauvres.

Claire avait dès lors le droit d'espérer en la bonté de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui revêt les lis des champs. Il ne les laissa jamais manquer du nécessaire. Lorsque la première générosité des citoyens d'Assise se fut refroidie et qu'ils oublièrent d'apporter aux sœurs leurs provende quotidienne, Claire eut recours à la mendicité. Et comme elle ne pouvait le faire elle-même, elle comblait de prévenances les pieuses femmes qui s'y employaient, lavant leurs pieds et les baisant au retour.

La pauvre abbesse de Saint-Damien aimait

aussi que le pain de vie fût abondamment servi à ses filles, et François venait parfois ranimer leur ferveur par ses paroles de flamme. Mais c'était peu souvent au gré de Claire. Absorbé par les soins que nécessitait son Ordre prodigieusement accru, craignant en outre que des relations trop fréquentes entre les deux Ordres ne nuisissent à leur perfection, François s'abstenait d'aller à Saint Damien, et faisait à ses frères une loi sévère d'imiter sa réserve.

Les Fioretti racontent un trait bien caractéristique de la rigueur toute surnaturelle avec laquelle François avait coutume de traiter Sœur Claire. Nous allons le rapporter ici.

Il y avait déjà plus dix années que Sainte Claire était dans sa tranquille solitude de Saint-Damien, lorsqu'il lui vint le désir de revoir l'église de Sainte-Marie-des-Anges, où elle avait renoncé au monde. Et, admirable simplicité des âmes innocentes ! elle avait aussi le désir de prendre un repas dans le couvent, avec François, son père spirituel. A cette époque les règles de la clôture n'étant pas

aussi strictes qu'elles le devinrent plus tard, le saint pouvait lui accorder cette pieuse satisfaction. Plusieurs fois elle en fit la demande, et François lui refusa constamment la permission. Ses compagnons qui connaissaient le désir de la sainte, lui dirent un jour : "Père, il nous semble que la rigueur dont vous usez envers Sœur Claire n'est pas inspirée par la divine charité. Cette vierge si sainte et si chérie de Dieu souhaite prendre un repas avec vous, et vous refusez de la satisfaire dans une chose de si peu d'importance. Vous oubliez donc que c'est à votre voix qu'elle a renoncé à toutes les richesses et à toutes les pompes du siècle ? A vous dire vrai, vous demandât-elle quelque faveur bien plus grande, elle est votre fille spirituelle, et vous ne devriez pas la désobliger. — Vous croyez donc, répondit le saint, que je dois me rendre à ses désirs ? — Oui, Père, reprirent les frères, Sœur Claire mérite que vous lui accordiez ce qu'elle vous demande. — Eh bien ! répliqua saint François, votre avis est le mien, je consens ; et pour procurer à notre sœur une plus grand conso-

lation, je veux qu'elle vienne prendre ce repas à Sainte-Marie-des-Anges. Depuis longtemps déjà elle est enfermée à Saint-Damien ; ce sera pour elle un bonheur de revoir ce couvent où elle a déposé les livrées du siècle pour se faire l'épouse de Jésus-Christ ; c'est là que nous mangerons ensemble au nom du Seigneur. "

Au jour convenu pour ce repas, Sainte Claire sortit de son monastère avec une de ses compagnes, et conduite par quelques-uns des frères, se rendit à Sainte-Marie-des-Anges. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle alla se prosterner au pied de l'autel devant lequel on lui avait coupé les cheveux et donné le voile ; puis, en attendant l'heure du repas, on la conduisit visiter le couvent. Pendant ce temps Saint François faisait tout préparer ; et suivant son usage, il voulut que les mets fussent posés à terre. Enfin, à l'heure indiquée, lui-même avec un de ses compagnons, et la sainte avec sa compagne, se rangèrent autour des mets qu'on avait disposés, et les autres frères prirent aussi humblement leur place. Au pre-

mier mets, le Saint se mit à parler de Dieu avec tant de suavité, de profondeur et d'éloquence, que l'abondance divine descendant bientôt sur ceux qui l'écoutaient, tous se sentirent ravis en extase, et ils se tenaient les mains et les yeux levés vers le ciel. En ce moment, les habitants d'Assise, de Bettone et des environs virent l'église de Sainte-Marie-des-Anges, tout le couvent et les bois tellement enflammés, que tout paraissait en proie à un immense incendie. Dès qu'ils aperçurent les flammes, les habitants d'Assise s'empressèrent d'accourir pour les éteindre ; mais arrivés près du couvent et se voyant trompés, ils entrèrent et trouvèrent Saint François et Sainte Claire et tous ceux qui les accompagnaient ravis en Dieu par la contemplation et assis autour de quelques pauvres mets. Ils comprirent alors que c'était un feu divin et non pas un feu matériel que Dieu avait fait apparaître miraculeusement, voulant signifier par là, les flammes du divin amour dont étaient embrasées ces saintes âmes. Ils se retirèrent édifiés et le cœur rem-

pli de consolation. Après une longue extase, Saint François, Sainte Claire et tous les autres convives revinrent à eux et se sentirent tellement rassasiés de la nourriture spirituelle qu'ils venaient de recevoir, qu'ils ne songèrent plus aux mets grossiers qu'on avait disposés. Ainsi se termina ce repas béni ; et Sainte Claire suivi de sa compagne, reprit le chemin de son monastère.

François cependant eut souvent recours aux lumières de Claire, comme il lui arriva au retour d'une de ses courses apostoliques.

Il se trouva plusieurs jours dans une grande perplexité sur la conduite qu'il devait tenir. Pour se déterminer, il consulta ceux de ses frères avec qui il s'entretenait plus familièrement, et leur proposa ainsi sa difficulté :

"Mes Frères, que me conseillez-vous ? Lequel des deux jugez-vous meilleur, que je vaque à l'oraison ou que j'aille prêcher ? Il semble que l'oraison me convienne mieux, car je suis un homme simple qui ne sais pas bien parler, et j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. D'ailleurs on gagne beaucoup

en priant : la prière est la source des grâces. En prêchant, on ne fait que distribuer aux autres ce que Dieu a communiqué. L'oraison purifie notre cœur et nos affections, nous unit au seul vrai et souverain bien, et nous affermit dans la vertu. La prédication rend poudreux les pieds de l'homme spirituel ; c'est un emploi qui distrait et qui dissipe, qui fait aussi relâcher de la discipline régulière. Enfin, dans l'oraison nous parlons à Dieu, nous l'écoutons et conversons avec les anges, comme si nous menions une vie angélique. Dans la prédication, il faut avoir beaucoup de condescendance pour les hommes, et vivant parmi eux, voir et entendre, parler et penser en quelque sorte comme eux, d'une manière humaine. Mais il y a une chose qui paraît l'emporter sur tout cela devant Dieu, c'est que son Fils unique, qui est la Sagesse souveraine, a quitté, pour le salut des âmes, le sein de son Père, afin d'instruire les hommes par son exemple et par sa parole, de les racheter au prix de son Sang divin, qu'il fit couler en abondance sur eux ;

enfin leur donnant tout sans se rien réserver pour lui-même. Or, nous devons toujours agir suivant les exemples qu'il nous a donnés, exemples qui frappent nos yeux dans sa Personne divine, comme s'ils partaient du haut d'une montagne lumineuse. Il semble donc plus conforme à la volonté de Dieu que je renonce aux douceurs de la contemplation, pour me livrer au ministère apostolique. "

Malgré toutes ces réflexions, son esprit demeura dans une pénible incertitude. Et cet homme, dit Saint Bonaventure, d'ailleurs rempli de merveilleuses connaissances par l'esprit de prophétie, ne pouvait par lui-même résoudre cette question d'une manière claire. Dieu le permettait ainsi, afin de donner plus d'éclat, par une révélation du ciel, au mérite de la prédication, et pour conserver à François son humilité et la rendre plus profonde.

Pour sortir de son incertitude, le serviteur de Dieu appela Frère Massée et lui dit : " Allez trouver Sœur Claire : dites-lui de ma part, de s'unir à quelques-unes de ses compa-

gnes les plus pieuses et de prier Dieu de me faire connaître sa volonté adorable. Puis, vous irez trouver le Frère Sylvestre et vous lui ferez la même demande."

Or, ce Frère Sylvestre était celui-là même qui, lorsqu'il était encore séculier, avait vu sortir de la bouche de Saint François une croix d'or, dont la partie supérieur s'élevait jusqu'au ciel et dont les bras s'étendaient jusqu'aux extrémités du monde. Depuis son entrée en religion, il avait fait de si merveilleux progrès dans la sainteté et dans la dévotion qu'il obtenait de la divine bonté toutes les faveurs qu'il lui demandait. Aussi Saint François avait pour lui une grande vénération.

Frère Massée partit donc, suivant l'ordre du Père, et s'acquitta de la commission dont il était chargé, d'abord près de Sœur Claire, puis près de Frère Sylvestre. Celui-ci dès qu'il connut les intentions du saint, se mit en prière, et après avoir reçu de Dieu la réponse qu'il demandait, alla trouver Frère Massée et lui dit : "Annoncez à Frère François, de la

part de Dieu, que ce n'est pas seulement pour sa propre sanctification qu'il est appelé au genre de vie qu'il a embrassé, il faut encore qu'il travaille au salut des autres." Alors Frère Massée retourna vers Sainte Claire pour savoir ce qui lui avait été révélé ; et la sainte lui répondit qu'elle et ses compagnes avaient reçu de Dieu la même réponse que Frère Sylvestre.

Il retourna donc vers Saint François qui le reçut avec une grande charité, lui lavant les pieds et lui préparant lui-même son repas ; puis, quand le frère eut mangé, il l'appela dans le bois, et là, se jetant à ses pieds, il baisa son capuce, étendit les bras en croix et lui demanda : "Que veut de moi mon Seigneur Jésus-Christ ? — Voici, répondit Frère Massée, ce que le Christ Jésus a révélé à Frère Sylvestre, à Sœur Claire et à ses compagnes ; sa volonté est que vous alliez prêcher par le monde, car il ne vous a pas choisi seulement pour votre propre sanctification, mais aussi pour le salut de vos Frères."

A cette réponse, instruit de la volonté d'en-

Haut, le saint s'écria : "Allons donc, au nom du Seigneur !" Saisi de l'Esprit de Dieu, comme autrefois les prophètes, et tout embrasé du feu de la charité, François s'élance et part avec deux compagnons, Frères Massée et Ange de Riéti. Il marchait avec tant de vitesse, pour obéir à l'ordre du Ciel, qu'on voyait bien que la main du Seigneur agissait sur lui, et qu'il était revêtu d'une nouvelle force d'en-Haut, pour le ministère de la prédication. Marchant tous les trois, dans un saint enthousiasme, et sans faire aucune attention aux chemins qu'ils prenaient, ils arrivèrent à un château, appelé le Château Savorniano, où Saint François se mit aussitôt à prêcher. Des hirondelles gazouillaient alors autour de lui ; il leur ordonna de se tenir en silence jusqu'à la fin de sa prédication, et les hirondelles obéirent. Alors, il prêcha si merveilleusement que les gens du château, entraînés par sa parole, voulaient immédiatement tout quitter et le suivre ; mais François les en dissuada, en leur disant : "N'agissez point avec précipitation ; restez dans

votre demeure. Je vous promets de vous faire connaître ce que vous avez à faire pour le salut de vos âmes. " Ce fut à cette occasion qu'il projeta l'établissement du Tiers-Ordre, pour la sanctification de tous. François prit congé des gens du château, qu'il laissa pleins de consolation et tout disposés à la pénitence, et il se rendit dans un pays situé entre Cannaio et Bevagna.

Ce trait nous a un peu éloigné de Sainte Claire ; nous y reviendrons cependant pour dire au pieux lecteur comment finit son admirable vie.

Quand François mourut en 1226, Claire resta l'héritière de sa pensée et de son amour pour la pauvreté. Son Ordre dut subir, comme le Premier, les attaques des réformateurs qui, méconnaissant l'œuvre de François, prétendaient ramener la vie franciscaine à la vie monastique telle qu'elle avait été pratiquée dans le passé.

Nous n'avons pas à entrer ici dans de longs développements sur l'histoire de cette lutte de trois siècles ; il nous suffira de dire que

Sœur Claire résista avec l'audace d'une sainte et l'énergie d'une fille de François à tous les efforts tentés pour lui faire accepter des revenus. Enfin elle triompha, et le Pape Grégoire IX sanctionna pour toujours l'absolue pauvreté des monastères du second Ordre.

Elle eut l'occasion de manifester dans une autre circonstance l'énergie de son âme. Claire était de race guerrière. Elle en donna la preuve.

L'empereur d'Allemagne Frédéric II, véritable impie, avait formé le dessein de dépouiller l'Eglise Romaine de son patrimoine, et il avait bien osé recruter des soldats mahométans pour venir à bout de son sacrilège dessein. L'Ombrie, fief du Saint-Siège et célèbre par sa fidélité au Souverain Pontife, vit bientôt ces hordes sanguinaires envahir sa vallée. Spolète fut prise d'assaut. Les territoires de Fano et d'Assise furent saccagés. La ville sainte était dans la terreur. Bientôt un parti de Sarrazins entoure Saint-Damien, franchit la muraille, heurte violemment aux portes de la clôture.

Eperdues, les timides vierges se réfugient autour de leur sainte abbesse alors malade. Claire se fit apporter le ciboire où l'on conservait le corps du Seigneur. Une prière ardente s'échappa de son cœur : "Jésus ! Ne livrez pas aux mains de leurs féroces ennemis la vie de vos servantes." Aussitôt du vase sacré s'élève une voix suave et douce comme celle d'un enfant. "JE VOUS GARDERAI TOUJOURS." Elle implora alors le Seigneur pour la ville dont la charité les nourrissait, et après une nouvelle réponse favorable, elle rassura ses sœurs.

Dans le même temps, une panique inexpliquée s'emparait des Sarrazins qui se retirèrent précipitamment, fuyant en désordre par les murailles qu'ils avaient escaladées.

Epuisée par ses austérités, ses travaux, le poids de son grand âge — elle avait survécu vingt-sept ans à François, — Claire voyait avec une inexprimable joie arriver l'heure de la récompense. En vain ses sœurs essayaient-elles de la retenir ici-bas. Une force plus puissante l'attirait au ciel.

Sa mort fut digne de sa vie. Les trois plus chers compagnons de Saint François, les Frères Ange, Léon et Junipère consolèrent ses derniers instants. Le pape Innocent IV vint la visiter et lui apporter le pardon de tous les péchés qu'elle croyait avoir commis.

Le Pontife fut, dit-on, le seul homme sur qui elle eût jamais levé les yeux, et c'est par lui que nous savons que ces yeux étaient de la couleur du ciel. Enfin après un dernier baiser à sa sœur Agnès, accourue de Florence pour lui rendre ce devoir, elle mourut, si c'est là mourir, le 12 août 1253.

Le Pape Innocent IV présida à ses funérailles. Il voulait la canoniser sur l'heure. Cet honneur était réservé à Alexandre IV, qui inscrivit deux ans plus tard au catalogue des Saints, celle qu'il nomma la *duchesse des humbles* et la *princesse de la pauvreté*.

XI

L'APOTRE

RASSURÉ sur sa vocation par les conseils de Frère Sylvestre et de Sœur Claire, François avait repris bien vite ses courses apostoliques. Nous ne saurions le suivre pas à pas; contentons-nous de glaner sur la route quelques-uns des faits les plus édifiants.

Un jour que près de Bévagna il cheminait plein de ferveur, levant les yeux il vit près de la route des arbres sur lesquels se trouvait une multitude d'oiseaux. Cette vue le remplit d'admiration, et aussitôt il dit à ses compagnons: "Attendez-moi ici, car il faut que j'aille prêcher les oiseaux, mes petits Frères." Et se dirigeant vers l'endroit où ils étaient posés, il se mit à prêcher ceux qui se trouvaient à terre. A sa voix, les autres, qui étaient encore sur les arbres, vinrent se réunir autour de lui et se tinrent immobiles durant tout le temps de sa

prédication ; il avait même cessé de parler qu'ils demeuraient encore, et ils ne se dispersèrent qu'après avoir reçu la bénédiction de leur prédicateur. Frère Massée, le témoin réjoui de ce merveilleux spectacle, disait plus tard à Frère Jacques, que Saint François se promenait parmi ces oiseaux, qu'il les frôlait avec sa robe, et que pas un n'avait peur ni ne songeait à s'envoler. Or, voici à peu près quelles furent les paroles de Saint François dans cette circonstance : "Chers oiseaux, mes petits Frères, vous devez à votre Créateur une bien grande reconnaissance ; oui, partout et toujours vous devez chanter ses louanges. C'est à lui que vous devez la liberté de voler où il vous plait ; c'est lui qui vous a revêtus d'un double et triple vêtement ; c'est lui qui dans l'arche de Noé a réservé quelques-uns des vôtres pour conserver votre race ; c'est à lui que vous devez l'air que vous respirez. Et puis, voyez encore : vous ne semez, vous ne moissonnez pas ; c'est Dieu qui vous nourrit ; c'est lui qui vous donne les rivières et les fontaines pour y étancher votre soif ; c'est à lui que vous devez

les montagnes et les vallées où vous vous retirez, et les arbres où vous posez vos nids. Vous ne savez ni filer, ni coudre, et c'est encore Dieu qui nous donne le vêtement à vous et à vos petits. Votre Créateur vous aime donc beaucoup, puisqu'il vous comble de tant de bienfaits. Ah ! gardez-vous, mes petits Frères, de vous montrer ingrats envers lui : appliquez-vous au contraire à lui rendre le tribut constant de vos louanges. "

Au moment où le Saint parlait ainsi, les oiseaux commencèrent à ouvrir le bec, allongèrent le cou, étendirent leurs petites ailes et inclinèrent respectueusement la tête vers lui, montrant ainsi, par toute leur attitude et le gazouillement qu'ils faisaient entendre, l'extrême plaisir que leur procuraient les paroles de leur prédicateur. Saint François, lui aussi, tressaillait de joie et s'émerveillait à la vue d'une si grande multitude d'oiseaux, de leur belle variété et de l'attention qu'ils prêtaient à ce qu'il leur disait ; et dans son ravissement, il s'épanchait en louanges devant son Créateur. Enfin, sa prédication terminée, il congé-

dia les oiseaux, en faisant sur eux le signe de la croix, et aussitôt ils s'élevèrent dans les airs en faisant retentir des chants merveilleux ; puis selon la direction de la croix formée sur eux par le saint, ils se divisèrent en quatre parties, s'envolant les uns vers l'Orient, d'autres vers l Occident, d'autres vers le Midi et d'autres enfin vers le Nord. Ce prodige avait sa signification mystérieuse : de même que Saint François, ce gonfalonier du Christ, avait prêché aux oiseaux, et fait sur eux le signe de la croix dans la direction des quatre parties du monde vers lesquelles ils s'étaient envolés : de même aussi, la prédication de la Croix du Sauveur devait être renouvelée dans le monde entier par son ministère et celui de ses frères, qui, semblables aux oiseaux, ne possèdent rien et abandonnent à la seule providence de Dieu tout le soin de leur existence.

De retour vers ses compagnons, cet homme, *simple et pur*, dit Saint Bonaventure, s'accusa de négligence pour n'avoir pas encore, jusqu'à ce jour, *prêché ses Frères les oiseaux* qui se montraient si avides de la parole divine.

On est tenté de sourire, remarque ici l'abbé Lemonnier : Il est difficile d'admettre que les oiseaux aient écouté un sermon entier et qu'ils aient à la suite entonné un chant d'action de grâce. Saint François ne le croyait pas non plus ; mais voyant que ces petites créatures, de leur nature si farouches, supportaient sa présence au milieu d'elles et semblaient même y prendre plaisir, il sentait plus vivement la relation qui l'unissait à toutes les œuvres de l'unique Créateur et il faisait redescendre sur elles en tendresse et en charité l'amour divin qui inondait son cœur. N'est-ce point par la conscience qu'il prend d'être l'intelligente voix de la nature créée, chargée d'en résumer les hommages pour les offrir à Dieu, que l'homme est le pontife et le roi de la création ?

Tout ému de ce qui venait de lui arriver, le saint homme entra dans Bévagna. Sa prédication semble s'être ressentie de cette émotion, car elle fut plus ardente et plus pressante encore que de coutume, et ceux qui l'écoutaient se rendirent à la vérité qui éclatait dans sa parole. Un miracle vint encore confirmer

son zèle : il rendit publiquement la vue à une jeune fille aveugle, en lui mettant à trois reprides la salive sur les yeux, au nom de la Très Sainte Trinité. A l'aspect de ce prodige, quantité de pécheurs se convertirent. A Alviano, où il passa ensuite, François exerça une fois encore, mais avec une intention plus marquée et une volonté pleinement consciente, le pouvoir extraordinaire que Dieu lui avait donné sur les êtres sans raison.

A peine fut-il entré dans la ville, que le peuple accourut pour le voir, et pour l'entendre ; il fallait qu'il prêchât sur le champ. Il y consentit. Il monta sur un endroit élevé, au balcon ou à la terrasse d'un des édifices qui bordaient la place où la foule était assemblée. Mais des hirondelles qui bâtissaient leurs nids sous les corniches des maisons voisines faisaient un tel bruit d'ailes et de cris qu'une voix autrement forte que celle de François en eût été couverte. La déception de tous était d'autant plus grande que l'attente était extrême.

François soudain leva la tête. "Hirondelles,

mes sœurs, dit-il, assez babillé. C'est à mon tour de parler ; taisez-vous et écoutez la parole de Dieu que je vais adresser à ce bon peuple. "

O prodige ! pas un oiseau ne poussa un cri, pas un ne bougea de la place où il se trouvait. La parole embrasée de François, dans ce peuple remué par la vue d'un si rare phénomène, jeta les âmes dans l'enthousiasme. C'est un saint, s'écriait-on, c'est un ami de Dieu. Chacun voulait l'approcher, toucher ses vêtements ; on entonnait des cantiques, on louait Dieu qui avait donné un tel pouvoir aux hommes. Et ce qui est mieux, les fruits de conversion répondaient à de telles semailles.

Durant toute cette mission, entreprise sur l'ordre de Dieu manifesté par la voix de Claire et de Sylvestre, son éloquence semble s'être élevée à une hauteur qu'il n'avait point atteinte, et qu'aucun prédicateur populaire n'atteignit sans doute depuis.

A Ascoli, les habitants passaient les uns sur les autres, dit Célano, par crainte de n'avoir pas de place ; et ce qui montre à quel point

cette population fut conquise, trente notables, clercs ou laïques, demandèrent d'une voix l'habit des Frères-Mineurs.

A Arezzo il pacifia la cité dans des circonstances étranges.

Les passions politiques étaient si fort enflammées qu'il avait en vain essayé de pénétrer dans la ville, où les partis étaient sur le point d'en venir aux mains. Du faubourg où il était arrêté, il avait cru voir les airs remplis de démons qui excitaient les citoyens à la guerre civile. Sur son ordre Sylvestre s'était placé devant une des portes, et il avait crié avec force. "Au nom du Dieu tout-puissant et de son serviteur François, démons, sortez d'ici." La paix était dès lors rentrée dans la ville, et François, en commençant sa prédication, ne manqua pas de rapporter cet incident. Tous l'acclamèrent comme le sauveur de la cité, et ses exhortations calmèrent à jamais tous les ressentiments.

Peu à peu son nom remplit toute l'Italie centrale. Quand son arrivée était signalée quelque part, le peuple accourait au-devant

de lui et le clergé n'hésitait pas à prendre part à l'enthousiasme des fidèles. C'est que partout et toujours François montrait une grande déférence aux prêtres des paroisses et il avait formé à son image ses disciples sur ce point.

On rapporte à ce propos un fait antérieur à l'époque dont nous retraçons l'histoire, mais qui est caractéristique. Avant qu'il n'y eût de prêtres dans l'Ordre, les disciples de François avaient choisi pour confesseur un prêtre, dont la vie, dit-on, n'était pas à la hauteur de son rôle. A plusieurs reprises, des personnes qui se crurent prudentes les en avertirent. Mais ils n'en voulurent rien croire et ne retirèrent pas leur confiance à ce pauvre prêtre. Bien plus, celui-ci ayant dit un jour à l'un d'eux, par forme d'exhortation : Veillez à n'être pas un hypocrite, le pauvre frère s'en alla confondu, cherchant humblement s'il avait donné dans ce vice affreux. Il demeura plusieurs jours dans une grande angoisse, jusqu'à ce que François ayant eu connaissance de son trouble, le rassura en lui disant que son confesseur lui avait

donné un conseil pour l'avenir, et non fait un reproche pour le passé. Ainsi le charitable père consola son fils affligé sans porter atteinte à la foi que celui-ci avait dans la parole sacerdotale.

Cette humble déférence au clergé et le pouvoir miraculeux que François exerçait de plus en plus fréquemment sur la nature, le signalaient au monde comme un réformateur venu au nom de Dieu. Mais le don des miracles seul n'aurait point suffi, sans le respect et l'obéissance à la hiérarchie constituée par Notre Seigneur Jésus-Christ pour le gouvernement de son Église.

Bien des novateurs étaient venus avant François, bien d'autres devaient venir ensuite, qui prétendaient parler au nom de Dieu, et en donnaient comme preuves des faits prestigieux. Mais les attaques, les critiques, les actes de révolte qu'ils ne ménageaient pas à l'autorité ecclésiastique montraient bien qu'ils ne venaient pas de Dieu, et que le démon était l'auteur de leur faux miracles.

C'est à cette époque de la vie de François

que les historiens rapportent la fondation de nouveaux couvents de l'Ordre. Bologne la Savante posséda le premier. Nous avons vu comment la patience de Bernard de Quintavalle avait touché les Bolonais qui désirèrent garder au milieu d'eux des frères de si sainte vie. Le monastère des Celles près de Cortone paraît avoir été le second. Il dut sa fondation à un jeune homme d'une angélique pureté nommé Guido ou Guy. Mais bientôt ces établissements se multiplièrent. Pise, Sienne, Arezzo, Florence, Foligno et bien d'autres villes italiennes offrirent des maisons aux Frères-Mineurs.

François pensa qu'il serait bon que ces religieux disséminés désormais par tout le pays, revinssent à des temps déterminés ranimer leur ferveur au berceau même de l'Ordre. De là l'institution des Chapitres généraux qui se tinrent d'abord deux fois l'an, à la Pentecôte et à la Saint-Michel, et dont la prescription passa dans la Règle définitive.

On sait peu de chose de ces Chapitres. Leur histoire commence avec celui de 1219 qui est

resté fameux sous le nom de Chapitre des Nattes. Mais avant d'en retracer les merveilles, il nous faut suivre notre saint dévoré du zèle apostolique, jusque chez les infidèles où sa ferveur le poussa.

Son grand amour pour Jésus-Christ et le salut des âmes lui avait fait concevoir le dessein d'aller en Orient, pour convertir les infidèles ou remporter la palme du martyre. Il va à Rome et obtient du Pape Innocent III la faveur d'aller prêcher l'Evangile au Soudan d'Egypte. Il s'embarque : des vents contraires le jettent sur les côtes de l'Esclavonie : la divine Providence le ramène à Assise, où elle l'éprouve par des infirmités, des maladies, et en particulier, par des fièvres intermittentes et très douloureuses. Après un peu de mieux dû aux soins du charitable et pieux évêque d'Assise, les fièvres le reprennent et minent rapidement son tempérammment déjà si épuisé. C'était vers la fin de l'année 1212, François entrait dans sa trente et unième année : à partir de cette époque sa vie ne fut plus qu'une série de souffrances et de maladies de

tout genre. Mais soutenu par la ferveur de l'esprit, cet homme tout séraphique continua ses missions et son laborieux apostolat pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le zèle du martyre s'empara de nouveau de son âme, et avec un tel élan que dès qu'il put se mettre en chemin, il quitta Assise pour entreprendre le voyage d'Afrique, marchant à pieds, à travers le nord de l'Italie, la France et l'Espagne. Son espoir était d'entrer dans l'empire musulman de Maroc et d'y prêcher l'Evangile. Son voyage qui dura jusqu'à la fin de l'année 1213, ne fut qu'une suite de miracles, de fondations de monastères et de travaux qui tenaient du prodige. Dès le départ, à Terni, dans l'Etat pontifical, il fit plusieurs miracles, entre autres celui-ci : Un jeune garçon venait d'être affreusement écrasé par la chute d'une muraille. François se fit apporter le corps tout broyé et tout sanglant : il se mit en prières, s'étendit sur le cadavre, comme autrefois le prophète Elisée, et le ressuscita en présence de tout le peuple.

Non loin de là, dans le comté de Narni, il

reçut l'hospitalité d'un homme de bien qui était plongé dans une grande douleur : son frère s'était noyé et malgré toutes les recherches, on n'avait pu retrouver son cadavre. François se retira quelques instants pour prier, puis il revint, et indiquant un endroit de la rivière : "Là, dit-il, le corps est arrêté par les herbes au fond de l'eau." On plongea, on ramena le cadavre, et le saint *lui rendit la vie*, devant toute la famille, transportée d'admiration et de bonheur !

A la prière de l'évêque de Narni, il fit un simple signe de croix sur un pauvre vieillard, perclus de tous ses membres, et aussitôt le paralytique se mit à marcher. Un autre signe de croix rendit de même la vue à une femme aveugle.

A Orti, il redressa en le bénissant un pauvre petit enfant tellement contrefait, que sa tête touchait à ses pieds. Des prédications confirmées par de tels prodiges attiraient au saint de nombreux disciples ; on élevait partout de nouveaux couvents, entre lesquels, il faut compter celui du Mont Alverne, dont nous

parlerons incessamment à l'occasion de la première visite que fit Saint François à cette fondation.

François passa par le Piémont, le Midi de la France, pénétra en Espagne par la Navarre, avec le désir de s'embarquer de là pour le Maroc. Le Seigneur avait sur lui d'autres desseins : il lui envoya une violente maladie qui le retint en Espagne jusque vers la fin de 1214, où il se décida à rentrer en Italie. A Compostelle, un ange lui apparut, pour le confirmer dans ce dessein, lui assurant que telle était la volonté de Dieu. Après avoir parcouru une grande partie de l'Espagne et du Portugal, le séraphique François repassa les Pyrénées, traversa le Roussillon et le Languedoc, s'arrêta quelque temps à Montpellier et revint à travers le Dauphiné, par le nord de l'Italie, à son cher couvent de Sainte-Marie-des-Anges.

François s'arrêta peu de temps à Assise : son zèle lui faisait sans cesse entreprendre de nouvelles courses apostoliques, et il avait hâte de connaître le nouveau couvent du Mont Alverne, dont on lui avait parlé comme d'un

lieu extrêmement propre à la contemplation.

Bien qu'il ne le connût pas, c'était lui pourtant qui l'avait acquis deux ans auparavant dans les circonstances suivantes.

François passait au pied du château de Montefeltro, quand il aperçut qu'on se préparait à y donner une .te. Le jeune comte de Montefeltro allait être armé chevalier. "Montons au château, dit François qui conserva toute sa vie son goût de jeunesse pour la chevalerie, nous y ferons, Dieu aidant, quelque chevalier spirituel." En effet après la cérémonie religieuse et guerrière qu'était l'armement du nouveau chevalier, François fit signe à l'assistance qu'il voulait parler. Puis se servant habilement du refrain d'une chanson alors populaire :

> Vers si noble objet vole mon désir,
> Que tout mon labeur se change en plaisir,

il fit à la noble assemblée qui n'attendait rien moins qu'un sermon, une vive comparaison de la chevalerie terrestre qui n'a en vue que des biens passagers et la chevalerie céleste qui combat pour les éternels. Etonnés, puis

séduits, chevaliers, barons et nobles dames tenaient leurs yeux fixés sur François comme sur un ange du ciel. Quand il eut fini, un certain Orlando ou Roland, comte de Chiusi dans la vallée du Casentin, s'en vint à lui. "Je voudrais, lui dit-il, m'entretenir avec vous du salut de mon âme.

—Oh ! dit François avec sa délicate courtoisie, je ne crois pas que ce soit le temps. Allez dîner, beau sire, et faire honneur à vos hôtes. Après, nous verrons."

Ainsi dit, ainsi fait. Orlando sortit de l'entretien tout embrasé de ferveur. Il voulut témoigner sa reconnaissance à François.

"J'ai dans mon domaine, dit-il, une montagne sauvage et fort escarpée, elle conviendrait bien à des hommes qui voudraient vivre dans la solitude. On la nomme la Verna. Si vous l'avez pour agréable, je vous la donne de grand cœur pour vous et vos compagnons."

François accepta ; il envoya peu après deux de ses frères pour en prendre possession, et le bon comte voulut lui-même leur installer un ermitage dans l'endroit qu'ils choisirent.

C'est cet ermitage que François allait visiter. La route était rude, la montagne escarpée ; sa faiblesse ne lui permettait pas de faire à pied une ascension qui exige deux bonnes heures d'un marcheur résolu. Ses compagnons tâchèrent de lui trouver un âne. Un bon paysan, apprenant que c'était pour François prêta le sien, et s'offrit même à guider la petite troupe.

Tout en cheminant, le bon homme répondait aux questions de François qui s'intéressait humblement à tout le monde. Tout à coup, il lui pose à son tour cette demande.

" Ainsi, vous êtes ce François d'Assise, dont on parle tant.

— Oui, répondit le saint.

— Eh bien, vous avez fort à faire pour être aussi bon qu'on le dit. Ils ont une telle confiance en vous, qu'il est difficile que vous y répondiez. M'est avis, du moins. "

François fut ému aux larmes de la réflexion qui venait d'atteindre en lui le fond d'un abîme : son mépris de soi. Il se jeta à bas de l'âne et baisa les pieds du bon homme. Celui-

ci le laissa faire sans trop s'étonner. Puis ils reprirent la route. A une petite demi-lieue de là le paysan s'écria : " Pour l'amour de Dieu, si je ne trouve à boire, je vais mourir. "

François vit le moment de payer en saint le conseil de son guide. Il lui indiqua du doigt une roche, dont le pied disparaissait dans la mousse : " Vous trouverez de l'eau là, lui dit-il. "

L'autre le regarda, incrédule. Mais le visage du saint ne permettait pas d'hésitation. Il fouilla la mousse et découvrit une source d'eau fraîche et claire à miracle, que nul n'avait remarquée auparavant et que depuis nul ne retrouva plus. Il y but et revint allègrement reprendre son poste.

Comme ils débouchaient sur la cime de la montagne, la magnificence du paysage frappa François, et dans un recueillement plein de Dieu, il s'arrêta auprès d'un chêne pour en jouir. A ses pieds se creusait une falaise dont le pied se perdait dans un amoncellement de rochers moussus. Et au delà de ces blocs formidables, la campagne verte avec des roches

roulées çà et là, et des arbres qui jetaient autour d'eux une petite ombre. Autour de lui, l'immense paysage ne lui présentait rien d'autre que des montagnes, à l'infini. Les plus proches étaient d'un brun jaune, et les autres semblaient violettes, avec des taches de brun, de noir, de vert. Pareils à un océan qui se serait durci avec des vagues de toutes les couleurs, des sommets s'élevaient de toutes parts, se découpaient en lignes nettes sur l'immense fond bleu. (1)

L'œil de François se perdait dans la contemplation de ce paysage où Dieu paraissait si grand, quand un autre spectacle vint l'arracher à son ravissement. Une multitude d'oiseaux accouraient de toutes parts, voletant autour de lui avec mille petits cris, pour lui souhaiter la bienvenue.

— Il nous faut demeurer ici, dit-il, nos frères les oiseaux nous y invitent de par Dieu.

Les jours passèrent trop vite au gré de

(1) Joergensen, Pèlerinages.

François, dans cette admirable solitude. Sa vie n'y fut, au dire de ses compagnons, qu'une extase continuelle. Mais enfin il fallut songer à redescendre et prendre le chemin de Rome où le quatrième Concile de Latran allait s'ouvrir.

François quitta l'Alverne avec le désir d'y revenir aussi souvent qu'il le pourrait ; et de fait, il y vint jusqu'à six fois. Et la dernière fois, deux ans avant sa mort, l'Alverne devint son Calvaire et la plus sainte montagne du monde après le Golgotha. Il partit donc pour Rome. En chemin, il fait des prédictions, des conversions, de nouveaux miracles. Il arrive à Rome pour le quatrième Concile de Latran comme il se l'était proposé. C'était en 1215 ; Innocent III déclare devant tous les Pères du Concile que depuis cinq ans, il avait approuvé l'Ordre et la Règle de François d'Assise, quoiqu'il n'eût pas donné de bulle expresse et il renouvelle solennellement cette approbation.

En cette année 1215, François logea à Rome dans la maison d'une noble dame, Jacqueline de Settesoli, dont il nous faut dire quelques

mots à cause de sa dévotion à notre saint, et l'amitié que celui-ci eut pour elle.

C'était l'épouse de Gratien Frangipani, descendant d'une des plus anciennes et illustres familles de Rome.

François fit sa connaissance dès 1212 ; mais ce fut surtout après son veuvage arrivée en 1217 qu'elle mit à la disposition des frères son temps, son influence et son immense fortune. Sa maison était devenue la leur et François se trouvait là comme Jésus à Béthanie, dans la maison de Marthe et de Marie.

Jacqueline fut une des deux femmes dont François avoua connaître le visage. L'autre était Sœur Claire. Elle avait pour lui des soins maternels, elle lui préparait des aliments que son estomac, délabré par les jeûnes, supportait plus facilement. Et François, durant sa dernière maladie, désira qu'elle lui envoyât d'un certain électuaire qui le soulagerait.

Pour la remercier, François lui fit cadeau d'un agneau qu'il avait arraché à la mort, et qui se familiarisant à elle, la suivait jus-

qu'à l'église où il gardait une contenance fort modeste.

Et de la laine de cet agneau Dame Jacqueline tissa un vêtement qu'elle apporta à la Portioncule en 1226 et qui fut celui dans lequel François mourut. Mais François lui témoigna sa reconnaissance d'une manière qui lui fut infiniment plus agréable : il la nomma *son Frère Jacqueline*, et il voulut qu'elle fut présente, avec les autres frères, à son dernier soupir.

Après le concile de Latran, le saint retourna à Assise, y tint le premier chapitre général de l'Ordre, à la Pentecôte de 1216 : après quoi, il envoya des religieux en divers pays : lui-même se proposait d'aller à Paris. Il retourna à Rome pour mettre son voyage sous la protection des Saints Apôtres, et y rencontra Saint Dominique. Tandis que François se trouvait à Rome, Innocent III mourait à Pérouse. Les Cardinaux élurent pour son successeur, le Cardinal Censio Savelli qui prit le nom d'Honorius III. Le nouveau Pape, quelques mois après son élection ap-

prouva l'Ordre de Saint Dominique. François partit de Rome, sur la fin de la même année (1216), dans le dessein de poursuivre son voyage en France. Il se rendit à Florence en janvier 1217, pour y rencontrer son ami et son protecteur, le Cardinal Ugolini, qui lui donna le conseil charitable et prudent de rester en Italie, pour l'affermissement de son Ordre. François accepta ce sage avis avec reconnaissance, prit le chemin de la vallée de Spolète et envoya à sa place trois de ses disciples en France.

Dans le même temps, le saint fondateur se proposa de demander au Pape un cardinal de la Sainte Eglise, comme protecteur de son Ordre. Une vision céleste le confirma dans sa résolution. Il vit, pendant son sommeil, une poule qui tâchait de rassembler tous ses poussins sous ses ailes, pour les défendre du milan ; elle ne pouvait les couvrir tous, et plusieurs étaient exposés au péril : mais un autre grand oiseau qui parut, étendit ses ailes, et les protégea tous. A son réveil, François pria Notre-Seigneur de lui expliquer

ce que cela signifiait, et il apprit que la poule le représentait lui-même, que les poussins étaient ses enfants, que l'oiseau à grandes ailes était l'image du cardinal qu'il devait demander pour protecteur. Il dit alors à ses Frères :

"L'Eglise Romaine est la Mère de toutes les églises et la souveraine de tous les Ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes Frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui leur veulent du mal, et qu'elle procure partout aux enfants de Dieu la liberté pleine et entière de s'avancer tranquillement dans la voie du salut éternel. Quand ils seront sous sa protection, il n'y aura plus d'ennemis qui s'opposent à eux, ni qui les inquiètent ; on ne verra parmi eux aucun enfant de Bélial qui ravage impunément la vigne du Seigneur. La sainte Eglise aura du zèle pour la gloire de notre pauvreté ; elle ne souffrira pas que l'humilité qui est si honorable soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. C'est elle qui rendra indissolubles parmi nous les liens de

la charité et de la paix, punissant avec rigueur les auteurs des dissensions. Sous ses yeux la sainte observance évangélique fleurira toujours toute pure : elle ne laissera pas affaiblir, pas même pour un peu de temps, ces pratiques sacrées, qui répandent une odeur vivifiante. Que les enfants de cette Sainte Eglise soient donc bien reconnaissants de ces douces faveurs qu'ils recevront de leur Mère ; qu'ils embrassent ses pieds avec une profonde vénération, et qu'ils lui vouent à jamais un attachement inviolable. »

Cet admirable discours montre combien François, cet homme si simple, avait une connaissance profonde des prérogatives de l'Eglise de Rome, et comment il savait apprécier la souveraine autorité du Siège Apostolique. François retourna à Rome et Honorius III lui donna pour protecteur son ami, le Cardinal Ugolini. Le saint plein de joie, reprit le chemin de Saint-Marie-des-Anges, mais il passa le reste de l'année dans la vallée de Riéti, où il fit beaucoup de choses merveilleuses qui toutes ont été racontées par Frère

Ange, un de ses premiers compagnons. L'année 1218 fut partagée entre le séjour qu'il fit à Sainte-Marie-des-Anges pour l'instruction de ses frères, et quelques voyages au Mont Alverne et à d'autres endroits où on lui donna de nouveaux monastères. Sa route était toujours marquée par les fruits de sa prédication, et par l'éclat de ses miracles.

XII

LE CHAPITRE DES NATIONS

Le 26 mai de l'année 1219 fut un grand jour dans l'histoire de l'Ordre des Frères Mineurs. C'était le saint jour de la Pentecôte. Les frères, arrivant de toutes les parties du monde, se trouvèrent réunis à Sainte-Marie-des-Anges pour assister au Chapitre général auquel les avait convoqués leur séraphique Père.

Le fidèle serviteur du Christ, disent les *Fioretti*, Saint François, voulut tenir à Sainte-Marie-des-Anges un Chapitre général de son Ordre, et il réunit plus de *cinq mille* de ses frères (1). Saint Dominique, fondateur et

---

(1) Ce fait est vraiment prodigieux : 5000 religieux réunis en chapitre ; sans compter ceux qui étaient restés pour garder les couvents, alors que cet Ordre nouveau comptait à peine *dix* années d'existence !

général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui se rendait alors de Bologne à Rome, se détourna avec sept de ses Religieux pour y assister ; et l'on y vit aussi un cardinal très dévoué à Saint François et auquel le bienheureux prédit qu'un jour il serait pape. Ce prélat qui avait quitté Pérouse, où se trouvait alors la Cour Romaine, pour venir à Assise, visitait chaque jour le Chapitre. Il y chantait quelquefois la messe, d'autres fois il y prêchait, et c'était toujours pour lui un bonheur et une consolation de pouvoir se trouver au milieu de cette sainte assemblée. A la vue de ces frères assis dans la plaine autour du couvent de Sainte-Marie-des-Anges, et partagés par groupes de quarante, de quatre-vingts et de cent ; à la vue de ces hommes occupés à s'entretenir de Dieu, adonnés à la prière, aux larmes et aux exercices de la charité ; à la vue de cette réunion qui se tenait dans un si profond silence et dans une si grande modestie qu'on n'y entendait pas la moindre rumeur, le moindre mouvement qui pût distraire ; à la vue d'une multitude si considérable et réglée par une discipline si

exacte, il se sentait ravi d'admiration, et versant des larmes, il s'écriait dans la ferveur de son âme : "Oui, c'est vraiment ici que se trouve le *camp* et l'armée des chevaliers de Dieu." Dans une si grande assemblée, on n'entendait pas une expression oiseuse, pas une parole inutile ; quelques frères se réunissaient-ils, c'était pour prier, réciter l'office divin, pleurer leurs péchés et ceux de leurs bienfaiteurs, et s'entretenir du salut des âmes.

Toute la plaine où les frères se trouvaient réunis était couverte de tentes faites avec des claies et des nattes : elles étaient divisées en différents groupes, selon les diverses provinces auxquelles appartenaient les frères qui les habitaient, et ce fut cette circonstance qui fit donner au chapitre, le nom de Chapitre des *Claies* ou des *Nattes*. La terre nue servait de lit aux frères ; quelques-uns seulement prenaient un peu de paille ; une pierre ou un morceau de bois leur tenait lieu d'oreiller. Une telle mortification excita une si grande dévotion dans tous ceux qui en étaient témoins ou qui en entendaient parler ; le bruit de la sain-

teté des religieux se répandit si promptement que de Pérouse, où se trouvait alors la Cour du Pape, et des autres contrées de la vallée de Spolète, bientôt accourut pour les admirer, une foule de comtes, de barons, de chevaliers et d'autres gentilshommes. On vit arriver aussi des cardinaux, des évêques et des abbés avec un grand nombre de clercs. Tous voulaient être témoins d'une réunion si nombreuse, si sainte, si admirable par les exemples d'humilité qu'elle présentait, d'une réunion telle, enfin, que jamais le monde n'en avait vu de semblable. On accourait surtout pour voir le chef très saint de cette pieuse milice, celui qui avait ravi au monde une si belle proie, rassemblé un troupeau si saintement composé, pour le faire marcher à la suite de Jésus-Christ, le vrai Pasteur.

Le Chapitre général une fois réuni, Saint François, le Père et le Ministre, dans la ferveur qui l'animait, se mit à expliquer la parole de Dieu et à prêcher ce que l'Esprit-Saint lui inspirait. Voici les paroles qui firent le sujet de son discours : "Nous avons promis à Dieu

de grandes choses, mais il nous en a promis de plus grandes encore : gardons les unes, et soupirons après les autres. Le plaisir est court, la peine est éternelle : les souffrances sont légères et la gloire est infinie." Ces paroles qu'il développait avec ferveur, excitaient les Frères à l'obéissance et les y confirmaient. Elles les portaient au respect pour la sainte Eglise leur Mère, à la charité fraternelle, à la prière pour tous les pécheurs, à la patience dans les afflictions, à la modération dans la prospérité, à la modestie, à la chasteté, à la paix et à la concorde avec Dieu, avec le prochain et avec sa propre conscience, enfin à l'amour et à l'observance de la sainte Pauvreté. Saint François ajouta encore : "Par le mérite de la sainte Obéissance, je vous ordonne, à vous tous qui êtes ici rassemblés, de n'avoir aucune sollicitude au sujet de votre subsistance et des autres besoins temporels : appliquez-vous uniquement à prier et à louer Dieu, laissez-lui tout le soin de subvenir à vos nécessités corporelles, et soyez sans inquiétude, car ce bon Père a pour vous une sollicitude toute spé-

ciale. " Cet ordre fut reçu de tous les frères, l'allégresse dans le cœur, la joie sur le visage ; et quand Saint François eut cessé de parler, tous se mirent en prière.

Cependant Saint Dominique, témoin de ce qui se passait, s'étonnait beaucoup de la recommandation que Saint François venait de faire à ses frères et il la regardait comme indiscrète. Il ne pouvait comprendre qu'une si grande multitude d'hommes pût être maintenue sans qu'aucun d'eux s'occupât de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Mais le premier Pasteur, le Christ béni, voulant montrer le soin qu'il a de son troupeau et l'amour singulier qu'il porte à ses pauvres, inspira aux habitants de Pérouse, de Spolète, de Foligno, de Spello, d'Assise et des autres pays d'alentour d'apporter ce qui était nécessaire à l'entretien de cette sainte réunion. Bientôt l'on vit arriver des hommes conduisant des bêtes de somme, des chevaux et des chariots chargés de pain, de vin, de fèves, de fromage et de tout ce dont les pauvres du Christ pouvaient avoir besoin. On apportait aussi des tables,

des pots, des coupes, des verres, enfin toute la vaisselle nécessaire pour leur repas; et ceux-là s'estimaient les plus heureux qui pouvaient le plus contribuer à leur rendre service. Ce fut au point que l'on vit des chevaliers, des barons et d'autres gentilshommes que la curiosité avait conduits au lieu du Chapitre, s'empresser eux-mêmes de servir les frères avec humilité et respect.

A ce spectacle, voyant que la Providence veillait d'une manière si spéciale et si manifeste sur ces saints religieux, Saint Dominique reconnut la témérité du jugement qu'il avait porté en regardant comme indiscrets les ordres que Saint François avait donnés. Il alla le trouver et se jetant à ses pieds, il s'accusa humblement de sa faute et lui dit : "Oui, véritablement, Dieu prend un soin tout particulier de ses saints pauvres, et je ne le savais pas : mais maintenant moi aussi, je promets d'observer la sainte Pauvreté de l'Evangile." Saint Dominique se retira donc fort édifié de la foi qui animait Saint François, de l'esprit de pauvreté qu'il avait admiré dans une

assemblée si nombreuse et si bien ordonnée, de la Providence divine qui se manifestait d'une manière si éclatante, et des bonnes œuvres qui se multipliaient avec tant de zèle.

Ce fut encore au temps de ce Chapitre que Saint François connut, par révélation, qu'un grand nombre de frères portaient sur la chair des cilices et des cercles de fer, ce qui occasionnait une multitude d'infirmités qui mettaient la plupart d'entre eux dans l'impossibilité de vaquer à la prière, quand ils avaient assez de force pour ne pas succomber entièrement. Aussitôt, comme un père plein de discrétion, il ordonna, au nom de l'obéissance, à tous ceux qui portaient ces instruments de mortification de les retirer et de les déposer devant lui. Les frères obéirent, et l'on compta jusqu'à *cinq cents* cilices et un bien plus grand nombre encore de cercles de fer ; tout cela formait un énorme monceau. Saint François défendit aux frères d'en rien reprendre. Enfin, le Chapitre terminé, après les avoir affermis dans le bien, après leur avoir enseigné les moyens de se conserver sans péché, malgré la

perversité du monde, il leur donna la bénédiction de Dieu et la sienne, et les renvoya dans leurs provinces tout remplis d'une sainte joie. (1)

Plusieurs prélats et une foule nombreuse d'autres personnes de qualité étaient venus par curiosité à ce Chapitre pour contempler la nouveauté de ce spectacle. En voyant le dénûment des frères, leur simplicité, leur abandon complet à la divine Providence et leur fraternel amour, beaucoup étaient émus jusqu'aux larmes. " Voilà, se disaient-ils, qui montre bien que le chemin du ciel est étroit, et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous nous flattons de faire notre salut, en jouissant des douceurs de la vie et en prenant toutes nos aises, pendant que ceux-ci pour sauver leur âme châtient rudement leur corps, se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre de même ; on meurt cependant comme on a vécu. " Et ils vinrent

(1) Fioretti c. XVIII

au nombre de plus de *cinq cents*, se jeter aux pieds de François et lui demander de les recevoir parmi ses frères.

On établit dans ce Chapitre des ordonnances fort importantes et qui fixèrent les glorieuses destinées de l'Ordre. L'une d'elles était conçue en ces termes: "Tous les samedis il sera célébré dans tous nos couvents une messe en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie *Immaculée.*" L'Ordre séraphique dressa ce remarquable statut *six siècles* avant la proclamation solennelle du grand dogme de l'Immaculée Conception !

Toujours, par la suite les Franciscains se montrèrent les défenseurs jaloux de ce privilège incomparable de la Reine du Ciel, et les infatigables champions de ce dogme, que l'on appelait communément la *Doctrine Franciscaine.*

C'est sous le titre de son Immaculée Conception qu'ils honoraient et honorent encore la Vierge Marie comme Patronne et Protectrice spéciale des Trois Ordres.

Aussi lorsque le pape Pie IX de sainte mé-

moire proclama dans la Basilique Vaticane, le 8 décembre 1854, que l'Immaculée Conception était un dogme de la foi catholique, ce furent les Généraux de l'Ordre franciscain qui eurent le privilège de lui présenter le lis d'or, symbole de la pureté sans tache de Marie.

XIII

FRÈRES D'ARMES

La présence du Patriarche Saint Dominique au Chapitre des Nattes convoqué par le séraphique Père Saint François prouve que ces deux grandes âmes se connaissaient déjà et voulaient travailler de concert, dans leur zèle brûlant, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

L'histoire nous apprend dans quelles circonstances merveilleuses ces deux admirables saints se rencontrèrent une première fois et comment leur amitié toute céleste a été transmise à l'innombrable postérité de leurs enfants spirituels.

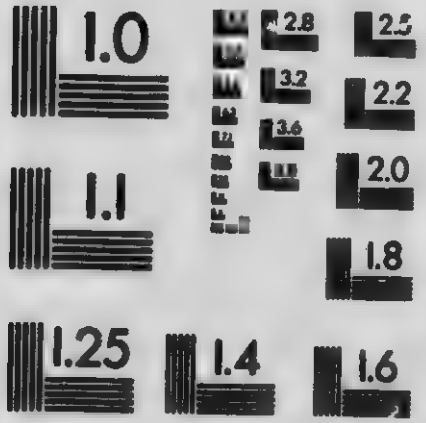
C'était en 1216; le grand patriarche Saint Dominique était venu à Rome demander au Saint Siège l'approbation des constitutions de son Ordre. Or, une nuit qu'il était en oraison dans la Basilique de Saint-Pierre, il fut

ravi en extase et eut une grande vision : le ciel s'ouvrit à ses yeux et il vit le Christ, irrité contre la terre, brandissant trois dards enflammés, et prêt à exterminer trois classes de pécheurs : les orgueilleux, les avares et les impudiques. Comme le saint tremblait à cette vue et cherchait un secours pour la terre contre la colère divine, tout-à-coup apparaît l'auguste Vierge Marie qui se jette aux pieds de son divin Fils et implore le pardon des coupables en présentant à leur Juge en courroux deux hommes vêtus en mendiants : "Voici, dit la toute-puissante Médiatrice à son divin Fils, voici deux fidèles serviteurs qui feront refleurir partout la foi et les vertus évangéliques."

Dominique s'était reconnu pour l'un de ces deux pauvres, mais ne connaissait pas le second ; il sortait à peine de la Basilique, que son mystérieux compagnon venait au-devant de lui ; Dominique court à sa rencontre, l'embrasse avec transport, et les deux Saints se comprennent et s'aiment, bien que jusque-là ils ne se fussent jamais vus. Dominique raconte à François la vision dont il vient d'être

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

favorisé, puis il ajoute : "Vous serez mon Frère, nous travaillerons ensemble ; demeurons saintement unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous." A partir de ce jour, un amour inexprimable unit les deux saints Patriarches. Dominique voulut que François lui donna sa corde grossière, et il la porta depuis sous ses vêtements, comme le symbole du lien indissoluble qui devait l'unir à son frère d'armes dans le camp du Seigneur.

Après le Chapitre des Nattes, Saint François fit un grand voyage en Orient, comme nous le verrons au chapitre suivant. A son retour, il visita dans la Haute Italie plusieurs couvents de son Ordre, et il s'y rencontra de nouveau avec son ami Saint Dominique. Au monastère des pieux solitaires de la vallée d'Astino, Saint Dominique qui était prêtre chanta une grand'messe, et Saint François qui n'était que diacre l'assista dans les fonctions de son Ordre. Quelle messe ! et quels saints !

Pendant qu'ils étaient ensemble à Crémone, s'entretenant des choses célestes, les religieux du couvent vinrent les prier tous deux de bénir

un puits dont l'eau était trouble et insalubre. A la sollicitation de l'humble François, Dominique bénit un vase plein de cette eau bourbeuse et la fit renverser dans le puits. A partir de ce moment, l'eau du puits ne cessa d'être parfaitement claire et de qualité excellente.

On rapporte dans la vie de Saint François un autre miracle qui lui fut commun avec son ami Saint Dominique. Il est consigné plus au long dans un manuscrit espagnol d'un compagnon du bienheureux père Saint Dominique. En voici la substance :

"Saint François tenant un Chapitre de son Ordre dans une petite ville, notre Père Saint Dominique alla le voir ; et ils se cherchaient souvent pour leur consolation spirituelle. Le couvent se trouva dépourvu de vivres : l'heure du repas vint ; on n'avait rien à manger. Les deux saints se mirent en prière, et se sentant exaucés, ils firent assembler les religieux au réfectoire, où, après la bénédiction de la table, on vit entrer de jeunes hommes, d'une admirable beauté, au nombre de vingt, qui apportaient tout ce qui était nécessaire pour le

repas de la communauté entière. Ils servirent les religieux avec un grand recueillement et une profonde humilité ; après quoi, se plaçant en ordre, deux à deux, ils se retirèrent. Le repas étant fini, notre Père Saint Dominique fit un beau discours sur la confiance en Dieu. Il avait coutume de prêcher dans les couvents des Frères-Mineurs, lorsqu'il y recevait la sainte hospitalité dans ses voyages. Il en agissait ainsi, à cause de son étroite union avec son grand ami, Saint François.

L'âme virginale de Saint Dominique s'envola de cette misérable terre vers le séjour de l'éternelle joie, cinq ans avant celle de son inséparable ami, le Séraphin d'Assise.

Nous possédons le portrait de ce Chérubin de la terre, peint en ces termes dans la Légende du Séraphique François, légende composée par ordre du Pape Grégoire IX, le sincère ami de ces deux saints Patriarches. "Dominique était d'une taille médiocre, fine et bien proportionnée. Il avait le visage beau et agréable, la voix sonore et les mains longues. Ses cheveux étaient clairs et d'un blond quelque

peu ardent aussi bien que sa barbe. De son front et de son regard sortait une splendeur rayonnante qui le faisait vénérer de tout le monde. Une religieuse allégresse était toujours peinte sur son visage, à moins que sa compassion pour les âmes souffrantes n'y fit paraître de la tristesse. »

Son corps virginal repose dans le couvent de son Ordre, à Bologne-la-Savante. Nous avons eu le bonheur de nous prosterner, le cœur ému, dans ce couvent des heureux enfants de Saint Dominique, sur le magnifique tombeau du grand Patriarche, leur illustre Père.

L'amitié qui avait uni les deux saints, pendant leur vie, s'est perpétuée parmi leurs enfants. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs ont travaillé de concert à la défense de l'Eglise et à la réforme de la société chrétienne : portant dans le monde entier le flambeau de la foi, ils se sont rencontrés sur toute les plages, sous tous les climats, et souvent ils ont cueilli ensemble la palme du martyre.

Pouvons-nous mieux faire que de citer ici

l'éloquente page où le vénéré Père Lacordaire résume l'histoire de l'union séculaire des deux grands Ordres ?

"Le baiser de Dominique et de François s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité. Une sereine amitié unit encore aujourd'hui les Frères-Prêcheurs aux Frères-Mineurs. Ils se sont rencontrés dans les offices semblables et sur tous les points du monde : ils ont bâti leurs couvents aux mêmes lieux, ils ont mendié aux mêmes portes ; leur sang répandu pour Jésus-Christ s'est mêlé mille fois dans le même sacrifice et la même gloire ; ils ont couvert de leurs livrées les épaules des princes et des princesses ; ils ont peuplé à l'envi le ciel de leurs saints ; leurs vertus, leur puissance, leur renommée, leurs besoins se sont touchés sans cesse et partout et jamais un souffle de jalousie n'a terni le cristal sans tache de leur amitié six fois séculaire. Ils se sont répandus ensemble dans le monde, comme s'étendent et s'entrelacent les rameaux joyeux de deux troncs pareils en âge et en force ; ils se sont acquis et partagé

l'affection des peuples, comme deux frères jumeaux reposent sur le sein de leur unique mère ; ils sont allés à Dieu par les mêmes chemins, comme deux parfums précieux montent à l'aise au même point du ciel.

Chaque année lorsque le temps ramène à Rome la fête de Saint Dominique, des voitures partent du couvent de Sainte-Marie sur Minerve où réside le Général des Dominicains et vont chercher au couvent d'Ara-Cœli le Général des Franciscains. Il arrive accompagné d'un grand nombre de ses frères. Les Dominicains et les Franciscains réunis sur deux lignes parallèles se rendent au maître autel de la Minerve, et après s'être salués réciproquement, les premiers vont au chœur, les seconds restent à l'autel pour y célébrer l'office de l'ami de leur Père. Assis ensuite à la même table, ils rompent ensemble le pain qui ne leur a jamais manqué depuis six siècles, et le repas terminé, le chantre des Frères-Mineurs et celui des Frères-Prêcheurs chantent de concert au milieu du réfectoire cette antienne : "Le Séraphique François et l'Apostolique Dominique

nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur."

L'échange de ces cérémonies se fait au couvent d'Ara-Cœli, pour la fête de Saint François, et quelque chose de pareil à lieu par toute la terre, là où un couvent de Dominicains et un couvent de Franciscains s'élèvent assez proche l'un de l'autre pour permettre à leurs habitants de se donner un signe visible du pieux et héréditaire amour qui les unit. (1)

Les Supérieurs des deux Ordres ont toujours eu à cœur d'entretenir dans leurs Familles ces traditions de sainte confraternité. Nous en avons des preuves dans les Constitutions des deux Ordres, soit celles des Frères-Prêcheurs, soit celle des Frères-Mineurs. De plus le temps nous a transmis des documents officiels de cette mutuelle charité.

Nous en citerons trois. Voici d'abord la magnifique Lettre collective adressée en 1255 à tous les religieux des deux Ordres, par le Bienheureux Humbert de Romans, Maître général des Frères-Prêcheurs et le Bienheureux

(1) Vie de Saint Dominique, chap. VII.

Jean de Parme, Ministre général des Frères-Mineurs.

"A NOS FRÈRES BIEN-AIMÉS EN JÉSUS-CHRIST, LES FRÈRES MINEURS ET LES FRÈRES-PRÊCHEURS RÉPANDUS PAR TOUT L'UNIVERS.

"Le Sauveur du monde qui aime tous les hommes et ne veut la mort d'aucun de ses enfants, a pris différents moyens, dans les diverses époques, pour réparer la ruine primitive du genre humain : dans ces derniers temps, il a suscité nos deux Ordres pour ce ministère de salut. Nous le croyons indubitablement, c'est lui qui a appelé et enrichi de ses dons les plus précieux ces deux nombreuses Familles d'hommes dévoués, qui doivent sauver la terre par la parole et par l'exemple. Pour la gloire de Dieu et non pour la leur, ces deux Ordres sont deux grands flambeaux qui illuminent d'une clarté céleste ceux qui sont assis à l'ombre de la mort : ils sont deux chérubins remplis de science qui lisent dans leurs âmes les mêmes pensées et les mêmes désirs : étendant leurs ailes sur le peuple, ils le protè-

gent et le nourrissent de vérités salutaires : ils sont les deux fils du Dominateur de la terre : ils se tiennent prêts à exécuter toutes ses volontés : ils sont les deux témoins de Jésus-Christ, vêtus d'habits symboliques ; ils prêchent la vérité et lui rendent témoignage ; ils sont ces deux étoiles brillantes qui ont, suivant l'oracle des sibylles, l'apparence de quatre animaux et qui dans ces derniers jours ont créé au mbnde l'humilité et la pauvreté volontaires.

Qui pourrait compter tous les mystérieux et symboliques rapports des nombres avec ces deux Ordres sacrés ? La divine Sagesse qui a produit toutes choses avec nombre, n'a pas voulu seulement un Ordre, mais deux, afin qu'ils aient une société mutuelle pour le service de l'Eglise et pour leur avantage propre ; ils se réchaufferont dans une même charité ; ils s'aideront et s'encourageront l'un et l'autre ; et ainsi leur zèle sera doublé ; la force de l'un ajoutera ou suppléera à la force de l'autre ; et le double témoignage qu'ils rendront à la vérité en sera plus imposant.

Considérez, nos très chers Frères, combien abondante doit être la sincérité de notre dilection, nous que notre Mère la sainte Eglise a enfantés en même temps, nous que l'éternelle Charité a envoyés ensemble pour travailler au salut des hommes. Comment les fidèles nous reconnaîtront-ils pour des envoyés du Christ si ce n'est à notre affectueuse union ? Comment pourrions-nous répandre la charité dans les âmes, si, entre nous, elle restait faible et languissante ? Combien grand, combien fort doit être l'amour qui nous unit, puisqu'il a été incommensurable entre le Bienheureux François et le Bienheureux Dominique et entre nos anciens Pères ! Ils se regardaient comme des anges de Dieu ; ils se recevaient réciproquement, comme s'ils avaient reçu le Christ lui-même ; ils se rendaient des honneurs, ils se réjouissaient de leurs progrès spirituels, ils se donnaient de saintes louanges, et, en toutes choses, ils se prêtaient une singulière et mutuelle assistance.

Quels grands avantages ont retirés de cette union nos deux Ordres et le peuple fidèle !

Quelle gloire en a été rendue à Dieu ! Voilà ce qui faisait frémir l'antique ennemi ; comme un lion en fureur, il cherche à briser les liens de cette ancienne charité. O vous qui êtes bénis de Dieu, prenez garde qu'il ne puisse dire dans son orgueil : J'ai prévalu contre eux, parce que, s'éloignant des vestiges de leurs ancêtres, ils n'ont plus marché dans les voies de la dilection et de l'amour. Que le démon nous trouve donc toujours prêts à défendre cette très précieuse charité qui nous a été léguée par nos Pères.

Nous vous supplions par la Charité qui est Dieu même, de faire avec soin tout ce qui pourra entretenir la paix, la mutuelle concorde dans le Seigneur et l'indissoluble unité.

Nous avons regardé comme un devoir de notre paternité de vous écrire ces choses, ne pouvant vous les dire de vive voix. "

Un document pontifical, émanant d'un pape franciscain, nous assure que ces deux grandes Familles ne se sont écartées en rien de ces admirables enseignements.

Deux siècles plus tard, en effet Sixte IV, en

les contemplant, s'écriait dans son admiration : " Ces deux Ordres, comme les deux premiers fleuves du paradis des délices, ont arrosé la terre de l'Eglise universelle, par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile : ce sont les deux Séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses que Dieu, ouvrier suprême, a conférés au genre humain, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Eglise les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux Sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet du saint Evangile. "

Enfin les lettres échangées par les Généraux des deux Ordres en l'année 1909, à l'occasion du VIIe centenaire de l'Ordre franciscain, et que la REVUE DU TIERS-ORDRE publia en octobre de la même année, sont un témoi-

gnage éclatant que le temps, qui s'attaque aux choses les plus vénérables, n'a point cependant réussi à entamer l'amour et la confiance réciproques des Fils de Dominique et de François.

Cette admirable fraternité des deux Ordres se retrouve jusque dans leur Liturgie respective : les Frères-Prêcheurs récitent pour la fête de Saint François, l'office propre du saint que récitent les Frères-Mineurs ; et ceux-ci pour la fête de Saint Dominique, disent le même office que les Frères-Prêcheurs, sous le rite double de 1re classe, avec octave. (1)

(1) *Auréole Séraph.* 4 août.

XIV

EN ORIENT

Le Chapitre des Nattes étant terminé, François, à l'exemple des Apôtres, partagea le monde entre ses frères, pour le soumettre tout entier à l'empire de Jésus-Christ. Après une longue prière, suivant sa coutume, il fit savoir qu'il prenait pour lui et pour *douze* de ses compagnons la Syrie et l'Egypte. Avant de partir pour aller prêcher l'Evangile aux Musulmans du Levant, il choisit six de ses Frères pour aller évangéliser les Musulmans dans le Maroc où ils reçurent la couronne du martyre ; il traversa la Province de la Marche et alla s'embarquer à Ancône. Le capitaine d'un vaisseau qui allait porter du secours à l'armée chrétienne devant Damiette voulut bien recevoir le saint Patriarche, avec *onze* de ses Frères. Tous les religieux qui étaient présents, désiraient l'accompagner, avec l'espérance du

martyre. Le saint pour n'en chagriner aucun leur dit à tous fort prudemment et avec la bonté d'un véritable père :

"Mes très chers enfants, il n'y en a pas un parmi vous que je voulusse éloigner de moi : je voudrais que vous puissiez m'accompagner tous dans ce voyage, mais je n'ai pu raisonnablement demander au capitaine du vaisseau de vous recevoir tous. C'est pourquoi, afin de n'attrister personne, je ne veux pas faire le choix moi-même ; il faut que ce soit le Ciel qui le fasse." Et appelant aussitôt un petit enfant qui se trouvait parmi les passagers : " Le Seigneur, ajouta-t-il, a souvent fait connaître sa volonté par la bouche des petits enfants : interrogeons celui-ci, et ajoutons foi à ce qu'il dira. Dieu parlera par sa bouche." Il demanda donc à l'enfant si c'était la volonté de Dieu que tous les religieux présents fissent avec lui le voyage d'Orient. Le petit enfant répondit d'une voix ferme : "Non, ce n'est pas la volonté du bon Dieu." Il lui demanda alors lesquels il devait prendre. L'enfant inspiré d'en Haut en nomma *onze*,

les montrant du doigt, et s'approchant d'eux à mesure qu'il les nommait.

Les religieux, remplis d'admiration tombèrent tous à genoux, reçurent la bénédiction de leur père commun, et se séparèrent après s'être donné le baiser de paix.

François s'embarqua avec ses *onze* compagnons : on leva l'ancre. La navigation fut heureuse. Les missionnaires abordèrent à l'île de Chypre, où le vaisseau stationna deux jours. De Chypre, François alla débarquer à Saint-Jean-d'Acre, d'où il envoya ses frères deux à deux dans les lieux de la Syrie qui avaient le plus besoin de missionnaires. Le saint se rembarqua avec Frère Illuminé, pour se rendre en Egypte, à l'armée des Croisés qui assiégeait Damiette.

La discorde régnait alors au camp des Croisés : les chevaliers méprisaient souverainement les hommes de pied ; l'infanterie répondait en accusant les chevaliers de lâcheté. Une émulation séditieuse animait les uns et les autres, et, afin de montrer qui aurait plus de valeur, ils contraignirent le roi de Jérusalem,

Jean de Brienne, à livrer bataille. Cette décision affligea profondément le serviteur de Dieu qui venait d'arriver au camp des chrétiens. Il dit à Frère Illuminé : "Le Seigneur m'a fait connaître que les chrétiens auront le désavantage dans cette bataille. Si je le dis hautement, je passerai pour un insensé : si je je ne le dis pas, ma conscience en sera chargée. Que vous ensemble ? — Mon Père, répondit Frère Illuminé, peu vous importe le jugement des hommes ; d'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez Dieu plus que tout le monde." Et le Héraut du Christ donna aux Croisés des avis salutaires, prédisant les malheurs du combat. Mais la passion enivrait les esprits et les paroles du saint furent prises pour des rêveries. La bataille fut livrée le vingt-neuvième jour d'août, par une chaleur excessive : les chrétiens perdirent six mille hommes sans compter les prisonniers. Cette perte fut l'accomplissement de la prophétie de François, et elle fit comprendre qu'on n'aurait pas dû

mépriser ses conseils si pleins de sagesse.

Cependant l'homme de Dieu, après avoir passé de longues heures dans la prière, se lève avec un visage rayonnant de confiance, et il prend le chemin du camp des infidèles, en chantant ces paroles du Prophète : "Maintenant, Seigneur, que vous êtes avec moi, je ne craindrai aucun mal, quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort." On lui représenta le danger d'une telle entreprise et l'ordre de Soudan qui promettait un besant d'or à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien ; rien ne put arrêter cet intrépide chevalier de Jésus-Christ. Deux brebis qu'il rencontra d'abord lui causèrent une grande joie : il dit à son compagnon : "Mon Frère, ayez confiance au Seigneur, la parole de l'Evangile s'accomplit en nous : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups." En effet, un peu plus loin une bande de Sarrasins se jeta sur eux, comme des loups sur des brebis. Ces infidèles les chargèrent de coups et d'insultes, et les conduisirent bien garottés au Soudan qui leur demanda pour

qui, pourquoi et comment ils étaient envoyés. François répondit avec tout le courage de son cœur : "Ce ne sont pas les hommes, c'est le Très Haut qui m'envoie, pour vous montrer à vous et à votre peuple, la voie du salut, en vous annonçant les vérités de l'Evangile." Et il prêcha aussitôt avec une merveilleuse ferveur et une force admirable un seul Dieu en trois Personnes, Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'était l'accomplissement de ces paroles : "Je vous donnerai des paroles et une sagesse auxquelles tous vos ennemis ne pourront résister ni rien opposer." Le Soudan, frappé d'un tel courage, l'écouta volontiers et l'engagea instamment à demeurer avec lui. François dit : "Je resterai avec vous, si vous et votre peuple, vous vous convertissez pour l'amour de Jésus-Christ. Si vous hésitez à quitter la loi de Mahomet pour la loi du Christ Jésus, faites allumer un grand feu, et j'entrerai dedans avec vos prêtres, afin que vous voyiez par là quelle est la foi qu'il faut suivre. — Je ne crois pas, répondit le Soudan, qu'aucun de nos prêtres veuille entrer dans le

feu ni souffrir quelque tourment pour sa religion." Il fit cette réponse, parce qu'à la proposition du feu, il avait vu s'esquiver en secret et promptement un des plus anciens et des plus notables. François reprit : "Si vous me promettez d'embrasser la religion chrétienne, j'entrerai seul dans le feu : si je suis brûlé, qu'on l'impute à mes péchés ; mais, si Dieu me conserve, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour vrai Dieu et Sauveur de tous les hommes."

Le Soudan lui avoua qu'il n'osait accepter ce parti, par crainte d'une sédition. Il offrit alors à François de riches présents : cet amant de la Pauvreté les méprisa comme de la boue. Le Soudan de son côté, craignant que quelques-uns des siens, touchés des paroles de cet homme de Dieu, ne se convertissent et ne passassent à l'armée des chrétiens, le fit conduire en sûreté et avec honneur au camp devant Damiette.

O homme vraiment heureux, s'écrie ici Saint Bonaventure, qui, bien que son corps n'ait pas été déchiré par le fer du tyran, n'a pas perdu la ressemblance avec l'Agneau divin

immolé ! Oui, dis-je, homme vraiment heureux, qui n'a pas succombé sous le glaive des persécuteurs, et qui pourtant a reçu la palme du martyre.

Pendant que François demeura en Egypte, il ne fit pas grand fruit parmi les infidèles ; mais ses paroles furent une semence féconde, dont ses disciples envoyés depuis par les Pontifes Romains recueillirent une abondante moisson.

Les Sarrasins ne furent pas le seul objet du zèle de François. Il travailla encore au salut des chrétiens de l'armée des Croisés, et il y en eut quelques-uns qui se rendirent ses disciples. L'évêque d'Acre, Jacques de Vitry, écrivant à ses amis de Lorraine sur la prise de Damiette, leur apprenait que Reinier, prieur de Saint-Michel, était entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs ; que trois des principaux de son clergé l'y avaient suivi ; qu'il avait peine à retenir le chantre et d'autres qui voulaient embrasser le même état. A quoi il ajoute : " Cette Religion se répand fort dans le monde, parce qu'elle imite exactement la

forme de la primitive Eglise, et la vie des Apôtres. »

Les plus anciens monuments de l'Ordre assurent qu'après quelques mois de séjour en Egypte, le saint Patriarche alla en Palestine, visita les Saints-Lieux, et fonda la mission franciscaine de Terre-Sainte, en laissant alors à Jérusalem quelques-uns de ses disciples. Il dressa la tente de ses frères sur la sainte montagne de Sion, mais il ne put rien leur confier : on ne lui avait rien confié à lui-même. Les catholiques ne possédaient plus alors un seul pouce de terrain en Terre-Sainte. C'est à force de patience, aux prix de mille sacrifices et même de leur propre vie que nos Pères acquirent peu à peu et conservèrent à la Catholicité ses plus précieux sanctuaires. *Deux mille* de nos religieux ont enduré le martyre du sang, pour la garde de ces sanctuaires et pour la conservation de la foi parmi la chrétienté de la Palestine et plus de *six mille* sont morts martyrs de la charité, au chevet des pestiférés, victimes eux-mêmes de la terrible épidémie.

A la chute de Ptolémaïde en 1291 (date lugubre), tout disparut de Palestine, avec les Croisés et clergé et fidèles, Ordres monastiques et Ordres militaires ; nos Pères *seuls* restèrent, au milieu de la désolation générale, au milieu du sang et des ruines, pour continuer, dans la mesure du possible, l'œuvre des Croisades ; et tout le monde convient qu'il est glorieux pour les Frères-Mineurs d'avoir été commis par les Souverains Pontifes à la garde des Saints-Lieux, au nom de toute l'Eglise, et d'y être restés seuls, offrant à Dieu les vœux communs de tous les fidèles, dans les lieux mêmes que Notre-Seigneur a sanctifiés par sa divine présence, aussi longtemps que la Terre-Sainte ne put offrir aux gardiens de ses sanctuaires que la pauvreté, les opprobres, la prison, le martyre... De nos jours, tous les Ordres et les Instituts religieux tiennent honneur de posséder en Palestine des églises et des couvents, et de partager sans périls l'honneur qui durant sept siècles fut le douloureux apanage des Franciscains.

Les critiques, qui ne manquent jamais dans

les rangs de ceux qui regardent agir les autres, contestent aujourd'hui aux Frères-Mineurs les résultats acquis par une présence séculaire.

Ils leur demandent ce qu'ils ont fait durant sept siècles. Ce qu'ils ont fait : *Ils sont restés.* Ils sont restés, silencieux et tenaces ; la terre qui avait bu le sang du Rédempteur a bu les flots du leur ; ils sont restés, comblant les vides creusés dans leurs rangs par le cimeterre turc et les épidémies ; et si les nouveaux venus trouvent en Palestine quelques vestiges de ce qui fut, s'ils peuvent s'y adonner à de paisibles recherches d'archéologie et d'épigraphie, c'est parce que les Franciscains sont restés là.

Dans une bataille, les troupes fraîches qui arrivent sur le soir décident et remportent la victoire ; mais ce sont les morts, couchés par milliers sur la terre rougie, qui l'ont gagnée.

D'ailleurs les enfants de Saint François rapportent toute la gloire de leur longue attente à leur séraphique Père, persuadés que cette

grande prérogative de leur Ordre, est à l'égard de leur bienheureux Patriarche une récompense spéciale, à cause de son grand amour pour la Croix de son divin Maître, récompense dont ils jouissent par une merveilleuse disposition de la sagesse et de la bonté divines.

De la Palestine, François se rendit à Antioche et passa par la Montagne Noire, où se trouvait un célèbre monastère de l'Ordre de Saint Benoît. L'abbé qui était mort depuis peu, avait prédit qu'il viendrait bientôt un saint homme, chéri de Dieu, Patriarche d'un grand Ordre ; mais pauvrement vêtu et de chétive apparence. Les religieux ainsi prévenus de son arrivée, vinrent processionnellement au-devant de lui, et le reçurent comme un envoyé de Dieu. François demeura quelques jours avec eux et la sainteté qu'ils reconnurent en sa personne gagna si bien leurs cœurs qu'ils embrassèrent son Ordre, remettant tous leurs biens à la disposition du Patriarche d'Antioche. Quelques autres monastères suivirent leur exemple ; et en peu d'années, il se

forma dans le pays une province florissante.

Saint François, après avoir ainsi visité les Croisés en Egypte, prêché aux Musulmans la foi en Jésus-Christ et posé en Orient les fondements de son Ordre, revint en Italie. Il débarqua à Venise en 1220. De là il se dirigea vers Assise, s'arrêtant dans les principales villes, sur son passage, annonçant la parole de Dieu selon sa coutume, prêcha t la pénitence et semant partout de nouveaux prodiges sur ses pas.

Cette même année 1220, le saint Patriarche convoqua un nouveau chapitre, auquel furent spécialement invités les frères des diverses provinces de l'Italie. C'est dans ce chapitre que le saint remit le généralat de l'Ordre entre les mains de Frère Pierre de Catane, qui était jusqu'alors son Vicaire. "Peu d'années après sa conversion, dit Thomas de Célano, (1) il résigna la fonction de prélat de l'Ordre en présence de tous les frères réunis en Chapitre,

(1) Vita secunda, p. III, ch. LXXXI.

afin de mieux pratiquer la sainte vertu d'humilité. Je suis désormais mort pour vous, leur dit-il ; mais voici Frère Pierre de Catanes auquel vous et moi nous obéirons tous. Aussitôt il s'inclina devant lui et lui promit obéissance et respect. Les frères pleuraient tous et gémissaient hautement de se voir orphelins d'un tel Père ! Le bienheureux François se leva et dit, les mains jointes et les yeux dirigés vers le ciel : "Seigneur, je vous recommande la famille que jusqu'à présent, il vous avait plu de me confier. Ne pouvant plus en avoir soin à cause des infirmités que vous connaissez, ô très doux Seigneur, je la remets entre les mains des ministres. Ils vous rendront compte au jour du Jugement si un des frères vient à se perdre par leur négligence ou leur trop grande rigueur." A partir de ce jour jusqu'à sa mort, Saint François resta soumis au supérieur et se montra plus humble que tout autre Frère.

Cependant les religieux ne voulaient pas consentir à ce que leur bien-aimé Père cessât d'être le chef de la famille et que l'un d'entre

eux devint son supérieur. Pierre de Catane se contenta de recevoir le titre de Vicaire Général. Cet humble et parfait religieux ne demeura pas longtemps en charge : il mourut le 10 mars de l'année suivante 1221 ; et Frère Elie, jusqu'alors provincial de Toscane, fut au chapitre qui se tint deux mois après nommé Vicaire Général à sa place.

XV

LES PREMIERS SAINTS

Pour sauvegarder la suite de notre récit, nous avons dû omettre au chapitre précédent un épisode remarquable de la vie de notre saint.

De retour à sa chère Portioncule en 1220 l'homme de Dieu avait reçu la nouvelle que les Frères envoyés au Maroc, avaient généreusement versé leur sang pour Jésus-Christ.

On se souvient qu'au Chapitre de l'année précédente 1219, François s'était réservé la mission d'Orient, voulant aller lui-même porter la bonne nouvelle aux musulmans d'Asie. Mais en même temps il avait envoyé six de ses frères au Maroc, pour tenter la conversion des musulmans d'Afrique. Ce plan témoignait d'une intelligence hardie des besoins de la chrétienté à cette époque. Maîtres de l'Espagne et rois de la Méditerranée, les musulmans

faisaient courir un danger réel à l'existence même des Etats chrétiens. Les Croisades étaient sorties de la conviction que la civilisation chrétienne ne pourrait ni s'étendre au dehors, ni s'affermir au dedans, tant que l'Europe méridionale serait cernée par les infidèles. De là vient que les Papes s'étaient faits, et jusqu'au milieu du XVIe siècle se firent les ardents promoteurs de la Croisade. Sans doute, arracher le tombeau du Sauveur à la domination musulmane était un de leurs objectifs, mais le succès des Croisades était bien plus encore une question de vie ou de mort pour la Chrétienté.

Les croisades guerrières avaient échoué par suite de la jalousie des princes européens. François à la tête d'une armée pacifique commençait d'entreprendre une croisade qui dure encore et dont les résultats acquis sont que la civilisation européenne a fini par pénétrer la barbarie turque sur toute l'étendue des côtes Méditerranéennes.

Les pionniers de l'idée chrétienne que lui avait désignés une révélation divine, affirme

Saint Antonin, se nommaient Bérard, Pierre et Othon, Adjute et Accurse, les trois premiers étaient prêtres, les deux autres convers.

François leur donna pour supérieur Frère Vital, religieux recommandable par sa prudence et sa sainteté.

Frère Bérard, issu d'une ancienne et noble famille était né à Calvi au comté de Narni et avait reçu l'habit en 1213 des mains mêmes de Saint François. A un grand talent de prédicateur, il joignait la connaissance parfaite de la langue arabe.

Frère Pierre appartenait à la famille des Cattini, dont l'antique manoir se voit encore aujourd'hui à San Gemignano en Toscane. Une tradition autorisée rapporte qu'il entra dans l'Ordre en 1211, à la suite d'une prédication de Saint François dans sa ville natale.

Frère Othon, lui, serait né à Stroncone dans l'Ombrie. L'origine des autres frères nous est inconnue.

Avant de les envoyer, leur bienheureux Père leur avait dit : " Mes chers enfants, le Seigneur m'a recommandé de vous envoyer chez les

Sarrazins pour y prêcher la foi, et combattre la loi de Mahomet. Et moi j'irai à mon tour en d'autres pays travailler au salut des infidèles, et j'enverrai des Frères dans le monde entier. C'est pourquoi, mes chers Fils, vous devez être prompts à accomplir la volonté de Dieu. Ayez soin de conserver parmi vous la paix, la concorde, le lien indissoluble de la charité. Soyez patients dans la tribulation, humbles dans la prospérité et vous serez victorieux dans tous les combats. Imitez Jésus-Christ dans la pauvreté, l'obéissance et la chasteté. Mettez en Dieu toute votre espérance et lui-même vous dirigera et vous soutiendra.

Portez avec vous la Règle et le Bréviaire afin de réciter l'office divin de la manière la plus parfaite ; soyez obéissants au frère Vital votre supérieur.

Mes chers enfants, bien que j'aie lieu de me réjouir de votre bonne volonté, mon cœur, en vous voyant partir et vous séparer de moi, n'en éprouve pas moins de l'amertume ; mais nous devons préférer l'ordre de Dieu à notre propre volonté. Je vous conjure d'avoir toujours

devant les yeux la Passion du Seigneur. Ce souvenir vous fortifiera et vous aidera à tout souffrir pour son amour. "

Encouragés par les paroles de leur Père, les soldats du Christ répondirent qu'ils étaient prêts à exécuter les ordres de la sainte obéissance, mais qu'ils avaient besoin de ses prières et de sa sainte bénédiction pour faire quelque bien dans un pays inconnu, au sein d'une nation barbare et ennemie du nom chrétien.

"Celui qui vous envoie, répondit le séraphique Père, veillera sur vous ; je vous confie à sa garde, il vous remplira de vertu, il mettra la parole sur vos lèvres et vous suggérera ce que vous aurez à dire. "

Ils tombèrent alors à genoux, baisèrent la main de leur Père, et les yeux inondés de larmes, ils sollicitèrent une dernière bénédiction. Le saint attendri lui-même les bénit en ces termes :

" Que la bénédiction de Dieu le Père descende sur vous, comme elle descendit autrefois sur les Apôtres ; qu'elle vous accompagne, vous fortifie et vous console dans vos tribulations.

Ne craignez rien, car Dieu est avec vous : allez donc au nom du Seigneur qui vous envoie. "

Remplis de consolation et de courage par la bénédiction de leur Père, ces hommes apostoliques se mirent aussitôt en route, n'ayant pour tout viatique, dit leur historien, que leur bréviaire et la grâce de Dieu. A peine furent-ils arrivés en Aragon que Frère Vital leur supérieur tombait gravement malade. Ne pouvant continuer la route, il dut se résigner à se séparer de ses frères et après les avoir bénis, il les soumit à l'autorité de Frère Bérard.

Pour lui, il offrit au Seigneur ses longues souffrances, en union avec les travaux apostoliques de ses frères. Sa résignation fut certainement très agréable à Dieu, car lorsqu'il apprit le martyre de ses compagnons, il bénit le Seigneur avec un tel transport d'allégresse, qu'il mourut et fut associé à la récompense de ceux dont il n'avait pu partager les travaux.

Les cinq missionnaires poursuivirent leur chemin et arrivèrent en Portugal. A Coïmbre, qui était alors la résidence des souverains, ils furent reçus avec honneur par la Reine Urra-

que, épouse d'Alphonse II, à qui ils prédirent avec leur propre martyre le jour de sa mort.

De Coïmbre, ils passèrent à Alenquer, où existait déjà un couvent de leur Ordre, fondé vers 1216 par le bienheureux Zacharie de Rome, envoyé en Espagne par Saint François avec le bienheureux Bernard de Quintavalle. Ils y demeurèrent six mois dans la prière et dans l'étude de la langue arabe, pour se préparer à leur mission.

Notre dessein n'est pas de les suivre dans leur course. Disons seulement, qu'après une première prédication dans Séville, alors au pouvoir des Musulmans, ils furent expulsés et embarqués pour le Maroc, par le roi maure dont Séville était la capitale et qui, sans le savoir, leur permit d'accomplir ainsi l'ordre de l'obéissance.

Au Maroc, rien ne put entraver leur zèle, ni la prison, ni la torture, ni l'expulsion. Enfin après des traitements si cruels et inhumains que le simple récit remplit d'horreur, ils cueillirent avec joie la palme du martyre, le 16 janvier 1220. C'etait la première fois que l'Ordre

Franciscain rendait à Dieu le témoignage du sang. Mais depuis ces glorieuses prémices, les Frères-Mineurs n'ont jamais cessé de donner au Christ et à son Eglise des apôtres et des martyrs.

Mais qui dira l'exaltation du saint Patriarche quand il apprit que cinq de ses Fils avaient empourpré de leur sang la foi évangélique ! Il tressaillit d'une allégresse divine et les yeux mouillés de larmes, il s'écria : "C'est maintenant que je puis dire en toute assurance que j'ai eu cinq véritables Frères-Mineurs." Puis, se tournant du côté de l'Espagne et saluant le couvent d'Alenquer d'où ils étaient partis pour aller au martyre : "Maison sainte, dit-il, terre sacrée, tu as produit et offert au Roi du Ciel cinq belles fleurs pourprées, d'une odeur très suave. O maison sainte ! sois toujours habitée par des saints !"

Les martyrs du Maroc ont été canonisés en 1481, par le pape Sixte IV. Leur sang versé sur le sol inhospitalier du Maroc, ne fut pas stérile ; il prépara l'établissement d'une belle mission que les Frères-Mineurs, cultivent en-

core aujourd'hui. Voici comment : après la mort des saints martyrs, des fléaux s'appesantirent sur l'empire du Maroc ; la sécheresse, la famine, la peste désolèrent ce malheureux pays. Les infidèles crurent que Dieu les châtiait pour avoir mis à mort des hommes que sa vertu assistait, car ils avaient opéré sous leurs yeux d'éclatants prodiges. Ils invoquèrent donc les bienheureux martyrs et les fléaux cessèrent. Dès lors le libre exercice de leur culte fut accordé aux chrétiens ; de nouveaux missionnaires franciscains furent appelés, des églises s'élevèrent dans les principales villes, et jusque dans la capitale du Maroc. Le premier évêque fut Frère Agnello, envoyé par Saint François, et qui élevé à l'épiscopat en 1227 s'acquit la vénération des infidèles eux-mêmes. Les successeurs furent toujours choisis dans l'Ordre de Saint François. Le Maroc forme aujourd'hui une Préfecture apostolique desservie par les Franciscains. (1)

Les reliques des glorieux martyrs furent une

(1) D'après l'*Auréole séraphique*.

bénédiction pour la terre de Portugal où elles reposaient ; elles donnèrent bientôt à l'Eglise et à l'Ordre de Saint François, un de leurs enfants les plus saints, une de leurs plus pures illustrations. Un jeune Portugais, chanoine régulier, Fernandez de Bouillon, issu d'une des premières familles du pays, alors âgé de vingt-cinq ans, se trouvant à Coïmbre lors de la translation solennelle du corps des martyrs, sentit naître en son cœur un ardent désir de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. Il sollicita et obtint l'habit des Frères-Mineurs, reçut le nom d'Antoine, et, guidé par l'Esprit-Saint, il arriva de monastère en monastère, d'épreuve en épreuve, à Sainte-Marie-des-Anges, où il trouva Saint François qui l'accueillit avec amour. Il le ravit par sa science théologique, remua une partie de la France et l'Italie entière par ses prédications, ses vertus et ses miracles, et mourut dix ans après, en 1231, laissant un renom presque sans égal ; dès l'année suivante, le pape Grégoire IX le canonisa au milieu des acclamations populaires : c'était Saint Antoine de Padoue.

Sa vie est trop connue, trop abondante en merveilles de toute nature pour que nous puissions songer à en donner ici plus que cette rapide esquisse. Mais il est des points par où cette vie touche de si près celle de Saint François que nous ne pouvons les passer sous silence.

Né en 1195, quelques années après François, entré en 1210 chez les Chanoines réguliers, puis en 1220 dans l'ordre des Frères-Mineurs, Antoine arriva en Italie par une disposition providentielle, Il assista en 1221 au quatrième Chapitre général de l'Ordre tenu à Assise et dut y connaître François qui établit alors Frère Elie dans la charge de Vicaire général.

François pourtant ne sut pas quelle acquisition son ordre venait de faire en la personne de ce religieux inconnu, qu'aucun supérieur ne réclama, et qui fut emmené comme au hasard par le provincial de Bologne à titre de prêtre chargé de dire la messe aux religieux de Monte Paolo. Ce ne fut qu'après l'incident de Forli, où sur le commandement de son supérieur Antoine prit la parole devant l'évêque et se

révéla soudain à ses frères, stupéfaits comme un prodige de doctrine et d'éloquence, que le séraphique Patriarche fut informé de ce qu'était ce religieux portugais si humble et si effacé. Il lui ordonna aussitôt d'annoncer la parole évangélique. On sait avec quel succès, durant les neuf années que devait durer encore sa précieuse et trop courte vie, Antoine accomplit l'ordre de son séraphique Père. On ne peut comparer les résultats de sa prédication qu'à ceux de l'apostolat de François lui-même. Conversion des pécheurs et des hérétiques, miracles sans nombre, résurrections de morts, Antoine, par toutes ces œuvres, se montra le digne fils du séraphin d'Assise.

Il évangélisa d'abord la Lombardie et la Romagne et avec un tel fruit que ses frères demandèrent à François qu'il employât son merveilleux talent de docteur et d'orateur à les former eux-mêmes à la prédication, afin que les disciples d'un tel maître pussent propager au loin ses merveilles et son apostolat.

François y consentit, et dans le cours de l'année 1223, Antoine reçut de lui une obé-

dience lui enjoignant d'enseigner la théologie à ses frères. La lettre du saint Patriarche était ainsi conçue :

"Je trouve bon que vous expliquiez aux frères les enseignements de la sainte Théologie ; mais de telle manière cependant, et c'est là mon désir formel, que cet enseignement n'éteigne ni en vous ni dans les autres, l'esprit de la sainte oraison, conformément à la Règle que nous professons."

Antoine, que François appelait souvent "MON ÉVÊQUE" à cause de la gravité de son maintien et de sa doctrine, Antoine fut fidèle aux conseils du saint. Il fit de sa chaire une école de sagesse et de sainteté où se pressaient non seulement les jeunes franciscains qu'il avait mission de former, mais quantité de jeunes gens attirés par sa renommée grandissante.

Remarquons en passant — car ce ne sera pas nous écarter de notre sujet. — que Saint François lui-même a institué dans son Ordre le premier professeur de théologie. Bien qu'il préférât la science acquise dans l'oraison à

celle que donnent les livres, il avait pour celle-ci la plus haute estime en tant qu'elle est nécessaire au ministère apostolique. "Nous devons avoir, dit-il en son Testament, le plus grand respect pour les docteurs et prédicateurs, car ce sont eux qui nous administrent l'esprit et la vie." Dans sa Règle, il ordonne à ses frères d'être, en leurs discours, exacts et corrects, ce qui ne peut s'obtenir sans la science acquise par l'étude.

Saint François n'était l'ennemi que de cette science vaine, fastueuse et sans dévotion, dont l'apôtre Saint Paul, bien avant lui, disait qu'elle enfle : *scientia inflat ;* de cette science surtout qui s'élève contre l'enseignement de l'Eglise. Il ne défendait l'étude qu'aux frères lais, qui ne sont point destinés au ministère apostolique.

Pour les autres, l'étude est strictement obligatoire : Que ceux qui ont reçu de Dieu la grâce de travailler, travaillent fidèlement et dévotement. Mais ils doivent veiller, et c'est la recommandation de la Règle qu'il rappelle à Saint Antoine. à ce que l'étude n'éteigne

point en eux l'esprit de prière et de dévotion, à quoi toute chose doit être subordonnée en ce monde.

Antoine dut interrompre son cours au carême de 1224 pour aller prêcher à Verceil, d'où Saint François l'envoya à Montpellier, ville où la destruction de l'hérésie exigeait le labeur d'un prédicateur savant et habile. Il devait y travailler aussi à la diffusion de l'Ordre, à l'établissement de plusieurs couvents dans le Midi de la France. On voit par là que Saint François comptait sur Antoine comme sur soi-même. C'est dire en quelle estime le saint disciple était auprès du maître très saint.

Divers lieux furent le théâtre de la prédication et des miracles d'Antoine durant les deux années qui suivirent. Nous le retrouvons en septembre 1226 au couvent d'Arles en Provence, où le chapitre provincial était réuni. Le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, Antoine prêchait devant ses Frères, et il avait choisi pour sujet l'explication du titre de la Croix "JESUS NAZARENUS REX JUDÆORUM." Un de ses auditeurs, religieux de sainte vie,

dont le corps est conservé dans l'église cathédrale d'Arles, le bienheureux Monald, fut poussé par l'Esprit-Saint à lever les yeux vers le fond de la salle. Il vit alors Saint François élevé en l'air, les bras étendus en forme de croix et bénissant ses enfants. Tous les religieux se trouvèrent en même temps remplis d'une si abondante consolation spirituelle, que ce témoignage intérieur les persuada de la vérité de la vision de Monald, en les assurant de la présence de leur bienheureux Père. Dieu rendait témoignage par un nouveau prodige, à la prédication d'Antoine. Il consolait aussi François en lui permettant de voir quelques jours seulement avant sa mort, quels hommes il suscitait dans son Ordre, pour perpétuer dans l'Eglise son esprit et sa mission évangélique.

François en effet mourut le 3 octobre de la même année et Antoine ne devait pas le revoir en vie. Il assista en 1230 à la translation de ses restes vénérés, et la même année, il fut délégué par le Chapitre général de l'Ordre, avec cinq autres pères de grande vertu, auprès du Pape Grégoire IX, pour décider ensemble du

sens de divers points de la Règle, sens contesté par des religieux inquiets. Le séraphique Père ne pouvait avoir de plus fidèle témoin de son esprit que celui qui avait jusqu'alors si étroitement marché sur ses traces.

Saint Antoine devait imiter son Père même au delà du tombeau, dans le nombre et la grandeur des miracles opérés après sa mort, dans la rapidité de sa canonisation. En effet, entré dans la récompense céleste le 13 juin 1231, il fut canonisé le jour de la Pentecôte de l'année suivante, 30 mai 1232, en présence, dit-on, de sa pieuse mère. Si le fait est vrai, quel indicible bonheur dut-ce être pour elle !

Saint Antoine de Padoue fut le premier fils de François que l'Église plaça sur les autels, comme les martyrs du Maroc furent les premiers Franciscains qui rendirent à la sainte foi le témoignage du sang. Et de même que ceux-ci furent suivis d'une innombrable phalange de héros, de même Antoine marche à la tête d'une armée d'apôtres et de pénitents. La sève infusée par François à son Ordre faisait ses preuves. On pouvait connaître l'arbre à ses fruits.

XVI

LES NOUVEAUX MACCHABÉES

CEPENDANT le Premier Ordre, celui des Frères-Mineurs, fondé depuis douze ans par le Patriarche d'Assise était répandu dans tout le monde, fécondant de ses sueurs les églises d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Espagne, et arrosant de son sang la terre infidèle du Maroc, de la Mauritanie et de l'Egypte. Le Deuxième Ordre, celui des Clarisses ou Pauvres-Dames, fondé trois ans après le Premier, se développait avec une égale rapidité. L'exemple du serviteur de Dieu, François, et la grâce de Jésus-Christ qu'il portait en lui, produisaient dans les peuples un élan universel vers le sacrifice et de tous les rangs de la société sortaient en foule des pauvres volontaires qui couraient avec un grand amour se placer sous la conduite de François, ou de son illustre fille, Sainte Claire.

Les fidèles que les engagements de leur état ou des liens plus sacrés retenaient au milieu du monde, s'affligeaient de ne pouvoir suivre ce mouvement divin qui semblait entraîner tous les cœurs vers le cloître. De toutes parts des hommes et des femmes, ployant sous le poids des sollicitudes, des charges et des soins extérieurs de la famille, venaient consulter le saint Patriarche sur les moyens de vivre chrétiennement au milieu du siècle : ils lui demandaient une règle de vie tracée de sa main, afin de marcher plus sûrement dans les voies de la perfection évangélique : de là, la fondation du Troisième Ordre, ou Tiers-Ordre de Saint François, qui devait, comme les deux autres, se développer et s'étendre en tous lieux et dans tous les temps, avec une rapidité irrésistible et une merveilleuse fécondité.

Le saint allant de Florence à Cagiano près de Poggi-Bonzi, en Toscane, rencontra un des anciens amis de sa jeunesse, le marchand Luchesio. Cet homme, autrefois avare et violent, s'était converti et édifiait ceux qu'il avait scandalisés. Charitable, chérissant les pauvres,

soignant les malades dans les hôpitaux, il ouvrait sa maison aux pèlerins et les traitait avec une chétienne hospitalité. Sa femme Bona Donna, d'abord opposée à ces œuvres de miséricorde l'avait bientôt imité, et plus d'une fois tous deux avaient prié le saint de leur tracer une voie de perfection appropriée à leur état.

Arrivé dans cette maison déjà sanctifiée par la charité, François leur dit: "J'ai songé depuis peu à instituer un troisième Ordre où les personnes mariées pourront servir Dieu d'une manière parfaite; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'y entrer." Luchesio et Bona Donna, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit, prièrent François de les admettre dans ce nouvel Institut, dont ils furent les prémices. Le saint leur fit prendre un habit simple et modeste, de couleur cendrée, avec une corde à plusieurs nœuds pour ceinture, et leur prescrivit la pratique de quelques exercices de piété, jusqu'à ce qu'il eut composé la Règle.

A peine fondé, cet Ordre s'étendit merveil-

leusement et envahit tous les degrés de la hiérarchie sociale : les Tertiaires se trouvaient partout ; à la cour, à l'armée, dans les charges publiques, dans toutes les professions honnêtes ; et ces chrétiens généreux et dévoués accomplissaient, sans affectation comme sans respect humain, les devoirs de leur Règle, donnant ainsi à tous l'exemple de la perfection propre à l'état séculier.

De l'Italie, le Tiers-Ordre se répandit très rapidement dans toutes les autres contrées de l'Europe : en France, en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Sicile, dans toutes les parties de l'Allemagne ; et partout des Rois et des Reines donnaient à leurs sujets d'augustes exemples, en revêtant l'humble habit de la Pénitence.

Le Tiers-Ordre franchit bientôt les limites de l'Europe, passa en Asie et alla cueillir jusque dans le Japon la palme du martyre. Les Frères-Mineurs de l'Observance l'avaient porté dans les Indes Occidentales, avec les lumières de l'Evangile ; et dans le recensement fait moins d'un siècle et demi après la découverte

par Christophe Colomb, on put y compter *cent dix-huit mille* Tertiaires !

Et l'efficacité de leurs efforts pour arriver à la paix de l'Eglise avait été si remarquable dès le temps de Grégoire IX, que ce pape, les comparant aux défenseurs d'Israël, leur avait donné dans une bulle écrite en leur faveur, le titre glorieux de " nouveaux Macchabées. "

Voici quelles étaient les principales obligations de la Règle, approuvée en 1289 par Nicolas IV : Obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise, s'abstenir des dissensions factieuses, ne rien détourner du bien d'autrui, ne pas prêter de serments solennels, ne prendre les armes que pour la défense de la religion et de la patrie, garder la frugalité dans la nourriture, la simplicité dans le vêtement, fuir le luxe, s'abstenir des séductions dangereuses et des plaisirs coupables, réciter tous les jours les heures canoniales ou 58 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* ; pratiquer l'abstinence quatre jours par semaine, jeûner tous les vendredis de l'année, tous les jours de la Saint-Martin à Noël et de la Quinquagésime à Pâques ; enfin payer une

cotisation qui alimentait une caisse centrale. — Aujourd'hui, la règle primitive a été considérablement adoucie par Léon XIII qui a voulu rendre le Tiers-Ordre accessible à tous les chrétiens: l'Office ne se compose plus que de 12 *Pater, Ave et Gloria Patri*, et les jeûnes d'obligation sont réduits à deux, consacrés par un ancien usage: "*la veille de l'Immaculée-Conception et la veille de la fête de Saint François.*"

Malgré la multiplicité de ces jeûnes et de ces abstinences qui effraieraient nos meilleurs chrétiens du xxe siècle, le Tiers-Ordre se répandit avec une rapidité extrême et 50 ans ne s'étaient pas écoulés depuis sa fondation que la chrétienté avait changé de face. — "Le "détachement, la chasteté, l'amour divin "refleurissaient comme aux temps apostoli-"ques, et avec les Luchesio, les Ferdinand de "Castille, les Louis de France, avec les Viri-"diane, les Humiliane, les Elisabeth de Hon-"grie, s'épanouissaient dans le palais du riche "comme dans la cabane du pauvre, dans l'a-"telier de l'ouvrier comme au comptoir du

"négociant, dans la rue et sur la place publi-
"que comme dans l'intérieur du foyer domes-
"tique." Jamais le monde n'avait entendu parler d'une semblable conception si contraire aux sentiments du monde. Et loin de le révolter par son opposition à ses maximes, la Règle du Tiers-Ordre le subjugua et le succès dépassa toute espérance. On eût dit que les esprits et les cœurs l'attendaient tant les foules mirent d'ardeur à se précipiter vers elle. La nouvelle association avait pris une telle extension que le chancelier de l'empereur d'Allemagne Frédéric II, épouvanté de son développement autant qu'émerveillé, s'écriait : "*Il n'y a plus personne au monde qui n'entre dans le Tiers-Ordre de Saint François.*"

Comment expliquer cette diffusion qui tient du prodige ? On pourrait lui assigner deux causes : 1° *l'influence de la sainteté du fondateur ;* 2° les *précieux avantages* qu'offrait le Tiers-Ordre à ceux qui s'y enrôlaient.

Tout d'abord le nom et la réputation de François d'Assise furent un attrait irrésistible. Les populations ne voyaient que lui, on

ne savait comment le louer assez, tous proclamaient que c'était un saint, plus que cela, *le saint donné par Dieu à cette époque.*

Aussi tout le monde ambitionna-t-il l'honneur de devenir membre de sa famille, lorsque, grâce au Tiers-Ordre, cet honneur eut été mis à la portée de tous.

Après sa mort qui suivit bientôt, l'empressement, au lieu de tomber, s'accrut encore. Comme il fut canonisé tout de suite par l'opinion publique et avant deux ans par le Saint-Siège, les bons chrétiens se montrèrent jaloux de se placer sous son patronage.

En outre, le Tiers-Ordre renfermait de grands avantages spirituels et temporels au profit de ses membres et de la société. Il se présentait comme un ordre *approuvé*, par conséquent comme une *Ecole de piété et de progrès moral :* l'esprit même de Notre-Seigneur descendu en François comme en un vase d'élection, se propageait jusqu'aux extrémités du monde. Ce fut cet esprit qui groupa les Tertiaires, et qui, après les avoir groupés, les emporta d'un élan puissant, à une hauteur où

les individus, laissés à eux-mêmes, n'auraient probablement jamais atteint. Ajoutez les réunions de chaque mois et la nouveauté très douce et très agréable d'être et d'habiter ensemble comme des frères. On se *connaissait*, on *s'aidait*, on *s'aimait*.

L'association est un besoin profond du cœur de l'homme. Les Tertiaires se sentaient associés, et associés pour la conquête de ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre. Et la meilleure preuve que le Tiers-Ordre fut une école de perfection, c'est la moisson de saints qu'il a produite. Au XIIIe siècle seulement, on compte 14 Tertiaires qui ont été canonisés ou béatifiés par l'Eglise.

Mais le Tiers-Ordre n'eut pas seulement comme résultat de répandre à travers le monde laïque, par le désir d'une vie plus haute, le feu de l'amour divin qui animait notre Séraphique Père ; on peut dire qu'il fut l'un des plus grands efforts qui aient jamais été tentés pour introduire *plus de justice* parmi les hommes. Il y avait dans sa constitution, trois articles qui devaient changer au Moyen-Age, au *profit des*

petits et des humbles, l'ordre social alors existant. En effet, par cela seul que la Règle obligeait le Tertiaire à ne pas *porter les armes*, sinon pour la cause de la foi, elle le déliait de l'obligation de s'armer pour le service de son seigneur — et les guerres féodales s'en trouvèrent fort empêchées — ; par cela que la Règle obligeait à ne *point prêter serment*, elle relâchait les liens féodaux — ; en constituant enfin à l'aide des *cotisations*, *un trésor commun*, la Règle fournissait aux Tertiaires le moyen de se racheter vis-à-vis de leurs seigneurs. La puissance seigneuriale était ainsi ruinée par la base, et le Tiers-Ordre se trouve avoir été le libérateur d'une foule de braves chrétiens opprimés.

L'organisation corporative, qui fut un des points saillants de l'état économique du Moyen-Age, doit beaucoup aussi au Tiers-Ordre. Dans chaque métier, il y avait quantité de Tertiaires fervents, désireux de répandre autour d'eux les vertus franciscaines. Aussi dans son ouvrage "*Les grandes époques de l'histoire économique*" Claudio Janet a pu

écrire : "Le rapide développement des con-"fréries ouvrières qui étaient la base des cor-"porations du Moyen-Age, nous paraît la con-"séquence directe de ce que l'on a pu appeler "le grand mouvement franciscain."

A l'époque du Protestantisme, le Tiers-Ordre reprenait une vie et une activité toutes nouvelles. Luther et Calvin n'avaient pas de plus implacables adversaires que les Frères de la Pénitence. En Angleterre, la lutte contre Henri VIII était dirigée par des Tertiaires, en particulier par Thomas Morus qui paya de son sang ses courageuses protestations contre la tyrannie. En France, avec les Frères-Mineurs, ils étaient l'âme de la Ligue, de ce grand mouvement catholique qui préserva de l'apostasie le royaume de Charlemagne et de Saint Louis. Plus tard, comme leurs Pères du Premier Ordre, ils tiendront tête au Jansénisme ; et en face des scandales royaux, ils donneront avec les Anne d'Autriche et les Marie-Thérèse, jusque sur les marches du trône, l'exemple du respect austère du devoir et de la charité envers les humbles.

Et pour citer des faits moins anciens, faut-il rappeler le rôle du Tertiaire Garcia Moreno dans les luttes dont la République de l'Equateur au XIXe siècle a été le théâtre ?...Faut-il mentionner la courageuse résistance des catholiques Tertiaires au Culturkampf allemand, résistance qui finit par triompher de la politique sectaire de Bismarck ?...

Le Tiers-Ordre a donc été une école de sainteté, d'apostolat et de dévouement ; et ce qui caractérise son influence, c'est une double action religieuse et matérielle. Ce que l'âme est au corps, le Tiers-Ordre franciscain le fut à la société civile. Il serait impossible de dire tout ce que l'Eglise et l'Etat ont reçu de bienfaits de l'action populaire chrétienne des Tertiaires à travers plusieurs siècles. Bien longue serait l'énumération de toutes les œuvres qu'ils ont suscitées. On retrouve, dans les œuvres du Tiers-Ordre, l'origine de presque toutes les institutions charitables vouées à tous les besoins, à toutes les souffrances : Education des enfants, soin des malades, des vieillards, des aliénés, des sourds-muets, des aveugles,

des lépreux, des déshérités de tout genre. Ajoutons les œuvres de catéchisme, de patronage, les ouvroirs, les orphelinats, puis les des monts-de-piété et les banques rurales et populaires. Tel a été dans le passé le rôle fécond du Tiers-Ordre.

Et ce fut la pleine espérance qu'il se montrerait tel dans l'avenir, qui porta le génial Pontife Léon XIII à faire de la Règle du Tiers-Ordre la base de la *Réforme sociale*, ainsi qu'il s'en expliqua bien des fois. Il voulait ainsi opposer le Tiers-Ordre à la Franc-Maçonnerie comme une invincible armée.

Son intention d'abord peu comprise, paraît aujourd'hui en voie d'être suivie et son plan exécuté. Le Tiers-Ordre compte dès maintenant dans ses rangs l'*élite* des chrétiens. (1) C'est l'indice que nos temps reverront la merveilleuse floraison de vertus et d'œuvres chrétiennes que suscita, au XIIIe siècle, l'ardent apostolat de Saint François.

(1) Une récente statistique fixe à environ 2 500 000 le nombre des Tertiaires *séculiers* des deux sexes dans le monde entier.

XVII

LA PORTIONCULE

Après avoir établi son troisième Ordre, François continua ses prédications dans la Toscane. C'est en ce temps-là, vers le mois d'octobre, (1221) que l'homme de Dieu obtint la fameuse Indulgence de Sainte-Marie-des-Ange, autrement dite de la Portioncule. (1)

Les grandes lumières que le saint homme recevait dans l'oraison, lui découvraient le malheureux état des pécheurs : il déplorait leur aveuglement, il en était pénétré de compassion, et souvent il priait pour eux. Une nuit qu'il demandait à Dieu leur conversion avec beaucoup d'ardeur et beaucoup de larmes, il fut averti par un ange d'aller à l'église,

---

(1) Plusieurs Auteurs modernes font remonter cet évènement à une époque antérieure. — Les anciens n'en ont pas indiqué l'année précise.

où il trouverait Jésus-Christ et sa très sainte Mère, accompagnés d'une multitude d'esprits célestes. Le saint y alla transporté de joie et se prosterna pour rendre ses hommages à la Majesté du Fils de Dieu. Notre-Seigneur lui dit : "François, le zèle que vous et les vôtres avez pour le salut des âmes, fait qu'il vous est permis de demander quelque chose en leur faveur, à la gloire de mon Nom." Au milieu des merveilles qui le ravissaient, François fit cette prière : "Notre Père très saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté d'accorder aux hommes, que tous ceux qui visitent cette église, reçoivent l'indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un prêtre ; et je prie la bienheureuse Vierge, votre Mère, l'Avocate du genre humain, d'intercéder pour me la faire obtenir."

La Sainte Vierge intercéda, et Jésus-Christ prononça ces paroles : "François, ce que vous demandez est grand ; mais vous recevrez des faveurs encore plus grandes. Je vous accorde celle-ci : je veux néanmoins que vous alliez

trouver mon vicaire à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier, et que vous lui demandiez la même indulgence." Les compagnons du saint, qui étaient dans leurs cellules, entendirent toutes ces choses : ils virent une grande lumière qui remplissait l'église, ainsi que les troupes d'anges ; mais une respectueuse frayeur les empêcha d'approcher.

Dès le matin, François les ayant assemblés leur défendit de publier cette merveille, et il partit, avec Frère Massée, pour Pérouse où se trouvait alors le Pape Honorius. Quand il fut en sa présence, François lui dit : "Saint Père, il y a quelques années que j'ai réparé une petite église dans votre domaine ; je vous supplie d'y accorder une indulgence qui soit libre et sans obligation de faire une offrande." Le Pape lui répondit que cela ne se pouvait pas raisonnablement accorder, parce qu'il était juste que celui qui voulait gagner une indulgence, la méritât en quelque manière, surtout par des œuvres de charité. "Mais, ajouta-t-il, pour combien d'années me demandez-vous cette indulgence ?" — "Très Saint Père, ré-

pondit François, qu'il plaise à votre Sainteté de me donner non pas tant des années que des âmes. — Et en quelle manière voulez-vous des âmes, répliqua le Pape ? — Je souhaite, poursuivit François, que sous le bon plaisir de Votre Sainteté, ceux qui entreront dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, contrits, confessés et bien absous par un prêtre, reçoivent une entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre. Le Pape lui dit alors : " François " vous demandez quelque chose de grand. La Cour Romaine n'a pas coutume d'accorder une pareille indulgence. — Très Saint Père, repartit François, je ne vous la demande pas de moi-même : c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé : je viens de sa part. " A ces dernières paroles du saint, le pieux Pontife répéta publiquement jusqu'à trois fois : " Je veux bien que vous l'ayez. Je veux bien que vous l'ayez. Je veux bien que vous l'ayez. "

Les cardinaux qui étaient présents représentèrent à Honorius qu'en accordant une si grande indulgence, il allait détruire celles de la Terre-Sainte et du Tombeau des Bienheu-

reux Apôtres. "La concession est faite, leur répondit le Pape, il n'est pas à propos de la révoquer : modifions-la seulement." Et rappelant François il lui dit : "Nous vous accordons l'Indulgence que vous Nous demandez : c'est pour tous les ans à perpétuité, mais seulement pendant un jour naturel, depuis un soir, y comprenant la nuit, jusqu'au soir du lendemain." A ces paroles, François baissa humblement la tête. Comme il s'en allait, le Pape lui demanda : "Où allez-vous, homme simple ? Quelle assurance, avez-vous de ce que vous venez d'obtenir ? Très Saint Père, répondit-il, votre parole me suffit. Si cette indulgence est l'œuvre de Dieu, lui-même la manifestera. Que Jésus-Christ, sa sainte Mère et les anges soient à cet égard notaire, papier et témoins ; je ne demande point d'autre acte authentique." Ces paroles du saint lui étaient dictées par la grande confiance que lui inspirait la vertu de cette grande apparition.

François partit de Pérouse pour retourner à Sainte-Marie-des-Anges, et au milieu du che-

min, à un village nommé *Collé*, il s'arrêta dans un hôpital de lépreux, où il prit un peu de repos. A son réveil, il se mit en oraison ; puis il appela Frère Massée et lui dit avec une grande joie : "J'ai l'assurance que l'indulgence qui m'a été accordée par le Souverain Pontife, est confirmée au ciel."

Le jour où cette indulgence pourrait être gagnée n'était pas déterminé ; mais François, assuré de la volonté divine laissait à la Providence le soin de compléter l'œuvre de miséricorde qu'il avait sollicitée. En attendant, il continua sa vie apostolique et mortifiée, prêt à donner mille fois sa vie, s'il avait pu, pour le salut de tant de pauvres âmes qui vivaient dans l'oubli de Dieu et de la bienheureuse éternité.

Deux ans après, (1223) une nuit que le saint était en prière dans sa cellule à Sainte-Marie-des-Anges, le tentateur lui suggéra de ne point tant veiller, cherchant à lui persuader qu'à son âge... le sommeil lui était nécessaire. François sentant la malice du démon, se lève, court vers le bois, quitte son habit et se jette à

travers les ronces et les épines. "Il vaut mieux, disait-il à son corps déchiré et tout en sang, il vaut bien mieux souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ que de suivre les conseils d'un ennemi qui me flatte." Aussitôt une grande lumière l'environna, et il vit les buissons couverts de belles roses blanches et rouges, bien qu'on fût au mois de janvier et dans un hiver très rigoureux. Une troupe d'anges lui apparurent et lui dirent : "François, hâtez-vous d'aller à l'église ; Jésus-Christ vous y attend avec sa sainte Mère." Au même moment, il se sentit miraculeusement revêtir d'un nouvel habit, éclatant de blancheur, cueillit sous l'inspiration qui le pressait, douze roses de chaque couleur, et se rendit à l'église dont le chemin lui semblait richement ornée. Après une profonde adoration, il fit à Jésus-Christ cette prière sous la protection de la Sainte Vierge : "Notre Père Très-Saint, Seigneur du ciel et de la terre, Sauveur du genre humain, daignez, par votre grande miséricorde, déterminer le jour de l'indulgence que vous avez eu la bonté d'accorder pour ce saint lieu."

Notre-Seigneur lui répondit avec une grande bonté : "Je veux que ce soit depuis le soir (1er août aux 1es Vêpres) du jour où l'Apôtre Saint Pierre fut délivré de ses liens, jusqu'au soir du lendemain.

— Seigneur Très Saint, ajouta François, de quelle manière cette indulgence doit-elle être publiée ? Il pourra se faire que l'on n'ajoute pas foi à mes paroles.

— Allez de nouveau, lui dit Notre-Seigneur, trouver mon Vicaire sur la terre ; faites-lui connaître ma volonté ; présentez-lui comme preuve quelques-unes de ces roses miraculeuses ; prenez avec vous quelques-uns de vos Frères qui, de leurs cellules, ont entendu ma voix. Allez : ma grâce fera le reste. "

Jésus-Christ ayant cessé de parler, les chœurs angéliques entonnèrent le *Te Deum* en action de grâces, et la vision disparut.

Le lendemain, François ayant choisi trois roses rouges et trois blanches, accompagné de trois frères qui avaient été témoins du prodige, partit pour Rome. Introduit au palais de Latran devant le Pape et les Cardinaux assem-

blés, il raconta avec beaucoup de simplicité sa merveilleuse vision, et présenta les roses blanches et rouges en témoignage de sa véracité. Honorius considérant ces fleurs si belles, si fraîches, si parfumées (on était au cœur de l'hiver) et admirant plus encore la sainteté de François, accueillit favorablement sa requête. Il fixa la grande indulgence au 2 août et manda aux Evêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Foligno, de Nocera, de Spolète et de Gubbio, de la promulguer solennellement en la fête de Saint Pierre-aux-liens. François était lui-même porteur des Lettres Pontificales.

On rapporte qu'au jour indiqué les sept Prélats ayant à leurs côtés le bienheureux Patriarche, montèrent sur une estrade dressée à la porte de la petite église de la Portioncule. (1) François invité à parler le premier à la foule assemblée, fit un discours si plein de ferveur

(1) On conserve encore, à Notre-Dame-des-Anges, deux des poutres de cette estrade, dans la petite Chapelle des Roses, près de laquelle on admire *le spineto* ou le petit jardin des Rosiers miraculeux de Saint François, *toujours verts et sans épines.*

qu'il semblait d'un ange plutôt que d'un homme, et il termina par ces paroles écrites sur un petit papier qu'il tenait à la main : "Je veux vous faire aller tous en paradis. Je vous annonce une Indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté du Père céleste et de la bouche même du Souverain Pontife. Vous tous qui êtes venus ici, le cœur contrit, confessés et absous par un prêtre, vous aurez la pleine rémission de la peine due à vos péchés ; et il en sera de même tous les ans, à *perpétuité*, pour tous ceux qui se présenteront dans les mêmes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours, mais je n'ai pu l'obtenir."

En entendant annoncer l'Indulgence : à *perpétuité*, les évêques en restèrent fort surpris et ils convinrent entre eux de la réduire à dix ans seulement. L'Evêque d'Assise voulut le premier la restreindre de cette manière ; mais il ne put s'empêcher de dire, comme François, à *perpétuité*. Les autres évêques essayèrent successivement de mettre la restriction, et Dieu permit que, contre leur vouloir, ils répétassent tous à *perpétuité*. Par là, ils reconnu-

rent tous la volonté du Ciel, et publièrent volontiers l'indulgence à *perpétuité*.

Tel est le résumé de la merveilleuse origine de la célèbre indulgence que depuis près de sept siècles, les peuples vénèrent sous le nom d'*Indulgence de la Portioncule* ou de *Grand Pardon d'Assise*.

Depuis ce jour mémorable, tous les ans, le 2 août, les populations se portent en foule à la Portioncule, pour gagner la célèbre Indulgence.

Il faut voir, dit un auteur (1) qui, comme nous, a visité tous les lieux sanctifiés par les miracles de Saint François d'Assise, il faut voir ces troupes de quinze mille, de vingt mille pèlerins arrivant de toutes les parties du monde et campant dans la plaine deux ou trois jours avant l'heure sainte.

La journée est ordinairement consacrée à visiter la Basilique d'Assise, le Tombeau de Sainte Claire, Saint Damien, tous les sanctuaires vénérés de ce paradis de l'Apennin;

(1) E. Chavin de Malan.

mais les bandes pieuses aiment surtout à aller en chantant des cantiques prier un instant dans l'humble et très ancienne chapelle du couvent *delle Carceri*. Pour arriver à cette solitude chérie de Saint François, il faut suivre une petite route qui serpente sur le flanc du Mont Subazio. Le pauvre couvent occupé par les Pères Réformés est en partie adossé à un énorme rocher qui fait un des côtés du cloître. Au milieu d'une nature si pittoresque, si grandiose, en face de ce monument des saintes douleurs de la pénitence, l'homme qui aime Dieu verse des larmes bien douces et des prières bien ferventes. (1)

(1) Ce petit couvent est resté tout embaumé du parfum des vertus de tant d'autres grands saints, qui, à l'exemple de leur séraphique Père, y ont pratiqué de rudes austérités, et il est tout rempli de merveilles. Ici c'est la peinture murale, représentant Notre-Seigneur qui allongea le bras pour réveiller, un soir, un bon frère qui de retour de la quête et accablé de lassitude s'était endormi dans la petite chapelle. Là, c'est le rocher qui servait de lit à Saint François, et que les pèlerins vénèrent à genoux, après avoir ôté leur chaussure. Un peu plus loin c'est le crucifix miraculeux dont le saint se servait dans ses courses apostoliques

Le soir, après que chacun a pris son repas en famille, car il y a des familles entières, ou avec des compagnons de route, les uns se reposent de leur long voyage, les autres racontent d'édifiantes histoires, quelques-uns chantent en s'accompagnant des instruments de leur pays. Sous ce ciel d'Italie, pendant ces nuits d'été si sereines, si calmes, les anges descendent sur la terre et recueillent, pour les présenter à Dieu, toutes ces joies confiantes et ces douleurs résignées. Les portes de la Basilique restent toujours ouvertes, et des confes-

---

et qui, une nuit, revint *seul* de Rome où l'avait emporté par dévotion, un cardinal de la Sainte Eglise. A côté, on voit un puits immense, creusé dans le roc vif par le démon qui, chassé honteusement par Saint François montra ainsi sa rage impuissante. En face, le regard plonge au fond du torrent, véritable abîme, demeuré sec depuis le jour où le saint homme lui commanda de ne plus troubler par le tumulte de ses eaux, la psalmodie des Frères. Au fond de ce torrent, l'œil étonné contemple le petit jardin, rempli de fraîcheur et qui jadis s'inondait comme signe avant-coureur de quelque calamité publique. De l'autre côté l'*yeuse* verdoyante, sortant de la fente du rocher et surplombant l'abîme, sur laquelle les petits oiseaux de la forêt

seurs nombreux, assis au tribunal de la pénitence sont occupés à panser et à guérir les blessures de l'âme.

L'intérieur du couvent présente l'aspect d'un grand caravansérail, où se serait arrêtée une nombreuse caravane. Tous les bons paysans des environs, qui, plus d'une fois dans l'année, ont accueilli le Frère Quêteur, descendent de leurs montagnes et viennent demander à leur tour une hospitalité qu'ils n'ont jamais refusée. D'ailleurs le couvent est

---

venaient se grouper pour entendre chaque jour la prédication du séraphique Père. Le long du torrent, on montre encore, semées, çà et là, les grottes silencieuses où autrefois des amis du bon Dieu faisaient d'effrayantes pénitences...

Dans l'intérieur de ce petit couvent *des Prisons* et qui mérite bien ce titre, les cellules primitives, creusées dans le roc et toujours existantes, sont si étroites et si basses, que voulant par curiosité, en mesurer une, nos deux mains, en étendant les bras, touchaient sans effort, d'un côté à la voûte et de l'autre à toutes les parois environnantes. La petite et unique fenêtre destinée à lui donner l'air et la lumière mesure très exactement en hauteur... *onze pouces*, et sa largeur est naturellement encore plus restreinte !

par excellence la maison du peuple. Il s'y établit comme chez lui ; dans la cour, il met son âne, son cheval, et il se couche tranquillement dans les corridors, dans les cloîtres et sur les marches des escaliers. Tout le long de la route, de Pérouse à Spolète, à plusieurs milles, des marchands dressent leurs boutiques ; on y vend des vivres, des étoffes et surtout des chapelets, des médailles et autres petits objets de dévotion ; chacun veut emporter un souvenir, un gage qui doit charmer les embrassements du retour.

Ce pèlerinage qui nous paraît encore si nombreux, n'est rien en comparaison de ce qu'il était dans les siècles de foi. Barnabé de Sienne, compagnon de Saint Bernardin, raconte dans la touchante histoire qu'il nous a laissée, qu'étant venu à la *Portioncule* pour gagner l'Indulgence avec son saint ami, ils y trouvèrent *plus de deux cent mille pèlerins !*

En 1309, le Bienheureux Jean de l'Alverne se trouvant à la Portioncule pour confesser dans le temps de l'Indulgence, entendit la confession d'un homme âgé de plus de cent

ans, portant l'habit du Tiers-Ordre, qui était venu à pied du lieu de sa demeure, entre Assise et Pérouse. Le Bienheureux admirant son zèle, lui demanda comment il avait pu entreprendre ce voyage dans une si grande vieillesse. "Mon Père, répondit-il, si je ne pouvais venir à pied, je me ferais amener, et même je me ferais traîner, plutôt que de perdre le fruit de ce saint jour." Le confesseur ayant voulu savoir d'où lui venait une telle confiance : "C'est, poursuivit le vieillard, que j'étais présent lorsque Saint François, qui logeait souvent chez mon père, y vint un jour en allant à Pérouse, et nous dit qu'il allait demander au pape la confirmation de l'Indulgence qu'il avait obtenue de Notre-Seigneur. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué, chaque année, à venir dans ce saint lieu, le jour du Pardon, et je n'y manquerai jamais, tant que j'aurai un souffle de vie sur cette terre."

Que d'âmes, depuis Saint François, qui étaient mortes à la vie de la grâce ; que de pauvres pécheurs qui étaient assis dans les ténèbres du vice et de l'iniquité ont recouvré

la lumière et la vie dans cet auguste sanctuaire. C'est bien là le sens de l'admirable vision rapportée par Saint Bonaventure : "Un de nos pieux Frères, dit le Docteur Séraphique, eut avant sa conversion une vision qui mérite d'être rapportée. Ce frère eut donc une vision près de l'église de la Portioncule. Il vit rangés autour d'elle, une multitude innombrable d'hommes tous frappés d'une affreuse cécité ; ils se tenaient là le visage tourné vers le ciel et les genoux en terre, élevant les mains et suppliant Dieu avec larmes de leur faire miséricorde et de leur rendre la lumière de leurs yeux. Tout-à-coup, pendant qu'ils se tenaient dans cette attitude suppliante, une grande lumière, descendant du ciel, se répandit sur eux, et leur rendit à l'instant même, l'usage de la vue qu'ils demandaient avec tant de supplications et avec une si grande abondance de larmes."

Un peu plus tard, un autre prodige vint prouver combien cette petite église était chère à Jésus-Christ et à sa divine Mère. L'an 1309, pendant qu'une foule de pèlerins se pres-

saient autour de la sainte chapelle, le 2 août, jour du *Grand Pardon*, on entendit un bruit semblable à celui du tonnerre, et à la vue de tous les assistants, une colombe blanche comme la neige fit cinq fois le tour de la chapelle et disparut. En même temps, le Bienheureux Conrad d'Offida, qui était aussi présent, vit la Sainte Vierge assise au sommet de la chapelle, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Jésus leva sa petite main et bénit le peuple.

Bien des peuples manquent aujourd'hui à ce saint rendez-vous d'indulgence et d'amour ; ceux de l'Italie sont restés fidèles. C'est là qu'il faut les voir avec leurs costumes si gracieux et si variés. Ce sont les paysans de la Toscane, les plus propres, les plus élégants de tous, surtout les femmes avec leur vêtement toujours bleu ou écarlate, leurs cheveux ordinairement blonds, nattés en rond derrière la tête, leurs chapeaux de paille, et les longues touffes de rubans de diverses couleurs qui flottent autour d'elles. Ce sont les montagnards de l'Ombrie et des Abruzzes avec leurs brayes serrées, leurs justaucorps gris, leurs larges chapeaux et cette

chaussure de grosse toile et de cuir liée avec des cordelettes ; les femmes avec leur coiffure si simple, en toile blanche ou de couleur, leur corset de velours vert ou rouge, bordé de noir, leurs jupes larges à mille plis, et leur mantelette, longue pièce de drap ordinairement rouge ou bleu et dont elles se drapent d'une manière pittoresque.

Cependant la cloche du *Sagro-Convento*, à Assise, donne le signal solennel que la journée du *Grand Pardon* s'ouvre dans le ciel et sur la terre. Tous les religieux de Saint François, Observants, Réformés, Capucins, Conventuels, Tertiaires, qui s'étaient réunis dans le *Sagro-Convento*, défilent en longues processions et descendent dans la plaine ; l'évêque suit avec son clergé, tous les grands personnages ecclésiastiques et les magistrats. Les portes de la vaste Basilique de Notre-Dame-des-Anges s'ouvrent avec cérémonie. La procession traverse la grande nef, entre dans la petite église de la Portioncule sous l'immense dôme, où elle ne fait qu'une simple salutation à l'autel ; puis sortant par la petite porte pratiquée à droite,

elle se retire dans le cloître. Alors les pèlerins, poussant leur cri d'enthousiasme : *Evviva Maria*, se précipitent vers le sanctuaire, avec une passion, un délire dont il est difficile de se faire une idée. Ce sont des cris, des invocations, des cantiques. Chacun à sa manière témoigne à Marie, Reine des anges et des hommes, son amour, son respect, sa reconnaissance. Toute cette foule entre dans la petite église par la porte sur la façade et en sort, sans s'arrêter, par la petite porte latérale. Cette procession en masse compacte dure ainsi depuis l'heure des premières vêpres de la veille, jusqu'au soir du lendemain.

Le chrétien en contemplant ces choses, bénit Dieu dans son cœur, et rend de sincères actions de grâces à son infinie miséricorde qui remet ainsi aux pécheurs de longues et pénibles satisfactions, et attache cette indulgence aux exercices du christianisme les plus ordinaires et les plus faciles ; il est impossible de ne pas être ému profondément.

Au milieu du chemin de la vie, quel est celui qui ne soupire pas après la source d'une onde

rafraîchissante et un doux repos à l'ombre des grands arbres ? Quel est celui qui ne désire briser ses liens, s'affranchir de l'influence des lieux, des habitudes, faire un pèlerinage et orienter son âme à une vie nouvelle ? Où est l'homme qui ne voudrait pas, entre les regrets du passé et les espérances de l'avenir, pencher sa tête endolorie et son cœur malade sur le sein glorieux de la Vierge qui a enfanté au monde le salut et la vie ? O Sainte Marie des Anges, Refuge des pécheurs, priez pour nous !

XVIII

LE CHANTRE DE DIEU

SAINT François d'Assise s'est distingué entre tous les autres saints, par son amour pour la nature. Notre Séraphique Père fut uni avec tout ce qui est innocent et pur. Il était au milieu de la création ce qu'était Adam dans le paradis terrestre. Selon l'ordre donné par Jésus-Christ à ses apôtres et à ses disciples, François parcourut le monde, prêchant l'Evangile à toute créature, et toutes les créatures l'écoutèrent avec tendresse. Par un admirable sentiment de piété, il les appelait toutes ses Frères et ses Sœurs. Remontant, dit Saint Bonaventure, jusqu'à la première origine des choses, son âme se remplissait d'une plus grande onction ; il considérait tous les êtres comme sortis du sein de la divinité et reconnaissait qu'ils avaient tous avec lui le même principe. Cependant il aimait plus tendre-

ment, avec une affection plus sentie, parmi les créatures, celles qui, par nature, représentent la mansuétude du Sauveur et dont les Saintes Ecritures se servent pour la figurer. C'est ainsi qu'il racheta souvent des agneaux que l'on conduisait à la boucherie, et cela pour honorer le souvenir de l'Agneau, la douceur même qui voulut être conduit à la mort pour racheter les pauvres pécheurs.

Cheminant un jour dans les environs de Sienne, le saint homme trouva dans les pâturages un grand troupeau de moutons. Les ayant salués avec douceur selon son habitude, ils laissèrent leur pâture, accoururent tous en levant la tête et fixant sur lui leurs regards. Ils lui firent une telle fête, que les bergers et les frères étaient dans l'admiration, en voyant non-seulement les agneaux, mais les béliers même donner des signes d'une si merveilleuse allégresse.

Une autre fois, près de Sainte-Marie-de-la-Portioncule, on offrit à l'homme de Dieu, une petite brebis qu'il accepta avec joie. à cause de son amour pour l'innocence et la simplicité

dont cette humble créature de Dieu est le symbole. En la confiant à ses frères, il lui dit : "Petite brebis, ma Sœur, il faut que tu assistes, toi aussi, aux louanges de Dieu, mais sans incommoder les frères. Avec eux tu te rendras à l'Office et tu prendras garde de les troubler dans leurs prières." La brebis obéit ; et lorsque les religieux allaient au chœur réciter l'Office, elle allait d'elle-même à l'église, se mettait au pied de l'autel de Notre-Dame-des-Anges, pliait ses petites pattes de devant, et faisait des bêlements pleins de douceur, comme pour rendre ses hommages à la Très Sainte Vierge. Elle en faisait autant pendant la Messe, au moment de l'Elévation. Et la fidèle petite brebis continua, sa vie durant, en présence de tous, le bel office que lui avait confié le grand serviteur de Dieu.

Quatre ans avant sa mort, Saint François étant à Rome avait toujours avec lui un beau petit agneau, en mémoire de l'Agneau de Dieu qui a voulu être immolé pour nous. Lorsqu'il dut quitter la ville, il confia son agneau à la sainte dame, nommée Jacqueline, qui s'était

toujours montrée si charitable pour lui et pour ses frères. Le petit animal semblait avoir été formé à la piété par le saint homme ; il suivait dame Jacqueline à l'église, y demeurait et en revenait avec elle, sans jamais la quitter. Si quelque matin, elle était moins diligente à se lever, il allait à son lit, bêlait, frappait de la tête et avait l'air de l'avertir, par d'autres petits mouvements, d'aller promptement servir Dieu. La dame admirait et chérissait l'agneau de Saint François ; elle le regardait comme une sorte de petite relique vivante de son bienheureux Père, et, dit Saint Bonaventure, comme un de ses disciples, devenu pour elle un maître dans la dévotion.

Le serviteur de Dieu voyageant avec Frère Paul, Ministre de la Marche, rencontra sur la route d'Ancône à Osimo, un berger qui conduisait parmi des chèvres et des boucs, un tendre petit agneau. Le saint tout ému : "Voyez, dit-il, ce petit agneau : ainsi marchait Jésus, si plein d'humilité et de douceur, au milieu des Scribes et des Pharisiens." Et ils résolurent d'acheter le petit agneau ; mais tous deux ne

possédaient rien au monde que leur pauvre habit ; ils se prirent à pleurer. Un marchand vint à passer sur ces entrefaites et ayant appris le sujet de leur douleur, il acheta le petit agneau et le donna à François. Le saint tout joyeux le mena avec lui chez l'évêque d'Osimo qui s'émerveilla fort de la grande simplicité du saint. Mais lorsque le pieux prélat eut appris tout ce qui venait de se passer, il fut lui-même ému jusqu'aux larmes, et ils étaient là tous les trois pleurant de tendresse.

Nous avons déjà vu la prédilection marquée de l'homme de Dieu pour les oiseaux, ses petits Frères.

A son retour de Syrie, traversant avec un frère les lagunes de Venise, il trouva une grande multitude d'oiseaux qui chantaient dans les broussailles. En les voyant, il dit au frère : " Nos Frères les oiseaux louent leur Créateur. Allons au milieu d'eux, et nous aussi louons Dieu et chantons nos heures canoniales. " Ils entrèrent dans le fourré, et les oiseaux gardèrent leur place. Mais à cause de leur gazouillement, les religieux ne pouvaient

s'entendre en récitant les Heures. Alors l'homme de Dieu se tourna vers les oiseaux et leur dit : "Mes Frères les oiseaux, cessez vos chants, jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette de louange que nous devons à Dieu." Ils se turent aussitôt, et leur silence dura tout le temps que les serviteurs de Dieu dirent leurs Heures. Quand ils eurent fini, les oiseaux reçurent de François la permission de reprendre leurs chants, ce qu'ils firent immédiatement.

Auprès de Sainte-Marie-de-la-Portioncule, une cigale se tenait sur un figuier près de la cellule de l'homme de Dieu : elle chantait, et par son chant, elle excitait à louer Dieu plus fréquemment celui qui avait appris à admirer les merveilles de la création jusque dans les plus petites choses. Un jour il l'appela, et, divinement conduite, elle vola et se reposa sur sa main. "Chantez, lui dit-il, ma Sœur la cigale, et louez par vos chants le Créateur de toutes choses." Aussitôt la cigale se mit à chanter et elle ne s'arrêta que lorsque, par l'ordre du Père, elle retourna sur son arbre. Or, elle y demeura huit jours, venant chaque

jour sur la main de François, chantant et s'en retournant quand l'ordre lui en était donné. Enfin il dit à ses frères : "Donnons maintenant congé à notre sœur la cigale ; il y a assez longtemps qu'elle nous excite à louer Dieu." Au même moment la petite cigale s'envola et ne reparut plus.

Quand François fut tombé malade à Sienne, un seigneur qui venait de prendre un faisan, le lui envoya vivant. Dès que l'oiseau eut entendu et vu l'homme de Dieu, il s'attacha tellement à lui qu'il ne souffrait en aucune manière d'en être séparé. A plusieurs reprises on le porta dans une vigne hors de l'habitation des religieux, afin qu'il prît sa liberté, s'il en avait envie ; il revenait sur le champ vers le saint, comme s'il avait été élevé par lui et ne l'avait jamais quitté. Plus tard on le livra à un particulier qui avait coutume de visiter l'homme de Dieu par dévotion. Le faisan tout triste de n'être plus en la présence du bon Père, refusa toute nourriture. Rapporté au saint, il manifesta sa joie par ses mouvements, dès qu'il le vit, et se mit à manger de grand appétit.

L'homme de Dieu était un jour en voyage avec Frère Léon ; avant de prendre sa pauvre réfection, il se sentit intérieurement rempli de célestes consolations au chant d'un rossignol. " Frère Léon, dit-il, chante donc les louanges du Seigneur alternativement avec ce petit oiseau. " Et comme Frère Léon s'en excusa sur sa mauvaise voix, François, tout transporté d'amour de Dieu, se mit à répondre au rossignol, et continua ainsi jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger, et ce ne fut que sur son ordre et après avoir reçu sa bénédiction que le rossignol s'envola.

Un jeune homme avait pris un grand nombre de tourterelles, et il s'en allait les vendre. Saint François venant à le rencontrer, considère ces oiseaux d'un regard plein d'une tendre compassion, puis, s'adressant à celui qui les portait : "O bon jeune homme ! lui dit-il, donne-moi ces tourterelles ; que des oiseaux si doux, que l'Ecriture représente comme les

emblêmes des âmes chastes, humbles et fidèles, ne viennent pas à tomber entre les mains d'hommes cruels qui les feraient mourir." A ces mots, le jeune homme soudainement inspiré de Dieu, présenta ses oiseaux, et Saint François, en les recevant dans son sein, leur adressa ces douces paroles: "Tourterelles, mes chères petites Sœurs, simples, innocentes et chastes, pourquoi donc vous êtes-vous laissées prendre ainsi? Mais je veux vous arracher à la mort, et vous préparer des nids où vous puissiez vous multiplier, selon l'ordre qui vous est donné par votre Créateur." Pour le jeune homme qui les avait cédées, le saint lui dit: "Mon fils, vous serez un des Frères de notre Ordre, et vous vous y dévouerez généreusement au service de Jésus-Christ." La prédiction se réalisa: le jeune homme prit l'habit des Frères-Mineurs, et fut admis dans l'Ordre, qu'il édifia par sa haute sainteté. Quant aux tourterelles, le saint les porta jusqu'à son couvent de Ravacciano, près des murs de Sienne; là, il enfonça son bâton en terre, devant la porte, et ce bâton était devenu

le lendemain un gros et grand chêne. Le saint homme y laissa aller les tourterelles, en leur commandant d'y faire leurs nids; ce qu'elles firent durant plusieurs années; et elles étaient si bien apprivoisées qu'elles venaient prendre dans les mains des religieux leur nourriture.

On connaît aussi la grande prédilection de Saint François pour les alouettes. Il se plaisait à remarquer dans leur plumage la couleur gris cendré qu'il avait choisie pour son Ordre, afin que l'on pensât souvent à la mort, à la cendre de la tombe. Montrant à ses disciples, l'alouette s'élevant dans l'air et chantant dès qu'elle a pris sur la terre quelques grains: "Voyez, disait-il avec joie, elles nous apprennent à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel où doit être notre conversation."

Comme le saint n'avait que des motifs nobles et spirituels dans ses actions, en apparence si simples et si communes, Dieu s'en servit une fois pour instruire les hommes par l'exemple d'un oiseau. Près du couvent de

Mont-Colombe, il y avait un nid d'alouettes huppées ou crêtées, dont la mère venait tous les jours prendre à manger de la main du serviteur de Dieu, pour elle et pour ses petits ; et quand ils furent un peu forts, elle les lui amena. Il s'aperçut que la plus forte des petites alouettes piquait les autres et les empêchait de prendre la becquée ; cela lui fit une grande peine, et s'adressant à elle, comme si elle eût pu l'entendre : "Insatiable et cruelle, dit-il, tu mourras misérablement, et les plus avides animaux ne voudront point manger de ta chair." En effet, quelques jours après, elle se noya dans un vase où il leur mettait à boire ; on la jeta aux chats et aux chiens ; pas un n'y toucha. Nous verrons à la mort du saint une multitude de ces alouettes qu'il aimait tant, s'abattre sur le toit de Notre-Dame-des-Anges et chanter avec une merveilleuse douceur comme pour fêter déjà son triomphe dans les cieux.

Ayant gagné l'ermitage de l'Alverne, pour célébrer le carême de Saint Michel, des oiseaux de diverses espèces se mirent à voltiger autour

de sa cellule ; ils faisaient entendre des chants harmonieux et s'agitaient avec bonheur. On aurait dit qu'ils se réjouissaient de l'arrivée de l'homme de Dieu et paraissaient le solliciter à demeurer avec eux dans cette solitude. A cette vue, François dit à son compagnon : " Je vois, mon Frère, que la volonté de Dieu est que nous restions ici quelque temps, puisque nos Frères les oiseaux paraissent si heureux de notre présence. " Il s'arrêta donc en ce lieu, et un faucon qui y bâtissait son nid se prit pour lui d'une grande affection. Toujours, à l'heure de la nuit où le saint devait se lever pour ses exercices spirituels, le faucon le réveillait par son chant et l'appelait. Cette attention était très agréable à François, parce que cette sollicitude de l'oiseau le garantissait contre toute torpeur et toute nonchalance. Mais, si l'homme de Dieu était plus fatigué et plus souffrant que d'habitude, le faucon s'en préoccupait et ne l'éveillait point de si bonne heure. Comme averti d'en-Haut, il ne faisait entendre alors et à la pointe du jour qu'un éger son de voix.

Il paraît bien, continue ici Saint Bonaventure, il paraît bien qu'il y eut quelque chose de divinement prophétique soit dans cette jubilation de toutes sortes d'oiseaux, soit dans le chant du faucon ; sans doute, le véritable adorateur de Dieu, le saint qui publiait ses louanges, porté sur les ailes de la contemplation, devait être exalté dans ce lieu par une apparition séraphique.

Nous verrons au chapitre suivant cet incomparable prodige !

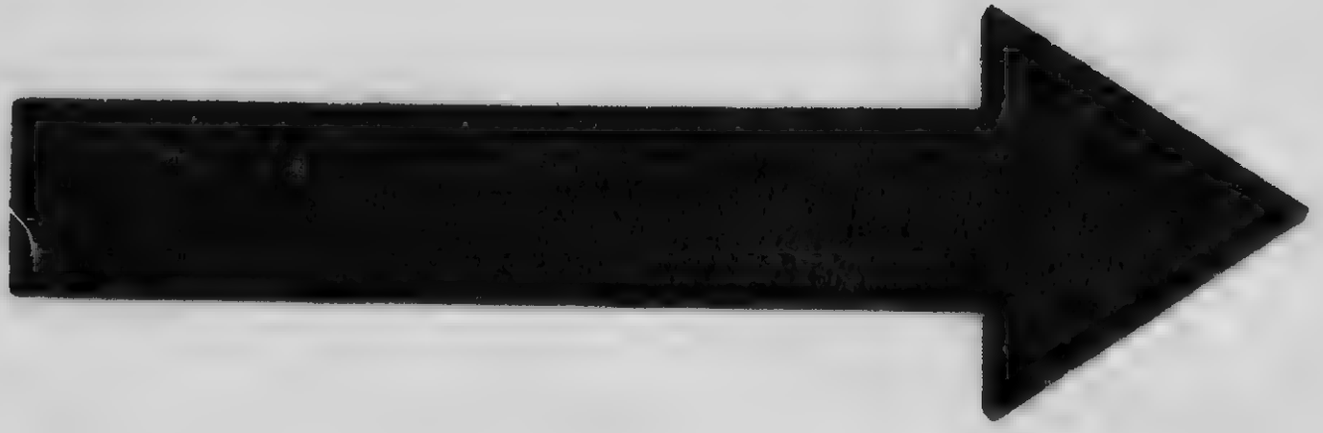
Aux premiers siècles de l'Eglise, le sang des martyrs apaisait la férocité des tigres et des léopards qui au milieu de l'ampithéâtre montraient de la compassion, du respect, de la sympathie pour les saints de Dieu. Des lions rugissants, devenus comme de timides agneaux, se couchaient aux pieds des victimes et léchaient doucement leurs plaies. Dans le désert, les lions vinrent pleurer la mort de Paul, le premier ermite, et assister à ses funérailles. En Palestine, Saint Gérasime ordonnait à un lion, devenu serviteur du couvent, d'aller au fleuve du Jourdain prendre l'eau qui lui manquait

pour les besoins de son monastère. Dans les Vosges, Saint Colomban commandait à l'ours de la montagne, et celui-ci lui apportait les peaux de cerfs dont il avait besoin pour sa chaussure.

François d'Assise, dans son grand amour pour Dieu et son intarissable charité pour ses frères, commandait lui aussi aux bêtes féroces, ainsi que le symbolise avec éclat le récit qui va suivre et qui est emprunté aux *Fioretti*.

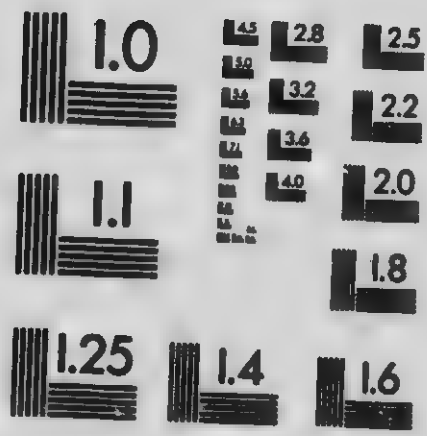
" Dans le temps où Saint François restait à Gubbio, apparut aux environs de cette ville un loup, d'une grosseur prodigieuse et d'une extrême férocité. Il ne poursuivait pas seulement les animaux, mais plusieurs fois aussi des hommes avaient été victimes de sa rage. On l'avait vu souvent s'approcher de la ville, et les habitants effrayés ne sortaient plus que tout armés, comme s'ils étaient partis pour un combat ; et même, en cet état, malheur à ceux qui avaient à lutter seuls contre le terrible animal : leurs armes étaient impuissantes contre sa férocité. Enfin, l'effroi devint tel que personne n'osait plus sortir de Gubbio.

La consternation qu'il voyait répandue autour de lui, excita vivement la compassion de Saint François; il résolut d'aller trouver le loup; malgré les instances que l'on fit pour l'en détourner, il fit le signe de la croix, et mettant en Dieu toute sa confiance, il sortit un jour de la ville avec quelques-uns de ses frères. S'apercevant que ceux-ci tremblaient de s'avancer, il les laissa et prit seul le chemin qui conduisait au furieux animal. A la vue de la multitude qui se pressait pour être témoin de ce qui allait se passer, le loup s'élance d'abord vers Saint François, la gueule béante. Le saint avance à sa rencontre, fait sur lui le signe de la croix, l'appelle et lui dit: "Viens ici, Frère loup, viens, et, de la part du Christ, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi, ni à d'autres." O merveille! à peine le signe de la croix a-t-il été fait, qu'aussitôt, ce loup, tout à l'heure si terrible, ferme la gueule, s'arrête, et sur l'ordre de Saint François, vient, doux comme un agneau, se coucher à ses pieds. Alors le saint lui dit: "Frère loup, tu causes d'immenses ravages dans cette



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

contrée ; tu t'es rendu coupable de grands crimes, en blessant et en faisant mourir les créatures de Dieu sans sa permission. Tu ne t'es pas contenté de déchirer et de dévorer les animaux, tu as poussé l'audace jusqu'à donner la mort à des hommes créés à l'image de Dieu ; tu mérites, après tant de forfaits, d'être traîné aux fourches comme un brigand et un infâme homicide. Tout le monde crie et murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la ville. Mais je le veux, Frère loup, tu vas te réconcilier avec eux, tu leur promettras de ne plus leur causer aucun tort, et ils te pardonneront tous tes ravages ; et ni eux, ni leurs chiens, ne te poursuivront plus désormais. " A ces paroles, le loup incline la tête, et témoigne, par toute son attitude, par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il accepte les conditions, et qu'il est disposé à les remplir. Le saint ajouta : " Frère loup, puisque tu consens à faire la paix que je te propose et à y demeurer fidèle, je te promets d'obtenir des habitants de Gubbio que jamais ils ne manqueront

de fournir ce qui est nécessaire à ta subsistance ; et ainsi tu ne souffriras plus de cette faim qui, je le sais bien, est la cause de tout le mal qu'on te reproche. Mais en reconnaissance de cette faveur que je vais te procurer, je veux, Frère loup, que tu me promettes de ne plus nuire désormais à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux. Me le promets-tu ? " Le loup, baissant la tête, donna à entendre qu'il le promettait. Saint François reprit : "Frère loup, je veux pouvoir compter sur ta promesse ; j'exige donc que tu m'en donnes un garant. " Et le saint présentant la main, le loup lève une de ses pattes de devant et l'y pose familièrement, donnant ainsi autant qu'il le pouvait, un gage de sa fidélité. Le saint ne s'en tint pas encore là : "Frère loup, dit-il, au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne de me suivre sur-le-champ ; viens, nous allons ratifier cette paix au nom de Dieu. " Et le loup obéissant suivit, doux comme un agneau.

Les habitants de Gubbio étaient frappés d'admiration à la vue d'un si étonnant pro-

dige ; la nouvelle s'en répandit promptement dans toute la ville, et l'on vit bientôt une foule de personnes de tout âge et de tout sexe se presser sur la place pour voir le loup qui suivait Saint François. Lorsque tous les habitants furent rassemblés, le saint monta sur un lieu élevé et se mit à les prêcher. Il leur fit entendre que c'était en punition de leurs péchés que Dieu leur avait envoyé les fléaux qui les consternaient ; que, du reste, la flamme de l'enfer, qui doit éternellement tourmenter les damnés, était bien plus à craindre que la fureur d'un loup, qui, après tout, ne pouvait tuer que le corps. Combien donc l'enfer devait-il être terrible, puisque la gueule d'un simple animal pouvait seul faire trembler toute une multitude ! "O mes chers amis ! ajouta-t-il, convertissez-vous donc, faites pénitence de vos péchés, et Dieu vous délivrera, non seulement de la rage du loup dans cette vie, mais encore des flammes de l'enfer après votre mort."

La prédication terminée : "Mes frères, dit Saint François, écoutez : Frère loup, que vous

voyez ici, m'a promis de se réconcilier avec vous et de plus nuire désormais en aucune manière, il m'a donné un gage de sa fidélité ; promettez-lui donc aussi, de votre côté, de lui fournir tout ce qui sera nécessaire à sa subsistance ; je me rends caution pour lui, et je vous le garantis, sa fidélité, dans la paix qu'il va vous assurer, sera inviolable." Aussitôt tout le peuple s'étant écrié d'une voix unanime qu'il consentait à nourrir toujours le loup, le saint se tourna vers l'animal et lui dit : "Frère loup, c'est maintenant à toi de promettre l'observation fidèle des conditions de la paix ; promets-tu désormais de ne plus nuire à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ?" Le loup s'agenouilla, inclina la tête et fit entendre au peuple, comme il le pouvait, et par son humble attitude et par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il promettait d'être fidèle au pacte. "Frère loup, lui dit alors Saint François, tu m'as donné, hors de la ville, un gage de ta fidélité ; je demande que tu le renouvelles maintenant en présence de cette multitude, et que tu

attestes par là, que tu n'abuseras jamais de la promesse que j'ai faite en ton nom, ni de la caution que j'ai donnée pour toi. " Le loup leva de nouveau la patte droite de devant et la posa sur la main du saint. A cette vue, la joie et l'admiration du peuple furent à leur comble ; la vénération des habitants de Gubbio pour Saint François, la singularité du miracle dont ils venaient d'être témoins, et le plaisir que leur procurait la paix promise par le loup, excitèrent parmi eux un si vif enthousiasme, qu'ils se mirent à pousser vers le ciel des cris d'allégresse, louant et bénissant Dieu de leur avoir envoyé un saint qui, par ses mérites, les avait délivrés de la fureur d'une bête cruelle.

Le loup vécut encore deux ans dans Gubbio ; il allait familièrement de porte en porte, entrait dans les maisons, sans faire aucun mal à personne et sans recevoir lui-même aucun mauvais traitement. Chacun se faisait un plaisir de lui fournir ce qui était nécessaire pour sa nourriture ; et quand il traversait la ville, jamais les chiens n'aboyaient après lui.

Enfin, deux ans après sa conversion, Frère loup mourut, et les habitants de Gubbio le regrettèrent vivement, car la vue de cet animal, parcourant la ville avec la douceur d'un agneau, était pour eux un souvenir qui leur rappelait la sainteté et les vertus de Saint François. "

On a contesté l'historicité du fait ; on a prétendu que ce loup fut en réalité un de ces seigneurs-bandits comme il n'y en avait que trop dans ces temps malheureux, et comme on en rencontre un dans la vie de Saint Antoine de Padoue, le féroce Ezzelin. On a dit aussi qu'il représentait non un individu, mais l'espèce même de ces pillards...

Que le loup de Gubbio soit le symbole d'une caste orgueilleuse et dure aux faibles, qu'adoucirent la prédication et les exemples de Saint François, ou qu'il ait été historiquement et réellement un vrai loup de chair et d'os, grand mangeur de moutons, terrible même aux hommes, c'est ce que les historiens ne nous apprendront plus désormais. Ils ont jeté sur l'authenticité du fait un doute qui n'a

point réussi à discréditer le récit des *Fioretti*, mais ils n'ont apporté pour ou contre — c'est leur coutume — aucun argument probant.

En somme l'histoire de Frère loup reste une admirable leçon de charité donnée aux justes en faveur des pauvres pécheurs ; et pour l'efficacité de cette leçon, la certitude n'en est pas requise. Soyons, comme Saint François et comme son divin Maître, bons et indulgents et miséricordieux ; et si nous ne convertissons pas les loups, nous ferons tout de même entrer dans notre pauvre monde un peu plus de paix, de vertu et de bonheur.

Mais d'où venait à François cet empire extraordinaire sur les êtres sans raisons ? Les historiens, Thomas de Célano et Saint Bonaventure l'attribuent à sa très grande sainteté. Il avait recouvré, disent-ils, l'innocence originelle ; il reprenait du même coup la souveraineté qui revenait de droit au chef de la création. Cette raison doit contenir une part de vérité, puisque tous les historiens du saint l'ont admise et adoptée. Mais, observe l'abbé Lemonnier, comment se fait-il que la plupart

des saints, même de ceux que nous pouvons croire avoir recouvré l'intégrité primitive de notre nature, n'ont pas été favorisés de ce privilège ? C'est que sans doute il réclame outre la sainteté un don spécial de Dieu. Peut-être aussi la puissance de François sur les animaux venait-elle simplement de ce qu'il les aimait d'une tendresse communicative qui savait s'offrir et se faire accepter. Les animaux sentaient en lui un ami, et leur instinct n'était jamais déçu. Ce n'est pas seulement entre les hommes que le seul moyen d'être aimé, c'est d'aimer soi-même, et qu'il faut se donner pour obtenir d'autrui un semblable don. Quoiqu'il en soit, le chrétien ne saurait s'étonner de ce don ; son étonnement serait plutôt de le voir si rare. Dieu avait donné à l'homme l'empire sur tous les animaux et il a bien voulu nous conserver un petit reste de cet empire sur ceux que nous appelons domestiques, au milieu de la ruine universelle qui a suivi le péché. En François le sceptre avait été ressaisi et l'empire avait retrouvé son intégrité. A la copie parfaite du nouvel Adam, l'héri-

tage du premier Adam se transmettait intact.

Les animaux n'étaient pas seuls à obéir à François. La nature inanimée se prêtait à ses désirs.

On sait comment, devant subir une très douloureuse cautérisation aux tempes, il pria son Frère le feu de ne point lui faire mal, et bénit le fer chauffé à blanc qui devait servir à l'opération ; puis il s'abandonna au chirurgien. Celui-ci laboura de son cautère le front du patient, depuis l'œil jusqu'à l'oreille. L'horrible odeur de la chair brûlée saisit à la gorge les assistants ; mais François ne sentit aucune douleur et s'étonna que l'opération fut si vite finie.

Une autre fois, pour la commodité d'un guide qui le conduisait par les sentiers escarpés de l'Alverne, il fit jaillir du rocher une source d'eau limpide, qui tarit lorsque la soif du brave homme fut apaisée. Souvent les aliments se multiplièrent entre ses mains et cela est comme un jeu de la bonté divine, car il n'est point de saints peut-être à qui l'on n'attribue ce prodige. Mais un miracle plus

rare est celui que François accomplit au profit d'un pauvre prêtre des environs de Riéti.

C'était dans les derniers mois de sa vie. On l'avait mené à Riéti dans l'espérance que les médecins de la Cour pontificale pourraient soulager un peu son mal d'yeux ; et c'est justement à cette occasion qu'on lui creusa au fer rouge un sillon dans chaque tempe.

Comme la cohue qui se pressait autour de la résidence papale l'incommodait, il s'était retiré dans une église, à un millier de verges environ des remparts ; mais quand on sut qu'il était là, la foule fut si grande pour le voir qu'une vigne qui entourait l'église et le presbytère fut entièrement dévastée.

Et le prêtre sentit dans son cœur des mouvements de colère et comme un repentir d'avoir accueilli François. Mais Dieu fit connaître ses pensées au bon saint, et celui-ci lui dit : "Seigneur prêtre, combien, dans les meilleures années, vous rapporte cette vigne ?

— Douze charges d'âne, répondit-il.

— Eh bien, mon Frère, je vous prie de souffrir patiemment que je reste ici encore quel-

ques jours, car j'y éprouve beaucoup de repos et de paix ; et je vous prie aussi de permettre, pour l'amour de Dieu et de moi, son pauvre serviteur, à tous ceux qui viendront ici de manger de votre raisin. Et moi, au nom du Seigneur, je vous promets que votre vigne vous rapportera, chaque année, assez de vin pour en charger vingt ânes. "

Or le prêtre se fia à la promesse de François. Et quand celui-ci partit la vigne était si ravagée, qu'à peine y restait-il quelques chétives grappes, dont personne n'avait voulu. Mais au temps de la vendange, le prêtre ayant cueilli les grappes et les ayant mises au pressoir, elles donnèrent assez de vin pour en charger vingt ânes, selon la parole de François.

Miracle des plus singuliers, puisqu'il s'accomplit bien après que François l'eut promis. La bénédiction qu'il avait donnée à la vigne resta latente, et n'éclata qu'à l'heure propice. Et le vieux chroniqueur qui relate ce fait compare cette vigne dévastée et féconde à la chrétienté qui produisit un vin nouveau à la

parole de François, bien qu'elle parût ravagée par les hérésies et les péchés des hommes.

Cet exposé rapide de l'amour de François pour la nature et du pouvoir qu'il exerçait sur elle ne serait pas complet, si nous ne rapportions ici le *cantique des Créatures*, bien qu'il n'ait été composé que plus tard, durant les derniers mois de la vie du saint.

Par cette œuvre François a dépassé d'un coup d'aile magistral toutes les poésies humaines et s'est approché aussi près qu'il est possible à l'intelligence créée de la sublimité de la parole de Dieu. Sans doute il n'avait pour exprimer la splendeur de sa pensée qu'un idiome naissant, dont les balbutiements s'embarrassaient des gaucheries d'une métrique peu exercée ; mais toute poésie populaire a coulé de la source qui jaillit sous le désir de François.

Très Haut, Très Puissant et bon Seigneur,
A Toi la louange, la gloire,
l'honneur et toute bénédiction ;
A Toi seul, Très Haut, ils conviennent,
Et nul homme n'est digne de nommer ton nom.

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
Et spécialement Messire notre Frère le soleil,
Par qui tu nous éclaires et illumines,
Et qui est beau et rayonnant
et dans sa grande splendeur
Est ton symbole, ô Très Haut.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour notre Sœur la lune et pour les étoiles,
Que tu as formées dans le ciel
claires et précieuses et belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre Frère le vent,
Et pour l'air et les nuages
et la sérénité et tous les temps,
Par lesquels tu sustentes tes créatures.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre Sœur l'eau,
Qui est très utile et humble et précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur pour notre Frère le feu,
Par lequel tu illumines la nuit,
Et qui est beau et joyeux, robuste et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour notre Sœur la mère terre,
Qui nous soutient et qui nous porte,
Et produit divers fruits, et les fleurs diaprées et l'herbe.

Louez et bénissez le Seigneur et rendez lui grâce.
Et servez-le avec grande humilité.

Et loué sois-tu mon Seigneur,
pour ceux qui pardonnent au nom de ton amour,
Et supportent les tribulations et les souffrances.
Bienheureux ceux qui persévèrent dans la paix :
Par toi, Très Haut, ils seront couronnés.

Et loué sois-tu, mon Seigneur,
pour notre Sœur la mort corporelle
A qui nul homme vivant ne peut échapper.
Malheur à qui meurt en péché mortel.
Heureux ceux qui seront trouvés dans la sainte grâce :
La seconde mort ne les atteindra pas.

C'est dans sa chambre de Saint-Damien, où il gisait aveugle, que François composa ce Cantique. Privé de la lumière et de la vue des créatures, il fit réflexion qu'il en avait joui longtemps sans peut-être en rendre d'assez vives actions de grâces à l'Auteur de tout bien. Il appela ses frères, s'accusa devant eux de son ingratitude, leur recommandant d'être reconnaissants envers Dieu. Et comme il restait seul un moment après, s'entretenant de ces mêmes pensées, on l'entendit éclater en transports de gratitude ; il entonna ce Cantique. Quand il eut fini de l'improviser, il fut

rempli de consolation. Frère Pacifique, qui avait été dans le siècle un poète célèbre et applaudi, fut chargé de le transcrire. Et tout de suite François voulut que les frères s'en allassent par le monde pour apprendre au peuple à louer et aimer Dieu.

Dans sa forme première, le Cantique s'arrêtait au verset : ¡Louez et bénissez le Seigneur, et rendez lui grâce... Les deux autres versets furent composés dans les circonstances que voici.

Quand il fut ramené dans Assise avant sa mort, François apprit que l'évêque et le podestat étaient en lutte ouverte ; que l'évêque avait interdit le podestat, et le podestat mis l'évêque au ban de la cité. Il en eut une grande peine, et il reprit sévèrement ses frères de n'avoir pas tenté de ramener la paix. Pour lui, pour faire au moins son possible, il ajouta à son Cantique la strophe sur le pardon des injures, puis ayant fait prier le podestat et les autres magistrats de se rendre à la salle de l'évêché, et l'évêque de s'y trouver lui-même, il envoya ses frères au milieu d'eux. Et là

dans cette même salle où dix-neuf ans auparavant François avait renié Bernadone pour son père, deux frères chantèrent le Cantique pendant que les autres priaient. Et telle fut l'efficacité du chant et des prières, que l'évêque et le podestat se réconcilièrent sur le champ et s'embrassèrent. Et les frères revinrent à François lui rapporter la victoire du Dieu de paix.

Quelques jours plus tard, ayant obligé le médecin qui le soignait, à lui dire combien de temps il pourrait vivre encore, celui-ci lui répondit : " Je conjecture, Frère François, que tu pourras vivre encore jusqu'à la fin de septembre, ou jusqu'au commencement d'octobre. "

François se recueillit un instant, puis il leva ses mains au ciel et s'écria : "Sois donc la bienvenue, ma Sœur la mort " Et aussitôt il ajouta à son Cantique la dernière strophe : Loué sois-tu, Seigneur, pour notre Sœur la mort.

Sublime écho de la parole du Psalmiste : Je me réjouirai dans la parole qui m'a été dite : Nous partirons bientôt pour la maison du Seigneur.

XIX

LA LIE DU CALICE

La vie de Saint François n'aurait pas été semblable à celle de son divin Maître, sa sainteté n'aurait pas été ni humaine ni complète, si la contradiction ne l'avait enserrée de ses épines. D'effroyables mortifications avaient sans doute mis sur son âme le sceau de la douleur, et de plus il devait être conformé au Sauveur crucifié par sa bienheureuse stigmatisation sur l'Alverne ; mais cette Passion, plus divine qu'humaine, emportait avec elle de si hautes consolations qu'elle n'eût peut-être pas suffi à féconder son œuvre.

Sa croix suprême lui vint de ceux qu'il avait engendrés à la vie : car tous ne comprenaient pas comme lui sa vocation de mendiant apostolique, tous n'aimaient pas comme lui sa Dame la Pauvreté. Les dernières années de sa vie furent remplies d'amertumes par la

lutte qu'il dut soutenir pour maintenir son Ordre daus la voie primitive.

Déjà, à diverses reprises, et notamment dans les chapitres tenus à la Pentecôte, François avait senti une sourde opposition saper son œuvre ; son vicaire général, Frère Elie, son ami le cardinal Hugolin lui-même, étaient à la tête du parti des mécontents. Mais la lutte éclata à l'occasion de la rédaction de la Règle définitive de 1223.

La bienveillance que le pape Honorius III avait témoignée au saint Patriarche, lorsqu'il était allé à Rome pour l'indulgence de la Portioncule, lui donna la pensée de faire autoriser solennellement par ce pontife, la Règle de son Ordre, que le pape Innocent III n'avait approuvée que de vive voix ; et il eut pendant la nuit, cette révélation qui est rapportée par Saint Bonaventure.

Il lui semblait avoir ramassé à terre de très petites miettes de pain qu'il devait distribuer autour de lui à une multitude de frères affamés. Mais comme il hésitait à les leur donner, craignant qu'étant si menues elles ne

leur échappassent des mains, une voix céleste lui dit " François, de toutes ces miettes faites une hostie et donnez-en à tous ceux qui voudront en manger. " Il le fit. Or, tous ceux qui ne recevaient pas dévotement leur part, ou la méprisaient après l'avoir reçue, paraissaient infectés de lèpre. Le matin il raconta la vision à ses frères, tout affligé de n'en pas comprendre le mystère. Le jour suivant, comme il persévérait dans la prière, une voix du ciel lui dit : " François, les miettes de la nuit passée sont les paroles de l'Evangile : l'hostie, c'est la Règle composée de ses paroles : la lèpre, c'est le péché. "

L'oracle du Ciel apprenait à François que la Règle qu'il voulait faire approuver et qui n'était composée que des paroles de l'Evangile devait être abrégée et mise dans un ordre précis. Pour l'exécuter, il fut inspiré d'aller à Mont-Colombe près de Riéti, où il se retira dans la fente d'un grand rocher, avec deux frères, jeûnant au pain et à l'eau. Là il fit écrire la Règle selon que l'Esprit de Dieu la lui dictait dans la prière.

Frère Bonizio et Frère Léon l'accompagnèrent. François leur communiquait ce qu'il recevait de l'Esprit de Dieu, Frère Bonizio dictait et Frère Léon écrivait. Or, à la nouvelle que François rédigeait une autre Règle, un grand mouvement se fit parmi les frères d'Italie ; les ministres s'excitaient les uns les autres et ils se disaient : " Cet homme, si sévère contre lui-même, va nous faire une Règle que personne ne pourra garder. " Ils s'en allèrent donc trouver le vicaire général, Frère Elie, et lui dirent leurs craintes, lui demandant de prévenir François, avant que cette règle ne fût confirmée par le seigneur Pape ; qu'ils n'étaient pas disposés à garder une telle Règle.

Mais Frère Elie ne voulut point se présenter seul à François. Les ministres donc montèrent avec lui. Et quand ils arrivèrent en vue du saint, Frère Elie le salua. Or, François s'écria : " Que veulent ici tous ces frères ? N'ai-je point demandé qu'on me laisse seul ? "

Et Frère Elie reprit : " Ce sont les ministres d'Italie, qui ont appris que tu écrivais une

Règle nouvelle et qui viennent t'avertir que si tu la fais trop dure, ils ne l'observeront pas, et tu ne l'auras écrite que pour toi seul et non pour eux. "

Alors François s'écria très haut : " O Seigneur, c'est à vous de répondre pour moi. "

Et tous entendirent, dans les airs, la voix du Christ qui disait : " Pauvre petit homme, que crains-tu : cette Règle vient-elle de toi ? François, il n'y a rien dans la Règle qui soit de toi, mais tout ce qui s'y trouve vient de moi ; et j'ordonne que cette règle soit observée, à la lettre, à la lettre, à la lettre, sans glose, sans glose, sans glose. Et celui qui ne veut pas l'observer, qu'il sorte de l'Ordre. "

Sur quoi François se tourna vers les frères et leur dit : " Avez-vous entendu ? Avez-vous entendu ? Ou bien voulez-vous que je vous le fasse redire ?... "

Mais les ministres épouvantés, se hâtèrent de repartir. Quand il eut terminé sa Règle, François descendit de la montagne et la confia à son vicaire qui, peu de jours après, assura l'avoir égarée. Le saint retourna dans

la même solitude, et la fit écrire une seconde fois, comme si Dieu la lui dictait de sa propre bouche. Ainsi la négligence de Frère Elie, où peut-être il faut voir une fourberie, ne porta point préjudice à l'Ordre.

La Règle des Frères-Mineurs, telle qu'elle est observée encore aujourd'hui, est bien celle que François rédigea sous la dictée de Dieu. Il suffit de connaître l'esprit du Fondateur pour se convaincre que la Règle de 1223 approuvée par le pape Honorius, contient bien sa pensée et la forme de vie qu'il avait introduite dans l'Eglise. Le pauvreté absolue, la défense formelle de jamais recevoir d'argent, le précepte du travail, celui de la mendicité, de la nudité des pieds, de la grossièreté des vêtements, de la soumission et fidélité à l'Eglise romaine, du mépris du monde et de l'indulgence à l'égard des mondains, tout ce que nous avons vu de caractéristique dans la sainteté de François, tout cela se trouve dans sa Règle, et tout cela s'observe encore par ses disciples.

Le feu sacré que François était venu allu-

mer dans le monde continue de brûler, et toujours, à travers les siècles, les véritables enfants de François, les plus nobles, les meilleurs d'entre les Franciscains, toute cette pléïade de saints qui brille au firmament de l'Eglise, se sont efforcés de maintenir cette vive flamme dans sa splendeur et sa pureté.

De lui-même, après les époques de troubles et les périodes de déchéance qui offusquent les institutions plus vivaces, l'Ordre est toujours revenu à l'observance *littérale et sans glose* de la Règle donnée par François.

L'histoire est là qui en témoigne. Et cependant cette même histoire nous enseigne aussi dans quelle mesure les idées de Frère Elie ont influencé l'idéal de Saint François.

La conception que Saint François s'était formée de la vie religieuse était en son temps absolument neuve et singulièrement hardie. Avant lui, le religieux, le moine, ne sortait pas de son couvent, auquel il était attaché par un vœu de stabilité. Réalisant les nouveaux besoins du monde, François fait de son religieux un apôtre, qui va et vient selon

que le poussent l'Esprit de Dieu et les besoins des âmes, libre de tout bien, de toute attache terrestre, par la pauvreté absolue dont il fait profession. Cette conception dut effrayer, comme effraye toute innovation, les tenants à outrance d'une tradition déjà cinq fois séculaire ; exactement comme a effrayé au XVIIe siècle, la pensée qu'eut Saint François de Sales, d'ouvrir aux religieuses les portes de leur cloître, pour leur permettre de répandre dans le monde leur charité et leur dévouement (1). Saint François de Sales échoua ; Saint Vincent de Paul ne réussit dans la même entreprise qu'en renonçant à faire des Filles de la Charité une religion. Et cependant, maintenant que nos esprits se sont faits à cette conception nouvelle de la religieuse, maintenant que les

(1) Bien avant Saint François de Sales, dès les XIVe et XVe siècles, des congrégations de Tertiaires régulières étaient vouées aux œuvres *extérieures* de la charité. Mais ainsi que leur nom même de Tertiaires l'indique, les membres de ces congrégations n'étaient pas considérées comme strictement religieuses, comme *monialas*.

sœurs sont devenues les auxiliaires indispensables de l'action catholique dans le monde, nous avons peine à comprendre l'opposition que rencontra le fondateur de la Visitation Notre-Dame, et son échec.

Tant que les Franciscains furent une poignée de pénitents héroïques qui se contentaient d'exciter les peuples à la vertu, la nouveauté de leur genre de vie ne fut pas entièrement remarquée ; mais lorsqu'ils furent devenus une armée organisée, couvrant de ses bataillons la catholicité entière, les conséquences de l'innovation apparurent à tous les yeux. Des questions de juridiction devaient forcément naître entre les nouveaux apôtres et la hiérarchie séculière ; et si humbles, si doux, si conciliants que fussent les frères en face du clergé, il était impossible qu'elles ne dégénérassent parfois en conflit.

Un autre principe de la vie innovée par François était également gros de conséquences ; et précisément le principe capital de toute son œuvre, la pauvreté absolue astreignant les frères, tant en commun qu'en par-

ticulier. Là aussi, le développement de l'Ordre découvrit au principe d'abord admis des prolongements imprévus. François et ses douze premiers compagnons avaient pu vivre au jour le jour, dans une hutte de torchis, s'abandonnant pour l'efficacité de leur parole aux lumières directes de l'Esprit Saint, comme ils s'abandonnaient à la Providence divine du soin de les nourrir. Mais les milliers de frères qui dès 1219 formaient la famille franciscaine, pouvaient-ils compter, non sur les secours ordinaires de la bonté divine, mais sur la continuité d'une assistance miraculeuse ? François lui-même ne le pensa pas ; et comme il institua peu à peu des maîtres pour les novices, des lecteurs pour les étudiants, des ministres pour les provinces éloignées, il dut consentir aussi à ce que de véritables couvents fussent bâtis, spacieux et durables.

Il ne fit rien de tout cela que sous la contrainte des circonstances, avec une crainte persistante de voir offenser sa Dame la Pauvreté. Mais il le fit. Et il avait montré une trop haute intelligence des besoins de son

époque dans la fondation de son Ordre, pour ne pas comprendre les besoins de ce même Ordre grandissant.

Dans cette évolution qui s'imposait, Frère Elie fut son collaborateur.

C'est en effet un problème de la vie de notre saint, de connaître la cause de son attachement pour le Frère Elie, et la confiance que malgré tout il lui garde jusqu'au tombeau. Il le perce à jour, lui et ses tendances ; il prophétise sa lamentable apostasie ; il prie pour que du moins la damnation lui soit épargnée. Et cependant il le choisit comme vicaire général, il le maintient dans cette charge après 1223 ; il le bénit spécialement avant de mourir, et c'est en lui qu'il bénit ceux qui s'attacheront à lui. C'est qu'en effet Elie est un homme exceptionnel : organisateur de premier ordre, supérieur excellent malgré sa rigueur, architecte, ingénieur, plein d'intelligence et de distinction et de plus ardemment dévoué à son Père. Ce sont sans doute ses qualités, sa noblesse de manières, son affection, qui lui conquièrent François.

Mais Elie était un prudent du siècle. La pauvreté rêvée et vécue par François lui semblait non seulement ardue et crucifiante, mais impraticable et chimérique. Sans toutefois rétrograder jusqu'à la vie monastique telle que les Bénédictins l'avaient reçue de l'Eglise orientale et suivie, il aurait accepté la vie apostolique nouvelle, mais débarrassée du précepte de la pauvreté absolue et de la défense de toucher l'argent. Il était prêt d'ailleurs à compenser par quelque prescription afflictive, par exemple celle de l'abstinence perpétuelle de viande, l'amoindrissement infligé à l'idéal de François. N'avait-il pas sous les yeux les admirables exemples de sainteté et d'apostolat des Frères-Prêcheurs à qui Saint Dominique avait précisément donné la Règle qu'Elie désirait imposer aux Frères-Mineurs ?

Après des siècles d'expérience, après les efforts des saints héritiers du zèle et de la pensée de François, après les explications de la Règle par l'autorité des Papes, il est facile de voir en quoi Elie excédait. Mais alors, dans le conflit des interprétations qui divisa les

Franciscains après la mort de leur Fondateur, le départ était plus difficile. C'est le titre éternel de Saint Bonaventure, VIIIe successeur de Saint François, à la reconnaissance de l'Ordre, que d'avoir su adapter ses Constitutions aux nécessités vitales d'un grand Institut, sans rien sacrifier de la Règle.

Le temps d'ailleurs a fait preuve de la sagesse de son interprétation. Tous les réformateurs qui, au cours des siècles, ont prétendu revenir à la primitive pureté de l'idéal de Saint François, ont également dû revenir à son adaptation Bonaventurienne, dès que leur réforme a cessé d'être locale, restreinte, et que le nombre de leurs disciples s'est accru.

Le dessein du Frère Elie s'est perpétué jusqu'à nos jours dans la branche dite des Conventuels ; et il est bon de remarquer que la Règle de Saint François, telle qu'elle est observée dans cette branche, égale en sévérité, malgré sa mitigation, les règles religieuses les plus austères.

Quant à Elie, il réalisa malheureusement les prédictions de Saint François. Après avoir

gouverné l'Ordre avec plus de sagesse que de fidélité à l'esprit du fondateur, après avoir fait élever sur le tombeau du saint une basilique qui fait l'admiration du monde et la gloire d'Assise, il se révolta contre le Pape, se mit au service de l'impie Frédéric II. Il serait mort excommunié si la prière de Saint François ne lui avait mérité une tardive pénitence qui le réconcilia avec Dieu et avec l'Eglise. Homme étrange et puissant, encore inexpliqué, qui n'a peut-être pas voulu tout le mal qu'il a fait, à qui toutefois on peut beaucoup pardonner, parce qu'il a beaucoup aimé Saint François.

Mais revenons à Fonte-Colombo, où nous avons laissé Saint François écrivant une seconde fois sa règle définitive. Ses enfants l'ayant acceptée, il partit au mois d'octobre, pour aller la faire approuver par le Souverain Pontife. A Rome il fut invité à dîner par le Cardinal Hugolin, Protecteur de son Ordre, et qui, on le sait, avait pour lui une singulière affection : mais il ne s'y rendit, dit Saint Bonaventure, qu'après avoir quêté quelques morceaux de pain ; ce qu'il avait coutume de

faire, lorsqu'il mangeait chez des personnes de considération. Etant à la table, il tira ces morceaux de sa manche, se mit à manger, et en distribua aux autres conviés qui en mangèrent par dévotion. Après le repas, le Cardinal l'embrassa et lui dit en souriant : "Homme simple, pourquoi venant dîner avec moi, m'avez-vous fait l'affront d'aller quêter du pain, et de le faire paraître à ma table ?

—Monseigneur, répondit François, bien loin de vous faire affront, je vous ai fait honneur, en honorant à votre table un plus grand Seigneur que vous, à qui la pauvreté plaît beaucoup, surtout celle qui va jusqu'à la mendicité volontaire pour l'amour de Jésus-Christ. J'ai résolu de ne point abandonner pour des richesses fausses et passagères, cette vertu qui est d'une dignité royale, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions riches et héritiers du royaume des Cieux, en qualité de pauvres d'esprit."

Le Cardinal présenta François au Pape pour demander la confirmation de sa Règle.

Le Saint Père la lut, et la trouvant trop rigoureuse, il voulait que l'on fît quelques changements ; mais l'homme de Dieu protesta qu'il n'y avait pas mis de lui-même un seul mot, et que Jésus-Christ l'avait dictée telle qu'elle était. Honorius III en conféra avec les cardinaux et la confirma. Sa bulle, donné au Palais de Latran, est datée du vingt-neuvième jour de novembre de l'année 1223, et de son pontificat la huitième.

Le saint Patriarche parlant de cette Règle à ses religieux disait : " Mes Frères et mes Enfants bénis à jamais, on nous a fait une insigne faveur, en nous donnant cette sainte Règle. Car c'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Evangile, le chemin de la Croix, un état de perfection, la clef du paradis et le nœud d'une alliance éternelle. "

En quittant Rome, François se disposa à célébrer, cette année, la naissance du Sauveur avec une particulière solennité.

Il avait toujours pensé que si l'on pouvait représenter au naturel un mystère d'une dou-

ceur aussi divine, il n'y aurait cœur chrétien qui pût résister à son charme et à ses enseignements. Mais l'Eglise autorisait-elle une telle représentation. Avec sa simplicité surnaturelle, François avait consulté le Pape, et le Pape avait souri au projet.

Il ne perdit pas un instant, manda un seigneur de Greccio, nommé Jean, homme noble et d'une grande dévotion, lui donna ses instructions pour que tout fut digne d'une telle solennité.

Dans la soirée du 24 décembre, les populations des campagnes voisines, les franciscains des plus proches couvents, tous portant des torches et des flambeaux qui illuminaient l'épaisseur des bois, se rendirent selon qu'ils avaient été convoqués, aux alentours d'une grotte où l'on avait disposé un autel, et derrière l'autel, bien en vue, une crêche de bois, remplie de paille, avec un bœuf et un âne. A cette vue les chants éclatent et remplissent d'échos sonores les bois déjà inondés de clarté. François paraissait brisé de tendesse, dit son historien. La messe commença à minuit. Le

saint revêtu de la dalmatique chanta l'Evangile, puis il prêcha. Il parla avec une suavité merveilleuse qui attendrit tous les assistants, de la naissance du Petit Roi, de son humilité, et sa pauvreté : le divin nom de Jésus, le mot Bethléem, qui revenaient sans cesse sur ses lèvres, y passaient avec une onction communicative. Toute l'assemblée était dans une sorte de ravissement. L'illusion était complète, chacun se croyait à Bethléem lors de la naissance de l'Enfant Dieu. Et le pieux ordonnateur de la fête, Jean de Greccio, affirma avoir vu dans la crêche, à un certain moment, un Enfant d'une beauté merveilleuse que François couvrait de ses baisers...

De cette grotte de Greccio est sorti le mouvement qui peu à peu a placé sous nos yeux la représentation au naturel des mystères de la vie de l'Homme-Dieu. Nos crêches, nos calvaires, nos chemins de croix, nos *piétés* humaines et douloureuses viennent de là. Sans qu'il y songeât, par la seule impulsion de son génie infiniment proche de Dieu et de la nature, François allait renouveler l'art chrétien, puis

l'art humain, figé depuis des siècles dans l'hiératisme byzantin. Et si c'est, au prix du reste, la moindre des choses que lui doit l'Humanité, cette chose suffirait à la gloire d'un autre. Mais François, parce qu'il cherchait uniquement le royaume de Dieu et sa justice, voyait se réaliser en lui l'oracle du Maître : Le reste lui était donné comme par surcroît.

Vers ce même temps, Claire et ses filles du monastère de Saint-Damien avaient prié instamment François de leur donner par écrit une Règle et une forme de vie semblable à celle des Frères-Mineurs. Le saint en conféra avec son ami, le Cardinal Hugolin, Protecteur des deux Ordres, et ils la composèrent ensemble. Pendant qu'il écrivait, le saint homme ne put retenir ses larmes, en considérant que de pauvres filles voulaient embrasser des austérités si extraordinairement au-dessus de leur faiblesse !

La Règle de Sainte Claire est en effet une adaptation de la Règle des Frères-Mineurs à la vocation contemplative. Mais le principe directeur des deux Règles reste le même :

L'amour et la pratique austère de la très haute Pauvreté.

C'est encore vers cette époque que le même Cardinal ôta à François son manteau de dessus les épaules et lui ordonna de l'envoyer à la Duchesse de Thuringe, Elisabeth, fille du Roi de Hongrie, en reconnaissance de ses libéralités pour ses frères et à cause de son éminente sainteté.

L'amour que la sainte patronne des Sœurs du Tiers-Ordre témoigna à la Dame de Saint François lui méritait bien cette faveur. Née en 1207, mariée en 1221 au Prince Louis de Thuringe, en qui elle trouva un époux digne d'elle, mais qui la laissa veuve à vingt ans ; dépouillée de tous ses biens ; séparée de ses enfants par la jalousie que sa sainteté avait suscitée contre elle, elle vécut quatre ans encore, et connut toutes les gloires de la Pauvreté : le travail, les privations, les opprobres.

Elle se montra dans l'adversité la digne fille de François, comme dans l'opulence elle avait été son imitatrice par sa tendre compassion pour les indigents et par sa dévotion aux

lépreux. Elle garda comme un trésor sans prix le manteau du Séraphique Patriarche, reçu par elle en 1224. Elle ne survécut que cinq ans à Saint François, son Père selon la grâce.

Sainte Elisabeth est, comme Sainte Claire, une copie fidèle de Saint François ; l'une dans le cloître et l'autre dans le monde, elles montrèrent, aux âmes innombrables qui devaient les suivre, que les voies de la Très Haute Pauvreté étaient ouvertes à tous. Quelle consolation ce fut pour le saint Fondateur de voir que son idéal, repoussé et amoindri par les uns, trouvait en d'autres de parfaits miroirs.

XX

LE GRAND MIRACLE

Les jours de François étaient désormais comptés. Ruiné par d'effroyables austérités, par d'incessants labeurs, par les sollicitudes de sa triple fondation, son corps naturellement frêle ne semblait se soutenir que par la force d'une volonté surhumaine et par la vertu de la grâce de Dieu. Mais le Christ auquel il s'était si ardemment conformé durant sa vie allait mettre lui-même la main à cette grande œuvre et faire de François une copie parfaite de sa douloureuse Humanité.

Nous touchons au couronnement de la carrière mortelle de François. Le ciel seul serait capable, au lendemain des jours où nous sommes arrivés, d'ajouter quelque chose à la gloire du Petit Pauvre de Dieu.

Au mois d'août de la même année 1224, le serviteur de Dieu voulut se retirer dans sa

chère solitude de l'Alverne pour se préparer à la fête de Saint Michel et commencer avec encore plus de ferveur que de coutume son grand carême en l'honneur de cet illustre Archange, comme s'il eût eu le secret pressentiment des grandes merveilles qui allaient s'accomplir sur cette sainte montagne. Il prit avec lui les trois Frères, Massée, Ange et Léon. Lorsqu'ils furent arrivés au pied du rocher même de l'Alverne, François se reposa un peu sous un grand chêne ; c'est là que nous avons vu plus haut la multitude des oiseaux, ses petits frères, voltigeant autour du saint, battant de leurs ailes et lui faisant grande fête.

Le Comte Orlando qui avait donné la montagne à François et à son Ordre éprouva une vive satisfaction quand il apprit que le saint et ses trois frères étaient venus se fixer sur l'Alverne. Le lendemain de leur arrivée, il alla lui-même les visiter, et leur porta une abondante provision de toute sorte de nourriture. Il trouva les pieux ermites en prière, les aborda et les salua avec bonté. Saint Fran-

çois se leva, reçut avec une joie pleine d'affection Orlando et sa compagnie, et ils s'entretinrent ensuite quelque temps. Le saint remercia Orlando de la générosité avec laquelle il lui avait cédé l'Alverne et de la visite dont il l'honorait ; puis il le pria de lui faire construire une petite cellule au pied d'un beau hêtre, dans un lieu très recueilli, très propre à l'oraison et situé à peu près à un jet de pierre de l'endroit où se trouvaient ses frères. Son désir fut immédiatement satisfait. Comme le soir approchait et qu'il fallait repartir, Saint François dit quelques paroles et bénit la petite troupe. Au moment du dernier adieu, Orlando prit à part Saint François et ses frères et leur dit : "Mes bien chers Frères, je ne veux pas que sur cette montagne sauvage vous souffriez aucune nécessité corporelle qui vous empêche de vous livrer entièrement à la contemplation ; je veux, et je vous le dis à présent pour toujours, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce qui vous est nécessaire ; si vous faites autrement, j'en aurai beaucoup de peine." Après cela, Orlan-

do et sa compagnie retournèrent au château.

Alors Saint François fit asseoir ses compagnons et les instruisit sur le genre de vie qu'ils devaient mener, eux et tous ceux qui veulent vivre en solitaires. Il leur imposa l'observance de la sainte Pauvreté, et leur dit : "Ne vous appuyez pas trop sur l'offre charitable du seigneur Orlando ; prenons garde de blesser notre profession de pauvreté. Soyez sûrs que si nous sommes de vrais pauvres, le monde aura compassion de nous ; si nous embrassons bien étroitement la pauvreté, il nous donnera libéralement ce qu'il nous faut pour vivre. Dieu, qui nous a appelés dans la sainte religion pour le salut du monde, a fait ce pacte avec nous ; nous devons donner au monde de bons exemples, et le monde doit fournir à toutes nos nécessités. Persévérons donc dans notre pauvreté, parce qu'elle est la voie de la perfection et le gage des richesses éternelles." Le saint donna encore à ses frères plusieurs autres avis et il ajouta en finissant : "Voilà donc le genre de vie que nous devons embrasser tous ; pour moi, en particulier, je

sens que je touche au terme de ma carrière, et je veux désormais me tenir dans la solitude, me recueillir en Dieu et pleurer mes péchés en sa divine présence. Frère Léon, quand il voudra, m'apportera une petite provision de pain et d'eau ; mais ne laissez venir à ma cellule aucun séculier, pour quelque raison que ce soit ; je vous charge de répondre pour moi à ceux qui me demanderaient. " Ayant dit ces mots, Saint François bénit ses compagnons et se retira dans sa cellule, au pied du hêtre ; et les trois frères prirent dès lors la ferme résolution de se conformer aux règles que leur Père leur avait imposées.

Quelques jours après, le saint, considérant, de sa cellule, la disposition de la montagne, et contemplant avec étonnement les larges fentes et les grandes ouvertures des énormes rochers qui l'environnaient, il lui fut révélé de Dieu que ces fentes s'étaient ouvertes miraculeusement à l'heure de la Passion du Christ, au moment où, selon le saint Evangile, les pierres se fendirent. Dieu avait voulu que ce prodige s'opérât d'une manière plus frappante

sur la montagne de l'Alverne, parce que là devait se renouveler dans l'âme de François, par l'amour et la compassion, et dans son corps, par l'impression des sacrés Stigmates, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après cette révélation, le saint se renferma dans sa cellule et s'y recueillit, dans l'attente du mystère qui allait s'accomplir. Dès lors, la prière continuelle à laquelle il se livra lui fit éprouver plus fréquemment encore les douceurs de la divine contemplation ; aussi, très souvent il se trouvait tellement ravi en Dieu, que ses compagnons le voyaient corporellelement élevé au-dessus de terre et dans une extase qui le mettait hors de lui-même. Dans ces sublimes contemplations, Dieu lui révélait non seulement l'avenir, mais encore les secrètes pensées et les inclinations de ses frères. Frère Léon, son compagnon, en fut convaincu par sa propre expérience. Se trouvant tourmenté par une tentation de l'esprit, il lui vint en désir de posséder quelque pieuse pensée écrite de la main du saint ; et il espérait qu'une fois qu'il l'aurait obtenue, la tentation

disparaîtrait, au moins en partie. Depuis quelque temps déjà, il nourrissait ce désir, et toujours il se sentait retenu par la honte et le respect. Mais l'Esprit-Saint révéla à Saint François ce que son compagnon n'osait lui confier. Aussitôt il le fait appeler, lui demande ce qui est nécessaire pour écrire, et traçant à la louange de Jésus-Christ quelques lignes tirées des Saints Livres et qu'il signe de la lettre T (Tau), il les remet au frère en disant : (1) " Recevez ce papier, Frère Léon, et conservez-le toute votre vie. Que Dieu vous accorde sa bénédiction, et qu'il vous protège contre les tentations. Que s'il permet que vous les éprouviez, ne vous en troublez

(1) Voici le texte de cette bénédiction, dont l'autographe se conserve dans le trésor de la Basilique Patriarcale d'Assise :

" *Benedicat tibi Dominus, et custodiat te. Ostendat faciem suam tibi et misereatur tui. Convertat vultum suum ad te, et det tibi pacem* " — " *Dominus benedicat te, Frasr Leo.* " *T.*

" Que le Seigneur te bénisse et qu'il te garde ; qu'il te montre sa face et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne son visage vers toi et qu'il te donne la paix. " — " Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon. " T

pas ; plus vous serez tenté, plus je vous regarderai comme le véritable ami et serviteur de Dieu, plus je vous chérirai ; car, je vous le dis en vérité, personne ne doit s'estimer parfait ami de Dieu qu'il n'ait auparavant passé par beaucoup de tribulations et de tentations. " Frère Léon reçut avec respect et confiance l'écrit du saint, et aussitôt sa tentation disparut complètement. Alors il retourna vers ses compagnons et leur raconta, plein de joie, la grâce que Dieu venait de lui accorder. Depuis il conserva toujours son écrit avec soin, et les frères s'en servirent ensuite pour opérer plusieurs miracles. Dès ce jour aussi, en toute simplicité et avec l'intention la plus pure, Frère Léon se mit à observer de plus près toute la conduite de Saint François et sa bonne foi lui mérita de le voir souvent ravi en Dieu, élevé au-dessus de terre à la hauteur de trois ou quatre brasses, quelquefois jusqu'au sommet du hêtre, et parfois même il le voyait si haut dans les airs et environné de tant de splendeur, qu'à peine il pouvait encore l'apercevoir. Et que faisait le bon frère quand le

saint n'était encore qu'à la hauteur d'un homme? Il allait doucement sous lui, lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes et il disait: "Mon Dieu, prenez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur, et, par les mérites de ce saint homme, daignez me communiquer quelque petite portion de votre grâce."

Un jour que Frère Léon se trouvait ainsi sous les pieds de Saint François, et qu'il était à une hauteur où il ne pouvait plus l'atteindre, il vit descendre du ciel un billet écrit en lettres d'or qui vint se placer sur la tête du saint: sur ce billet étaient tracés ces mots: "Ici se trouve la grâce de Dieu." Le frère eut le temps de le lire, et il le vit ensuite remonter vers les cieux.

Sous l'impression de cette grâce divine qui le remplissait, Saint François n'était pas seulement ravi en Dieu par la contemplation, souvent aussi il était consolé et fortifié par des grandes apparitions. Une fois entr'autres qu'il revenait d'un de ces ravissements qui l'élevaient de terre, Jésus-Christ parut, assis sur une table de pierre fort basse, où le saint

avait coutume de prendre sa pauvre nourriture, il lui parla comme à un ami, avec la plus intime familiarité. Lorsque Notre-Seigneur eut disparu de dessus la table, Frère Léon, qui ignorait entièrement ce qui s'était passé, voulut la préparer comme à l'ordinaire, François l'en empêcha disant : "Frère Léon, chère petite brebis, lavez cette pierre avec de l'eau." Frère Léon obéit. "Maintenant, reprit le saint, d'un visage rayonnant de joie, lavez-la avec du vin." La pierre fut ainsi lavée. "Lavez-la avec de l'huile", dit-il encore. Le frère obéit. "Frère Léon, chère petite brebis, dit enfin Saint François pour la quatrième fois, lavez cette pierre avec du *baume*. — O mon doux Père, répondit le frère, comment trouver du *baume* dans ces lieux sauvages. — Sachez, Frère Léon, chère petite brebis du Christ, reprit Saint François, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu reposer sur cette pierre. (1) Je vous ai

(1) Nous avons vu cette table au Mont-Alverne, dans son petit oratoire, où elle sert actuellement de pierre d'autel. Elle porte

commandé par quatre fois de la laver sans me répliquer, en mémoire de quatre grâces particulières que Dieu, dans sa bonté, a promises pour mon Ordre ; la première, que cet Ordre durerait jusqu'à la fin du monde ; la deuxième, que ceux qui le persécuteraient avec malice, ne vivraient pas longtemps, s'ils ne venaient à faire pénitence ; la troisième, que les bienfaiteurs de cet Ordre seraient agréables à Dieu et comblés de bénédictions célestes ; la quatrième, qu'un de ses membres, séduit par l'esprit de malice ne demeurerait pas longtemps dans son sein, s'il ne venait à se convertir promptement. »

A l'approche de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, le saint voulut chercher un lieu plus solitaire encore et plus isolé, où il pût passer le carême de Saint Michel Archange qui commence le jour de cette solennité ; il

---

une inscription latine dont voici la traduction : TABLE DE SAINT FRANÇOIS sur laquelle il a eu d'admirables apparitions, et qu'il a consacrée en y répandant de l'huile et en disant : *C'est ici l'autel de Dieu !*

appela donc Frère Léon et lui dit : "Allez à l'oratoire de nos frères, tenez-vous sur la porte et revenez me trouver quand je vous appellerai." Frère Léon obéit, Saint François s'éloigna un peu, l'appela d'une voix haute ; et lorsque le frère l'eut rejoint, il lui dit : "Mon Frère, cherchons un lieu plus secret encore où vous ne puissiez m'entendre quand je vous appellerai." Puis continuant leur recherche ils trouvèrent, dans la partie méridionale de la montagne, un endroit très solitaire et parfaitement disposé selon les désirs du saint ; mais il fallait, pour y arriver traverser l'immense et effrayante ouverture d'un énorme rocher. Cette difficulté n'arrêta pas Saint François ; aidé de Frère Léon, il parvint, après de longs efforts, à jeter sur l'ouverture une pièce de bois, en forme de pont, et l'on put traverser. Alors le saint fit appeler ses autres frères et leur annonça l'intention où il était de passer en ce lieu le carême de Saint Michel Archange. Il les pria d'y construire une pauvre cellule et de la disposer de telle sorte qu'ils ne pussent l'entendre crier de

leur ermitage. Les frères le satisfirent ; alors il leur dit : "Retournez maintenant, laissez-moi seul ici, car avec le secours de Dieu, je me propose de passer ce carême sans dérangement et sans trouble. Qu'aucun de vous ne vienne me trouver, mais défendez surtout aux séculiers d'avancer jusqu'ici. Seulement, Frère Léon, une seule fois le jour vous viendrez m'apporter une petite provision de pain et d'eau ; puis, dans la nuit, vous reviendrez une autre fois vers l'heure de matines. Alors vous vous approcherez en silence, et quand vous serez arrivé à la tête du pont, vous me crierez : *Domine, labia mea aperies ;* si je vous réponds, vous viendrez jusqu'à ma cellule pour y réciter matines avec moi ; sinon retournez aussitôt auprès des autres frères." Saint François l'exigeait ainsi, parce qu'il était quelquefois tellement ravi en Dieu, qu'il n'entendait plus rien et qu'il n'éprouvait plus aucune sensation corporelle. Il donna donc sa bénédiction et les frères se retirèrent.

Le jour de l'Assomption étant arrivé, le saint commença son carême ; dès lors il se

réduisit à une sévère abstinence, macéra rudement son corps, fortifiant en même temps son esprit par de ferventes prières, des disciplines et des veilles. C'était en pratiquant ces saints exercices que, croissant de vertus en vertus, il disposait son âme à recevoir les divins mystères et les divines splendeurs, et son corps à soutenir les violents assauts des démons avec lesquels il avait souvent à combattre sensiblement.

Cependant le saint, se sentant presque épuisé par ses longues abstinences et ses luttes contre le démon, éprouva le besoin de se fortifier en procurant à son âme une nourriture spirituelle. Pour cela, il se mit à penser à la gloire infinie, au bonheur des bienheureux dans la vie éternelle, et il supplia Dieu de lui en faire ressentir quelque chose. Il priait encore, quand soudain, environné de splendeur, lui apparut un ange tenant une viole à la main gauche et un archet à la droite ; et pendant qu'il le regardait tout saisi d'étonnement, l'envoyé des cieux laissa tomber l'archet sur la viole, et une mélodie si suave se fit

entendre que l'âme de Saint François en était comme enivrée et qu'il en demeurait privé de toute sensation corporelle. Il raconta depuis à ses compagnons que si l'ange avait donné un nouveau coup d'archet, son âme aurait brisé les liens du corps, pour s'envoler aux demeures éternelles.

La fête de l'Exaltation de la Sainte Croix était proche. Une nuit que Frère Léon était parti, à son ordinaire, pour réciter matines avec Saint François, il arrive à la tête du pont et crie les paroles d'usage : *Domine, labia mea aperies*. Le saint ne répond pas. Le frère avance cependant en toute simplicité ; il traverse le pont, entre doucement dans la cellule, et n'y trouvant pas Saint François, il va droit au bois et l'y cherche sans bruit, à la clarté de la lune. Bientôt il entend sa voix, il s'approche, et le trouve priant à genoux, les mains et les yeux tournés vers le ciel. "Qui êtes-vous, ô mon Dieu, mon très-doux Seigneur ? s'écriait-il brûlant de ferveur ; et qui suis-je, moi ? un véritable vermisseau, votre inutile serviteur." Et il reprenait continuellement ces

mêmes paroles. Frère Léon étonné, lève les yeux, regarde, et il voit descendre du ciel une flamme d'une clarté éblouissante qui vient se poser sur la tête du saint. De cette flamme sortait une voix qui lui parlait : mais Frère Léon ne pouvait distinguer les paroles. A la vue de ce prodige, se croyant indigne de demeurer si près du lieu même où il s'opérait, craignant d'ailleurs d'affliger Saint François et de le troubler dans sa contemplation, s'il venait à l'apercevoir, le bon frère s'éloigna doucement et se contenta de regarder de loin.

Alors Frère Léon vit le saint étendre trois fois les mains vers la flamme, qui après s'être arrêtée longtemps sur lui, finit par remonter vers le ciel. Le bon frère se félicitait de n'avoir pas été remarqué, et déjà il reprenait le chemin de sa cellule, ravi d'avoir pu contempler le prodige ; mais en ce moment, Saint François entendit le froissement de ses pieds sur le feuillage et lui ordonna de s'arrêter. Le frère obéit tout tremblant et tellement troublé, comme il le racontait ensuite à ses compagnons, qu'il aurait mieux aimé voir la terre

s'entrouvrir sous ses pieds que d'attendre alors le saint qu'il croyait avoir mécontenté. C'est qu'en effet, Frère Léon évitait, avec tout le soin possible, ce qui pouvait blesser le saint homme, dans la crainte de se voir, par sa faute, éloigné de sa compagnie. Cependant Saint François le rejoint : — " Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il. — Mon Père, répond le frère avec embarras, je suis Frère Léon. — Pourquoi donc es-tu venu ici ? O Frère ! chère petite brebis du Christ, reprit le saint, ne t'avais-je pas recommandé de ne pas observer ainsi mes démarches ? Mais, réponds-moi maintenant, par la sainte obéissance, as-tu vu ou entendu quelque chose de ce qui vient de se passer ? — Père, répondit Frère Léon, je vous ai entendu répéter plusieursfois : " Qui êtes-vous, ô mon très doux Seigneur ? et moi, qui suis-je ? un misérable vermisseau, votre inutile serviteur. "

Alors tombant aux pieds de Saint François, Frère Léon s'accusa de sa désobéissance et en demanda le pardon avec larmes. Ensuite il supplie le saint de lui expliquer les paroles

qu'il avait entendues et de lui répéter celles qui lui avaient échappé. Voyant qu'en faveur de sa simplicité et de sa pureté, l'humble frère avait mérité de voir et d'entendre quelque chose du prodige qui venait de s'opérer ou d'en avoir révélation, Saint François consentit à le satisfaire.

"O Frère Léon, chère petite brebis de Jésus-Christ, lui dit-il, sache donc qu'au moment où je répétais les paroles que tu entendais, deux lumières venaient éclairer mon âme : celle de la connaissance et de la science de moi-même, et celle de la connaissance et de la science du Créateur. Quand je disais : "Qui êtes-vous, ô mon très doux Seigneur ?" j'étais dans une lumière de contemplation qui me faisait découvrir l'abîme de l'infinie bonté, de la sagesse et de la puissance de Dieu. Et quand je disais : "Qui suis-je ? un misérable vermisseau" j'étais dans une lumière de contemplation qui me faisait découvrir la triste profondeur de ma bassesse et de mes misères ; et c'est pourquoi je répétais : "Qui êtes-vous donc, Seigneur, Dieu d'une sagesse et d'une

bonté infinies, pour daigner me visiter, moi qui ne suis qu'un misérable et vil insecte ?"

Dans cette flamme que tu apercevais se trouvait Dieu lui-même ; c'est lui qui me parlait sous cette forme, comme il avait fait autrefois à Moïse. Il me demandait que je lui fisse trois dons ; et moi je lui répondais : "Mon Seigneur, tout ce que je possède est à vous ; vous le savez bien, je n'ai que ma tunique, ma corde, le pauvre vêtement qui me couvre ; et encore tout cela vous appartient ; que puis-je donc présenter à votre Majesté ?" Alors Dieu me dit : "Cherche dans ton sein, et offre-moi ce que tu y trouveras." Aussitôt j'y portai la main et j'y trouvai une petite boule d'or que j'offris au Seigneur ; et je fis ainsi par trois fois selon qu'il m'avait été ordonné. Et puis trois fois aussi, je me prosternai, bénissant Dieu et le remerciant d'avoir bien voulu me donner quelque chose que je puisse lui présenter. En ce moment, une lumière intérieure me fit comprendre que ces trois dons que j'avais faits signifiaient la sainte obéissance, la sublime pauvreté et la

splendide chasteté ; vertus que, par la grâce de Dieu, j'ai pratiquées avec tant de fidélité, que ma conscience ne me reproche rien. En même temps que tu me voyais porter la main à mon sein pour offrir les trois vertus signifiées par les boules d'or qui m'avaient été données, le Seigneur m'accordait encore la vertu de louer et d'exalter, de bouche et de cœur, la très sainte bonté qu'il m'a témoignée en me comblant de grâces. Voilà quelles furent les paroles que tu as entendues au moment où tu me vis lever les mains par trois fois. Mais, je te le répète, Frère Léon, chère petite brebis, ne viens plus observer ainsi toutes mes démarches, retourne à ta cellule avec la bénédiction du ciel et prends toujours bien soin de me procurer ce qui m'est nécessaire. Oui, car bientôt Dieu doit opérer sur cette montagne des prodiges si grands et si merveilleux que tout le monde en demeurera dans l'étonnement et que jamais aucune créature n'en aura vu de si extraordinaires. "

Saint François apprit par révélation qu'en ouvrant par trois fois le livre des Evangiles,

Dieu lui ferait connaître les désirs qu'il avait sur lui ; il se fit donc apporter ce livre sacré, et, s'étant mis en prière, au nom de la Très Sainte Trinité, il se le fit ouvrir trois fois par Frère Léon. Dieu permit qu'à chaque fois, il tombât sur le récit de la Passion de Jésus-Christ. Le saint comprit par là que, comme il s'était rendu conforme au Sauveur dans les actions de sa vie, il devait encore, avant de mourir, le suivre dans les afflictions et les douleurs de la Passion. Dès lors, il eut la consolation de goûter et de sentir, avec plus d'abondance, la douceur de la divine contemplation et des célestes apparitions. Un jour, il en reçut une qui devait le préparer immédiatement à l'impression des sacrés Stigmates. C'était la veille de la fête de la Sainte Croix de septembre. Au moment où il était seul et en prière dans sa cellule, l'Ange de Dieu lui apparut et lui dit : " De la part du Très-Haut, je viens t'avertir de te disposer, avec humilité et patience, à recevoir ce qu'il lui plaira de t'envoyer. — Je suis prêt à supporter avec résignation tout ce qui me viendra de mon

Seigneur, " répondit Saint François. L'Ange disparut.

Le lendemain, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, le saint, avant le lever du soleil, se mit en prière à la porte de la cellule, tourné vers l'orient, et il disait : " O mon Sauveur Jésus-Christ ! je vous en prie, accordez-moi deux grâces avant ma mort : faites que je ressente, autant qu'il est possible, dans mon âme et dans mon corps, cette douleur que vous avez éprouvée, ô mon doux Sauveux ! à l'heure de votre cruelle Passion ; et puis, que je ressente aussi, autant que le peut une créature, cet amour excessif qui vous embrasait, Vous, le Fils de Dieu, et qui vous a porté à souffrir volontiers pour nous, pauvres pécheurs, tant d'horribles tourments. "

Saint François persévéra longtemps dans cette prière, et il connut que Dieu l'exaucerait, et qu'il lui serait donné d'éprouver, autant qu'il était possible à l'homme, ce qu'il avait souhaité. Dans cette conviction, il se mit à méditer pieusement sur la Passion du Sauveur et sur son infinie charité ; et alors, la

ferveur de la dévotion s'accroissait si prodigieusement en lui, qu'il demeura entièrement transformé en Jésus-Christ par l'amour et la compassion.

Il était dans l'ardeur de cette divine contemplation, quand soudain il vit descendre, du haut des cieux, un Séraphin qui avait six ailes éclatantes et tout de feu. Il se précipitait d'un vol rapide vers lui ; et bientôt le saint put voir, entre ses ailes, la figure d'un homme crucifié. Ses ailes étaient disposées de telle sorte qu'il en avait deux sur la tête, deux autres lui servaient à voler, et les deux dernières lui couvraient tout le corps. A la vue de ce Séraphin, Saint François demeura saisi d'étonnement ; une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La douce contemplation du Christ qui lui apparaissait si familièrement et qui daignait jeter sur lui de si tendres regards le remplissait de joie ; mais le douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait de compassion, et il en avait le cœur transpercé comme d'un glaive. Il admirait surtout profondément que l'infirmité des souffrances

du Sauveur parût sous la forme d'un Séraphin, sachant bien qu'elle ne s'accorde pas avec l'état de gloire et d'immortalité. Mais bientôt le Séraphin lui-même lui apprit que Dieu l'avait permis ainsi, pour lui faire connaître que ce n'était pas par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'amour, qu'il devait être transformé tout entier en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. Alors toute la montagne de l'Alverne parut comme embrasée par une flamme immense et resplendissante, qui s'étendait jusqu'aux montagnes et aux vallées d'alentour. On aurait dit que le soleil était descendu sur la terre. A cette vue, les bergers qui veillaient dans les campagnes voisines furent remplis d'épouvante, et ils racontaient plus tard aux frères que cette flamme avait brillé sur la montagne pendant plus d'une heure. Trompés par cette clarté qui pénétrait jusque dans les hôtelleries de la contrée, des muletiers qui se rendaient en Romagne, croyant que le jour était venu, se levèrent, disposèrent leurs mules et se remirent en route, ce ne fut qu'après avoir che-

miné quelque temps, qu'ils virent la lumière disparaître et le soleil se lever.

Dans cette apparition séraphique, Jésus-Christ lui-même daigna communiquer à François des choses secrètes et mystérieuses qu'il ne voulut jamais rapporter pendant sa vie ; ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il en fit la révélation. Or, voici quelles furent les paroles du Christ : " Sais-tu, dit-il au saint, le prodige que je viens d'opérer en toi ? Pour que tu sois mon gonfalonier, je t'ai donné les Stigmates qui sont les marques de ma Passion. Et, de même que le jour de ma mort, je suis descendu aux limbes, et qu'en vertu de mes plaies, j'en ai retiré toutes les âmes qui s'y trouvaient pour les introduire en paradis, quand tu auras quitté la terre, tous les ans, le jour de l'anniversaire de ta mort, je t'accorde aussi de pouvoir descendre au purgatoire, et en vertu des Stigmates, d'en retirer toutes les âmes de tes trois Ordres, et même de tous ceux qui auront eu pour toi une grande vénération et que tu trouveras dans ce lieu d'expiation. Tu les introduiras toi-même au paradis ; et c'est

ainsi qu'après m'avoir été conforme pendant ta vie, tu le seras encore après ta mort. "

Après un long et mystérieux entretien, l'admirable vision disparut, laissant dans le cœur du saint une ardeur excessive et la flamme de l'amour divin, et sur son corps l'image merveilleuse et les traces de la Passion de Jésus-Christ. Ses pieds et ses mains étaient transpercés par des clous semblables à ceux qu'il avait vus dans les mains et les pieds du Christ qui venait de lui apparaître. Les têtes des clous, rondes et noires étaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. Il y avait aussi à son côté droit une plaie ronde, comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent elle jetait un sang sacré qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins.

Malgré tous les efforts que l'homme de Dieu faisait pour cacher ses sacrées et glorieuses plaies, voyant qu'elles étaient trop manifestes pour n'être pas aperçues par ceux qui l'appro-

chaient plus familièrement, et craignant d'ailleurs de publier indiscrètement les mystères de Dieu, Saint François douta s'il devait révéler la vision séraphique et l'impression qu'il avait reçue sur son corps. Dans sa perplexité, il fit appeler quelques-uns des frères avec lesquels il était plus intimement lié et leur ayant proposé sa difficulté en termes généraux, il demanda leur avis. Parmi les frères qu'il consultait, il s'en trouvait un, d'une grande sainteté : c'était Frère Illuminé. Cet homme, vraiment éclairé de Dieu, jugeant que Saint François devait avoir vu quelque merveille, lui dit : "Père François, sachez que ce n'est pas seulement pour vous, mais pour les autres que Dieu vous découvre quelquefois ses secrets : c'est pourquoi vous devez craindre d'être repris d'avoir caché le talent, si vous ne faites point connaître ce qui doit servir à l'édification de plusieurs." Touché de ses paroles, le saint raconta, avec une grande crainte, à ses compagnons, les détails de l'apparition que nous venons de rapporter, mais il ajouta que Jésus-Christ lui avait dit certaines choses

qu'il ne répéterait jamais durant sa vie.

En même temps que les Stigmates remplissaient l'âme du saint d'une vive joie, son corps en ressentait des douleurs extrêmes. Il se vit obligé de se confier à Frère Léon, celui de ses compagnons dans lequel il reconnaissait le plus de simplicité et de pureté ; il ne lui cacha plus rien, lui laissa voir, toucher et panser ses plaies. Le bon frère faisait tout ce qu'il pouvait pour calmer les douleurs du saint ; il essuyait le sang qui découlait de ses Stigmates, changeait les linges, quand les souffrances étaient plus vives, et même par la suite tous les jours, excepté depuis le jeudi soir jusqu'au matin du samedi : car Saint François voulait qu'aucun secours humain ne vint adoucir les douleurs de la Passion du Christ qu'il ressentait en son corps, dans le temps où le Sauveur avait été, pour notre salut, livré et crucifié, dans le temps où il était demeuré mort et enseveli. Un jour qu'il se faisait détacher les linges sanglants de la plaie du côté, dans la douleur qu'il en ressentit, il fit un mouvement, posa la main sur la poitrine de Frère Léon et

ce frère en ressentit dans son cœur une douceur de dévotion si suave qu'il pensait tomber évanoui.

Après avoir terminé le carême de Saint Michel Archange, Saint François fut inspiré de Dieu de retourner à Sainte-Marie-des-Anges. Il fit appeler Frère Massée et Frère Ange, leur donna plusieurs avis et leur recommanda surtout avec toute l'autorité qu'il avait sur eux, de garder soigneusement la sainte montagne de l'Alverne. Il leur annonça que pour lui, il devait quitter et retourner à Sainte-Marie-des-Anges, avec Frère Léon ; puis cédant à leurs prières, il leur fit voir, toucher et même baiser ses mains très saintes sur lesquelles étaient imprimés les sacrés Stigmates ; et les ayant bénis, au nom de Jésus crucifié, il descendit la montagne et les laissa remplis de consolation.

XXI

LA MORT

Lorsque le pur et divin amour eut transformé complètement Saint François en Dieu, aussi bien qu'en la véritable image de Jésus crucifié, cet homme angélique ayant terminé, en l'honneur de Saint Michel Archange, un carême de quarante jours sur l'Alverne, descendit de cette sainte montagne avec Frère Léon, pour se rendre, comme il l'avait annoncé, à son cher couvent de la Portioncule. Le peuple, instruit de son passage, s'empressa d'accourir pour le voir : hommes, femmes, vieillards, enfants, s'efforçaient de toucher et de baiser ses mains. Saint François ne pouvait résister à de si pressantes instances ; toutefois il enveloppait avec soin, dans les manches de sa tunique, ses mains déjà couvertes de linges, et il ne laissait baiser que l'extrémité de ses doigts.

Pendant que le saint prenait tous les moyens de cacher le mystère de ses plaies sacrées, pour échapper à la gloire des hommes, Dieu résolut d'opérer plusieurs miracles par leur vertu. Il le fit éclater spécialement dans ce voyage de l'Alverne à Sainte-Marie-des-Anges ; puis, pendant la vie et après la mort du saint, dans les différentes parties du monde. Le Seigneur voulait ainsi par des prodiges éclatants et certains manifester la vertu secrète et merveilleuse des Stigmates de son serviteur, ainsi que l'excessive charité et la miséricorde dont il s'était plu à le favoriser. Le voyage entier de l'Alverne à Sainte-Marie-des-Anges ne fut qu'une suite non interrompue d'éclatants miracles. (1)

Lorsqu'ils furent près d'arriver, Frère Léon, levant les yeux, aperçut dans la direction du couvent une croix magnifique qui portait la figure de Jésus crucifié. Cette croix, qui suivait

(1) Tous ces miracles sont rapportés par les écrivains qui ont spécialement écrit sur le prodige des sacrés Stigmates.

exactement tous les mouvements du saint, brillait d'une si vive splendeur qu'elle éclairait non seulement son visage, mais encore tout le chemin où il se trouvait. Elle ne disparut qu'au moment où il entra à Sainte-Marie-des-Anges.

Depuis ce jour à jamais mémorable où François descendit la montagne de l'Alverne, les pieds et les mains stigmatisés, sa vie ne fut plus qu'une longue agonie, un indicible martyre. Incapable de marcher, à cause de l'excessive douleur que lui causaient les clous dont il avait les pieds transpercés, il se faisait traîner par les villes et les villages de l'Italie, prêchant encore au peuple et disant : "*Jésus-Christ mon amour a été crucifié !*" Et déjà presque sur le seuil de la tombe, il disait fréquemment à ses religieux : "O mes très chers Frères et mes Enfants bénis à jamais, commençons maintenant à servir le bon Dieu et à faire pénitence : car, jusqu'à présent nous avons fait peu de chose, nous n'avons rien fait."

Cependant épuisé par les fatigues de l'apos-

tolat, par ses effrayantes austérités, par le sang qui s'échappait de ses plaies, il dépérissait sensiblement : mais ses souffrances lui étaient chères : il les appelait ses *Sœurs* et n'en voulait rien perdre. Une voix céleste lui avait dit : " François, les souffrances que vous endurez sont préférables à toutes les richesses du monde, car elles peuvent vous faire obtenir un royaume dont le prix est inestimable. — François, la voie des souffrances est celle qui conduit à la Béatitude éternelle. "

Sa vie n'était plus qu'une torture. La stigmatisation avait donné le dernier coup à son organisme ébranlé. L'estomac supportait mal la nourriture. Les entrailles en feu étaient le siège de souffrances intolérables ; ses membres restaient endoloris et sans forces.

Aux tortures physiques, des souffrances d'un autre ordre venaient se joindre, qui grandissaient elles-mêmes avec le temps et ne laissaient pas son âme jouir de la paix dont elle avait besoin. Malgré l'approbation pontificale donnée à la Règle de 1223, Elie et ses partisans s'obstinaient dans leurs errements ; sour-

dement, mais sûrement, ils tendaient à leurs fins.

Il était impossible que François ne s'aperçut pas de l'orientation contradictoire à ses propres desseins imprimée par eux à l'Ordre de la Pauvreté. D'ailleurs il y avait autour de François des Franciscains pleins de son esprit qui lui demandaient de venir au secours de la Règle menacée. François se sentait incapable de résister. Mais Dieu lui découvrait l'avenir et le rassurait sur le sort final de son œuvre.

Un jour que ses disciples sincères se pressaient autour de lui, le suppliant d'intervenir, d'user de son autorité de fondateur, — car il avait renoncé à toute supériorité — pour enlever aux indignes les charges dont ils abusaient, il les consola par ces promesses :

" Ne craignez pas, Notre-Seigneur m'a révélé qu'il y aurait toujours dans l'Ordre des fidèles observateurs de la Règle. Mais il vaut mieux que quelques-uns périssent, plutôt qu'un grand Ordre soit troublé. "

Paroles à la fois terribles pour les frères

infidèles à leur vocation, consolantes pour les autres, et bien dignes d'un disciple de Celui qui ne veut pas arracher l'ivraie avant le temps, de peur que le bon grain n'en souffre.

Malgré ses tendances destructrices de l'œuvre de François, Frère Elie entourait son Père de tous les soins d'un amour filial, et rien n'autorise à suspecter la sincérité de son affection.

Une nouvelle infirmité qui ne tarda pas à accabler François lui donna l'occasion de pousser son dévouement à l'extrême.

François devint aveugle Sa vue baissait depuis quelque temps, soit à cause de son excessive faiblesse, soit à cause des larmes brûlantes qu'il ne cessait de verser sur la Passion du Sauveur, dont il était plus que personne capable de mesurer l'étendue. Tout à coup les ombres s'épaissirent, et il ne lui fut plus possible de se conduire. Il était alors en prédication comme nous avons dit qu'il avait recommencé à le faire. Elie accourut. Il décida François à rentrer dans Assise. Il obtint davantage. Le saint avait toujours refusé les secours des médecins ; Elie, appuyé sur la Sainte Ecri-

ture, lui fit consentir à recevoir leurs soins. Hélas ! les médecins d'Assise ne purent rien sur le mal. La Cour pontificale se trouvait alors à Riéti, et un médecin fameux l'y avait suivie. Elie y mena François. Le saint est reçu avec vénération et son ami le Cardinal Hugolin se fait pour ainsi dire son serviteur. Après le traitement cruel par les pointes de feu, puis une médication prolongée, le médecin avait obtenu une certaine amélioration. Mais les larmes continuelles de François nuisaient à l'efficacité des remèdes ; le médecin aurait voulu qu'il cessât de pleurer. Le saint s'y refusa. Il jugeait le don des larmes qui lui venait de Dieu, plus précieux que la vue. "Par amour pour une lumière qui nous est commune avec les mouches, je ne me priverai pas des clartés de la lumière éternelle. Le corps est pour l'esprit, et non l'esprit pour le corps."

Cependant, touché des attentions de son médecin, il obtint pour lui un grand miracle. La maison de cet homme menaçait ruine ; par l'intercession de François les

lézardes se rebouchèrent si bien que tout danger disparut.

Entre temps on lui avait fait quitter Riéti pour un hameau voisin, afin de lui éviter un tumulte fatiguant. Une épizootie désolait la contrée. Un paysan, plein de confiance dans les mérites du saint et fort pieux lui-même, fut inspiré d'aller demander aux frères de l'eau qui avait servi à laver les plaies du saint. Il en aspergea son bétail qui échappa à la maladie. Mais le bruit du miracle s'étant répandu, tous vinrent chercher de cette eau. On leur en donna à tous, à l'insu de François. Partout l'effet fut le même ; le fléau fut conjuré et le nom de Dieu fut glorifié en son serviteur.

Des mois s'étaient écoulés. A bout de science, le médecin de Riéti conseilla d'aller consulter à Sienne un oculiste très âgé et très célèbre et qui saurait peut-être guérir le malade. On partit. Le médecin de Sienne recommença les cautérisations, ordonna un régime fortifiant et comme l'hiver venait et qu'il est assez doux à Sienne, il garda François sous ses soins.

Le saint ne tarda pas à avoir scrupule d'être bien soigné. Il fallut qu'un de ses frères le rassurât de cette sorte.

"Mon Père, votre corps ne vous a-t-il pas été très obéissant durant toute votre vie ?

Le saint en convint.

— Eh bien, maintenant, Père, traitez-le comme un fidèle serviteur tombé dans la nécessité."

L'argument plut fort au bon saint, et il se laissa soigner comme on voulut.

Au printemps, il eut un vomissement de sang qui effraya tout le monde ; il parut toucher à sa dernière heure. Tous les frères du couvent, et plusieurs autres, venus des divers points de l'Italie, l'entouraient fondant en larmes, et le suppliaient de ne point les quitter, avant de leur avoir fait ses dernières recommandations : "Que tous les frères, dit le séraphique Patriarche, s'aiment toujours entre eux, comme je les ai aimés et comme je les aime ; qu'ils chérissent toujours ma *Dame* et ma *Maîtresse*, la sainte *Pauvreté*, et la conservent comme un trésor précieux. Qu'ils soient toujours soumis

et fidèlement attachés au Souverain Pontife et aux prélats de la sainte Eglise. Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit les bénissent et les protègent. " Cette recommandation était pour toutes les âmes, alors présentes dans son Ordre et pour toutes celles qui devaient y entrer jusqu'à la fin du monde.

De Sienne, le saint fut transporté à Cortone, puis dans la crainte que son précieux corps ne fut soustrait à la dévotion de ses compatriotes, ramené à Assise; on eut soin d'éviter la route qui passe à Pérouse, parce que les Pérugins n'eussent plus laissé le saint sortir de leur ville.

A Assise, l'évêque voulut l'avoir dans son palais ; c'est là que le médecin qui ne quittait plus l'homme de Dieu l'avertit que sa mort était proche. Le visage de François devint alors radieux, et il chanta les louanges de sa Sœur la mort. Le saint fit venir près de lui Frère Léon : " Chère petite brebis du Christ lui dit-il, ajoutez une dernière strophe au *Cantique du Soleil ;* car il a plu au Seigneur de m'annoncer le moment où je serais délivré des

liens qui me retiennent encore ici-bas. " Frère Léon écrivit : " Soyez béni, Seigneur, pour la mort, notre Sœur, que nul homme vivant ne peut éviter ; malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel : heureux ceux qui, à l'heure de la mort, se trouvent conformes à votre sainte volonté : la seconde mort ne pourra les atteindre. "

Alors voulant mourir au lieu même où il avait commencé de vivre d'une vie nouvelle, et jeté les fondements de son œuvre il demanda à être enfin transporté à sa chère Portioncule, berceau de son Ordre.

Quand on fut dans la plaine, en face d'Assise : " Tournez-moi, dit-il, du côté de la ville. " et se soulevant de sa couche de douleur, il prononça ces solennelles paroles : " Soyez bénie du Seigneur, ville fidèle à Dieu, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en vous et par vous. Un grand nombre de serviteurs du Très-Haut, habiteront dans votre enceinte et la plupart de vos citoyens seront choisis pour la vie éternelle ! " Et dans son attendrissement, il versait des larmes abondantes.

A son arrivée, il demanda que l'on écrivît à Frère Jacqueline pour qu'elle apportât de Rome ce qui était nécessaire à son ensevelissement, lui faisant dire qu'elle se hâtât si elle voulait le revoir en vie. Et comme la lettre était finie : "Laissez cela, dit-il. Notre Frère est en chemin." En en effet quelques instants après la dame de Settesoli arrivait à la Portioncule, apportant pieusement ce que le saint désirait, par une inspiration de Dieu.

Mais hâtons-nous, âmes pieuses, hâtons-nous de recueillir les dernières volontés et les dernières bénédictions du Stigmatisé de l'Alverne, notre Père !

Le vendredi 2 d'octobre (1) François fit assembler ses frères, les bénit une seconde fois, fit un signe de croix sur un pain qu'il partagea à tous, comme un symbole d'union et de concorde fraternelle. Tous les frères

(1) En 1226, le quatre octobre tomba un dimanche. Or il est certain que Saint François mourut le samedi soir. La bénédiction du pain se place donc au vendredi.

fondaient en larmes. Après un instant de repos, le saint Patriarche dicta son testament spirituel, dernière instruction de pénitence et d'amour.

Le lendemain 3 octobre, François se dépouilla du vêtement qu'il portait et on lui donna un habit d'emprunt qu'il accepta par pauvreté et par obéissance ; il se fit aussi coucher sur la terre nue. Vers le soir, l'illustre mourant, ainsi couché sur le sol, fit chanter le *Cantique du Soleil* et s'unit avec une allégresse indicible à ce chant d'amour. Le cantique achevé, il croisa de nouveau ses bras, donna, au nom et par la vertu de Jésus crucifié, une suprême bénédiction, aux présents et aux absents, et il ajouta : " Adieu, mes Enfants ; je vous dis adieu à tous ! je vous laisse dans la crainte du Seigneur : demeurez-y toujours. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche. Heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé. Pour moi, je m'en vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa sainte grâce ! "

Il se fit lire ensuite la Passion du Sauveur. Après cette lecture, il commença lui-même à réciter, d'une voix presque éteinte, cette hymne de la délivrance :

" Ma voix a crié vers le Seigneur : je lui ai adressé mes vœux. — Je répands mes prières en sa présence : je lui dis mes douleurs, et mon esprit est près de défaillir. – C'est vous que j'implore, ô mon Dieu, et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants. — Délivrez, Seigneur, mon âme de sa prison, afin que je puisse vous glorifier. Les justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez... "

Lorsqu'il eut murmuré ces dernières paroles, il poussa un léger soupir : son âme avait brisé ses liens et s'envolait dans le sein de Dieu ! C'était le samedi soir, 3 octobre de l'année 1226. Saint François était alors dans la quarante-cinquième année de son âge et la vingtième de sa conversion.

" Un de ses frères et de ses disciples, dit Saint Bonaventure, vit cette âme bienheureuse, sous l'apparence d'une étoile très bril-

lante, portée au-dessus des grandes eaux sur une nuée blanche, qui la conduisait droit au séjour de la gloire : c'était, continue le Docteur séraphique, l'image de l'éblouissante candeur de sa sublime sainteté, qui, avec une plénitude de grâce et de sagesse l'avait rendu digne d'entrer dans le séjour de la lumière et de la paix, où il repose avec Jésus-Christ pour l'éternité. "

Frère Augustin d'Assise, Provincial de la Terre-de-Labour, homme juste et saint, qui était malade à l'extrémité et ne parlait plus, s'écria tout à coup : " Attendez-moi, mon Père, attendez-moi ! je m'en vais avec vous. " Les religieux tout étonnés, lui demandèrent à qui il parlait. " Hé quoi, leur répondit-il d'un ton ferme, ne voyez-vous pas François notre Père qui va au Ciel ? " A l'instant, sa belle âme se détacha de son corps et suivit celle de son bienheureux Père.

Quand le saint mourut, c'était la nuit tombante : or des alouettes, ces petits oiseaux qui aiment la lumière et qui craignent l'ombre des crépuscules, parurent en très grand nombre

au-dessus de Sainte-Marie-des-Anges ; pendant longtemps elles voltigèrent là, avec une joie inaccoutumée, à la gloire du saint qui durant sa vie les invitait avec tant de tendresse à chanter les louanges du Créateur ; ses alouettes, ses chères petites Sœurs lui rendaient ainsi un dernier hommage aussi gracieux qu'il était éclatant.

François, le serviteur et l'ami de Dieu, le fondateur et le chef des Frères-Mineurs, le grand maître de la Pauvreté, la règle de la pénitence, le héraut de la vérité, le miroir de la sainteté, le modèle de la perfection évangélique, François marcha avec l'aide de la grâce, sans faiblir jamais, de progrès en progrès, depuis le premier jour de sa carrière jusqu'au dernier. Cet homme prodigieux, d'autant plus riche en grâces qu'il se fit plus pauvre des biens de la terre ; d'autant plus élevé qu'il fut plus humble ; plus fort, qu'il se mortifia davantage ; plus sage, qu'il fut plus simple de cœur ; cet homme extraordinaire par la pureté de toute sa vie, le Seigneur s'est plu à le faire grand aux yeux des hommes pendant qu'il

accomplissait sa destinée sur la terre. Mais cette grandeur ne fut que le prélude de celle qui lui était réservée après sa mort. Au sortir de ce monde, en effet, pour entrer dans la sainte maison de son éternité, et buvant désormais avec plénitude aux ondes sacrées de la fontaine de vie, il laissait sur son corps des signes certains de sa gloire future. Cette chair crucifiée avec ses convoitises était devenue une créature nouvelle qui, *par un privilège unique*, portait l'empreinte divine de la Passion de Jésus-Christ. Par la nouveauté même d'un prodige, *qui n'avait pas eu d'exemple sur la terre*, elle offrait aussi l'image de la Résurrection. On voyait dans ses mains, et dans ses pieds des clous noirs comme du fer, merveilleusement formés de sa chair par une vertu divine, et tellement adhérents à cette chair, que quand on les poussait d'un côté, ils avançaient de l'autre. Rien n'empêchait de voir la plaie de son côté qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie, cette plaie que la main de l'homme n'avait point faite et qui ressemblait à l'ouverture du côté du Sauveur, d'où sortit

le sacrement de notre Rédemption et celui de notre Régénération : sa couleur rouge et ses bords repliés en rond la faisaient paraître comme une très belle rose. La chair du saint, qui était naturellement brune, et que ses maladies avaient rendue très basanée, devint extraordinairement blanche ; elle représentait les robes blanchies dans le Sang de l'Agneau dont les saints sont revêtus dans les splendeurs de la gloire. Ses membres étaient flexibles et maniables comme ceux d'un petit enfant, signes évidents de l'innocence et de la candeur de son âme. Toutes ces merveilles répandaient dans les âmes une grande suavité et excitaient l'admiration de tous les spectateurs ! (1) "

Pendant toute la nuit, les Frères-Mineurs chantèrent autour du corps des psaumes et des hymnes avec une si grande jubilation d'amour qu'on aurait cru assister à une fête angélique dans le ciel plutôt qu'aux funérailles d'un

(1) Saint Bonaventure.

homme sur la terre. Ainsi s'expriment les compagnons du glorieux trépas de leur Séraphique Père.

Le lendemain dimanche eurent lieu les obsèques ; dès le matin, le clergé et les magistrats d'Assise vinrent à Sainte-Marie-des-Anges, où s'était réunie une foule immense des populations ombriennes. Les Frères-Mineurs des couvents voisins étaient venus toute la nuit. Le convoi se mit en marche : le peuple portait des branches d'olivier ; les frères sur deux longues files tenaient à la main des torches ardentes. Le saint corps, placé sur de riches tapis, était porté par deux magistrats et deux Frères-Mineurs : le clergé fermait le cortège. Le chant des psaumes, des hymnes et des cantiques en langue vulgaire, n'était interrompu que par les sons éclatants des trompettes guerrières, placées de distance en distance. Au lieu de prendre le chemin direct qui même à Assise, on choisit le sentier détourné qui conduit à Saint-Damien, le couvent de Sainte Claire. On déposa le corps dans la chapelle des Pauvres-Dames afin

qu'elles eussent la consolation de contempler une dernière fois le visage transfiguré de leur illustre Père. On ouvrit la grille du chœur des religieuses ; et Claire, malade, portée dans les bras de ses filles, put vénérer et toucher, non sans verser beaucoup de larmes, les cinq plaies du stigmatisé de l'Alverne. Elle essaya d'arracher un des clous miraculeux pour le conserver comme une pieuse relique ; mais voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle se contenta de tremper un linge dans le sang qui coulait de la blessure et de prendre la mesure exacte de la taille du saint pour faire peindre son portrait dans le chœur des religieuses.

Partant de Saint-Damien le cortège traversa les rues d'Assise, tendues de draperies et de guirlandes de verdure, jusqu'à l'église Saint-Georges, où la dépouille mortelle fut déposée dans une châsse en cyprès. " C'est là que notre saint avait été initié à l'étude des lettres chrétiennes ; c'est là qu'il avait fait sa première prédication de pénitence et d'amour. Là aussi, dit Saint Bonaventure, devait être son premier lieu de repos. "

A la mort de Saint François, Frère Elie était vicaire-général de l'Ordre. Frère Elie avait toujours été, durant sa vie, très attaché au saint dont il avait su ainsi gagner l'affection et garder la confiance ; et durant les grandes maladies de l'homme de Dieu, il l'avait entouré de tant de soins, qu'au témoignage de ses contemporains, il lui avait véritablement tenu lieu de *mère*. Il écrivit, à la mort du saint, à tous les Provinciaux de l'Ordre une Lettre dont nous donnons ici de longs extraits et qui est restée toute empreinte des tristesses de son âme. L'exemplaire que reçut le Provincial de France porte cette souscription ; "A mon Frère en Jésus-Christ, le Frère Grégoire, Ministre des Frères qui sont en France, et à tous ses frères et les nôtres, le Frère Elie, pécheur, salut." Elle est ainsi conçue :

"Avant de commencer, je soupire. Comme un torrent qui déborde, ainsi la douleur envahit mon âme. Hélas ! le malheur que je redoutais a fondu sur nous ; celui qui nous consolait n'est plus. Chéri de Dieu et des hommes, il est monté au séjour de la lumière, lui qui en-

seignait à Jacob la loi de la science et de la vie et qui a laissé à Israël le testament de la paix. Nous ne saurions trop nous réjouir pour lui ; nous ne saurions trop pleurer sur nous-mêmes, privés que nous sommes de sa présence et comme ensevelis à l'ombre de la mort. La perte est pour tous ; le péril n'est que pour moi, à cause des soucis et de l'affliction qui m'oppressent. Ma douleur est sans mesure ; voilà pourquoi, mes Frères, je viens vous conjurer de la partager, comme je partage la vôtre. Nous sommes orphelins et privés de la lumière de nos yeux. Oui, notre Père était vraiment une lumière envoyée par la vraie Lumière qui éclaire les hommes assis dans les ténèbres de la mort, afin de diriger leurs pas dans les voies de la paix. Semblable au soleil dans son midi, il éclairait les esprits, et il échauffait les cœurs du feu de son amour, prêchant partout le royaume de Dieu et préparant au Seigneur une génération nouvelle. Son nom s'est répandu jusqu'aux îles les plus lointaines, et les différentes contrées de la terre ont admiré ses œuvres.

Cependant, ne vous attristez pas outre mesure, mes Enfants et mes Frères : Dieu qui est le Père des orphelins ne nous refusera pas ses divines consolations. D'ailleurs, François est passé à une vie meilleure ; et avant de mourir, il a béni tous ses enfants, comme un autre Jacob, leur pardonnant toutes les fautes qu'ils auraient pu commettre contre lui. Maintenant, voici que je vous annonce une grande joie et un prodige inouï jusqu'à nos jours. C'est que peu de temps avant sa mort, notre bien-aimé Père a reçu et porté dans sa chair les Stigmates de Jésus crucifié... Bénissez donc le Dieu du ciel et de la terre : louez-le de ses éternelles miséricordes ; et souvenez-vous devant le Seigneur de notre incomparable Père, pour la louange et la gloire de Celui qui l'a exalté parmi les hommes et glorifié devant les anges... Le quatre des nones d'octobre, jour de dimanche, à la première heure de la nuit précédente, notre Frère et notre Père, François, est allé vers son Créateur !... Et parce que c'est une pensée salutaire de prier pour les morts, priez pour lui,

c'est son dernier désir. Que chaque prêtre donc dise trois messes ; chaque clerc, le psautier ; les Frères Laïcs, cinq *pater*, et que les clercs fassent en commun la vigile des morts. Frère Elie, pécheur. »

XXII

APRÈS LA MORT

APRÈS avoir dit en résumé dans sa Légende, ce que nous venons de rapporter plus en détail sur les funérailles de Saint François, le Docteur Séraphique Saint Bonaventure continue ainsi.

"Désormais face à face avec Dieu, et illuminé sans interruption de la divine lumière, le Bienheureux manifesta son pouvoir et sa bonté par de nombreux prodiges: sa sainteté qui pendant sa vie s'était fait connaître au monde et l'avait édifié par les exemples d'une justice si haute, fut ainsi confirmée du haut du ciel, où il règne désormais avec Jésus-Christ, par les *miracles* que la puissance divine opéra par son intercession." Et le saint Docteur donne une longue liste des miracles qui ont suivi la mort de l'homme de Dieu, et dont nous reproduisons ici quelques-uns à la louange

de Dieu et à la gloire de notre séraphique Père.

Des morts ressuscités. — Dans le bourg de Monte-Marino, près de Bénévent, une femme qui avait une grande dévotion à Saint François, subit le sort réservé à tous les hommes ; elle mourut. Des clercs, en grand nombre, se réunirent la nuit à la maison mortuaire pour célébrer les obsèques et pour chanter des psaumes et des prières ; voilà que subitement, à la vue de tous les assistants, la défunte se leva sur son lit, et s'adressant à un des prêtres présents, elle lui dit : " Je veux, mon père, me confesser. Morte, j'étais réservée aux tourments d'une prison éternelle, parce que j'avais caché un péché que je vais vous avouer maintenant. Mais à la prière de Saint François, pour qui j'ai toujours eu une grande dévotion, il a été accordé à mon âme de rentrer dans mon corps afin de refaire une bonne confession et mériter ainsi la vie éternelle. " Elle se confessa donc, en tremblant, au prêtre qui tremblait lui-même, et après avoir reçu l'absolution de ses fautes, elle se remit tranquille-

ment au lit et s'endormit cette fois paisiblement dans le Seigneur.

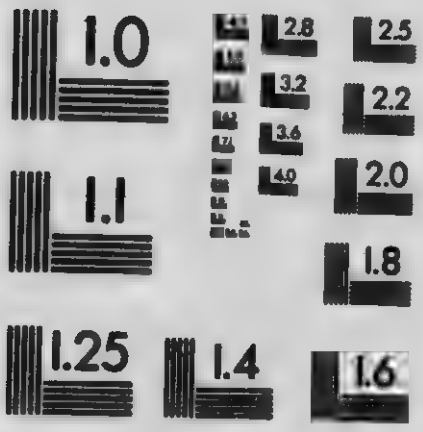
— Dans le bourg de Pennaco, aux montagnes de la Pouille, un père et une mère avaient une fille unique, encore jeune, qu'ils aimaient tendrement. Une maladie grave la conduisit à la mort : ses parents qui n'espéraient pas une autre héritière se regardaient comme morts avec leur fille. Les parents et amis se réunirent pour les funérailles. Sa pauvre mère était plongée dans une douleur telle qu'elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle. Cependant Saint François, seul avec un de ses compagnons, apparaît à cette mère désolée, qui lui avait voué, elle aussi une grande dévotion et il lui dit avec une pieuse affection : "Ne pleurez plus : car le flambeau de votre vie que vous croyez éteint, se rallumera par mon intercession." La mère se lève sur-le-champ, et racontant à tous ce que le saint lui a promis, elle ne permet point qu'on enlève le corps de sa fille défunte. Mais elle invoque Saint François avec une foi complète, et saisissant de ses mains sa fille morte, elle la

soulève vivante et guérie ; tout le monde la voit et admire l'étonnant miracle qui vient de s'accomplir.

— Des frères de Nocéra demandaient à un habitant du pays, nommé Pierre, un chariot dont ils avaient besoin pour quelques instants ; cet homme leur répondit en insensé, les accablant d'injures à cause du service qu'ils lui demandaient et blasphémant le nom de François à l'occasion de l'aumône que ces religieux imploraient en l'honneur du Bienheureux. Mais cet homme se repentit aussitôt de sa folie ; la peur le saisit ; il craignit la punition du ciel qui, en effet, ne se fit pas attendre ; à l'instant son fils aîné tomba malade et expira bientôt après. Son infortuné père, fou de douleur se roulait par terre, et, ne cessant d'invoquer Saint François il s'écriait : "C'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai mal parlé, c'était sur moi, sur moi seul, que devait tomber le châtiment. O grand saint, rendez à mon repentir ce que vous m'avez enlevé, à cause de mon impiété. Je ne cesserai désormais d'offrir à Jésus-Christ des louanges et des

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

actions de grâces, pour l'honneur de votre nom. " O prodige ! à ces paroles, l'enfant se leva, demandant qu'on cessât de pleurer, et confessant que son âme qui avait quitté réellement son corps venait de le reprendre, par la charitable intercession de Saint François.

— Dans la ville de Capoue, sur les rives du Volturne, un enfant jouait avec d'autres enfants. Il se laissa imprudemment tomber dans le fleuve ; et, entraîné par le courant, il fut bientôt enseveli sous le sable. Ses camarades se mirent à crier, et une grande multitude accourut sur les lieux. Or, tout ce peuple suppliait le Bienheureux François et le conjurait dévotement par ses mérites de prendre en pitié son père qui lui était dévoué, en arrachant son enfant à la mort. En ce moment un nageur qui se tenait à distance, ayant entendu les clameurs, s'approcha : après de longues recherches, et lorsqu'il eut invoqué, lui aussi, le secours du Bienheureux François, il trouva enfin le lieu où le limon du fleuve avait recou vert le cadavre de l'enfant et lui avait fait une sorte de tombeau. Continuant ses efforts, il

le tira de cette position et ne put s'empêcher de gémir en le voyant sans vie. Mais la foule qui ne pouvait s'arracher à ce triste spectacle, ne cessait de crier : "Saint François, rendez cet enfant à son père." Des Juifs eux-mêmes, accourus avec d'autres, émus de pitié, disaient : "Saint François, rendez cet enfant à son père." A la fin, subitement, au milieu des cris de joie et d'admiration de la foule, l'enfant se leva parfaitement rendu à lui-même et se fit conduire immédiatement à l'église de Saint François, pour remercier Dieu d'une si belle faveur, reconnaissant que c'était la vertu du saint qui l'avait miraculeusement retiré des ténèbres de la mort.

— A Suessa, dans la rue des Colonnes une maison s'écroula tout à coup et couvrit de ses ruines un jeune homme qui fut tué. Des hommes et des femmes, au bruit que fit la chute de la maison, accoururent de tous points ; ils écartèrent les débris de bois et de pierres, et purent enfin retirer le cadavre du milieu des décombres. La mère du jeune homme qui était accourue, éclatant en sanglots, faisait enten-

dre ce cri douloureux : "Saint François, Saint François, rendez-moi mon fils." Et non seulement la mère, mais tous les assistants, priaient le saint avec elle ; mais comme il ne se manifestait ni voix ni sentiment, ils placèrent le cadavre sur un lit, attendant le lendemain pour l'enterrer. Cependant la mère éplorée qui espérait en Dieu, à cause des mérites du saint, fit le vœu de couvrir son autel d'une nappe nouvelle, s'il rappelait son fils à la vie. Vers minuit, le jeune homme commença à remuer : ses membres reprirent leur chaleur naturelle. Enfin il se leva plein de vie et il convia tous les assistants à louer Dieu avec lui et à bénir son glorieux serviteur, le Bienheureux François.

Personnes préservées de la mort. — Dans le voisinage de Rome, un gentilhomme du nom de Rodolphe donna dans sa maison l'hospitalité à des Frères-Mineurs. Il faisait cet acte de charité d'accord avec sa pieuse épouse, tant pour l'hospitalité en elle-même que comme un hommage à Saint François et par amour pour le Bienheureux. Cette nuit-là,

au haut d'une tour, dormait un gardien du château étendu sur un tas de pièces de bois placés sur le bord de la tour ; mais ces pièces se détachèrent les unes des autres, roulèrent en bas et notre gardien tomba aussi, d'abord sur le toit du palais et de là sur le sol. Le bruit de cette double chute, du bois et de l'homme, éveilla toute la maison, et on crut que c'en était fait du gardien. Le seigneur et la dame du château, ainsi que les bons Frères accoururent. Quant au gardien qui était tombé du haut de la tour, il était si profondément endormi, que ses deux voyages successifs dans les airs et les secousses de ses repos forcés ne l'avaient point éveillé, non plus que l'agitation et les cris de toute la maison qui était venue à lui. On le poussa, on le remua avec les mains, et il commença à se plaindre enfin qu'on l'arrachât à un repos délicieux ; il dormait avec bonheur, dit-il, entre les bras du Bienheureux François ; mais il connut enfin par le récit qu'on lui en fit, l'accident qui lui était survenu. Il se voyait au pied de la tour, après s'être couché sur le sommet et ne pouvait

assez s'étonner de ce fait, dont il ne s'était point aperçu pendant qu'il s'accomplissait. Il promit, en présence de tout le monde de faire pénitence et de mener toujours une sainte vie à l'honneur de Dieu et de son grand serviteur, Saint François.

— A Léontino, des hommes venaient d'extraire d'une montagne une pierre énorme, destiné à servir de base à un autel dans une église qu'on devait consacrer dans le voisinage à Saint François. Une quarantaine d'ouvriers employaient des efforts répétés à placer cette pierre sur un chariot, lorsqu'elle se renversa sur l'un d'eux et le couvrit comme d'une pierre sépulcrale. Les autres, abasourdis par ce malheur ne savaient que faire et le plus grand nombre d'entr'eux désespérés, s'en allèrent. Il en resta dix qui se mirent à invoquer avec tristesse Saint François et à le conjurer de ne pas permettre qu'un homme mourût d'une mort si affreuse en travaillant à son service. Puis ils reprennent courage et se mettent à l'œuvre ; la pierre cède aussitôt à leurs efforts, et aucun d'eux ne doute que ce succès facile ne doive

être attribué à l'assistance de Saint François.

Leur compagnon se releva parfaitement intact dans tous ses membres : bien plus, il recouvra une vue parfaite, lui qui l'avait auparavant très obscurcie. Ainsi tout le monde put comprendre combien dans les cas les plus désespérés, les mérites de François étaient d'une puissante efficacité.

— Quelque chose de semblable arriva près de San-Severino, dans la Marche d'Ancône. On apportait de Constantinople une pierre immense qui devait servir à la Basilique du Bienheureux François. Traînée par un grand nombre d'hommes, elle glissa tout à coup de son assiette et tomba sur un des ouvriers. Non-seulement on le croyait mort, mais on pensait qu'il était entièrement broyé : avec l'assistance du Bienheureux François qui souleva la pierre, il put repousser ce poids énorme, et il se leva bien portant et sans aucune blessure.

Des sauvés du naufrage. — Le Frère Jacques de Riéti traversait une rivière sur une petite barque avec d'autres frères : il déposa d'abord ceux-ci sur la rive opposée, et il se

préparait à les suivre, lorsque la frêle embarcation vint par malheur à renverser. Le conducteur de la barque se mit à la nage et le frère fut lancé au fond de la rivière. Les frères qui étaient sur le bord invoquaient avec effusion le Bienheureux François et le suppliaient avec des gémissements et des larmes de secourir l'un de ses enfants, leur frère. Quant à celui-ci, enfoncé dans l'abîme, il ne pouvait faire entendre sa voix, mais il priait de cœur son Bienheureux Père de le sauver. Par l'assistance du saint Patriarche, il marchait au fond du fleuve comme sur une terre solide ; de plus, il relevait la barque submergée et parvenait avec elle au rivage. Ce qui est le plus extraordinaire, c'est que ses vêtements n'étaient pas humectés, et que pas une goutte d'eau n'avait atteint sa tunique !

— Le Frère Bonaventure traversait un lac sur une barque avec deux hommes. La barque, fort endommagée par la violence des eaux se perdit et précipita avec elle au fond du lac, le frère et les deux hommes. Dans cette triste position, ils invoquèrent avec confiance le

Bienheureux Père Saint François ; et aussitôt la barque, remplie d'eau, n'en monta pas moins au-dessus des flots, sous la conduite du saint, et arriva heureusement au port avec ses passagers.

— Des matelots d'Ancône ballotés par une tempête affreuse se voyaient submergés ; ils désespéraient de sauver leur vie, lorsqu'ils se mirent à invoquer Saint François. Une grande lumière apparut sur la mer, et avec cette lumière se fit divinement un calme parfait ; il sembla que par son admirable vertu le Bienheureux pouvait commander aux vents et à la mer.

Je ne crois pas qu'il soit possible de raconter en détail tous les miracles par lesquels il se glorifie encore toutes les fois que sur les plages liquides il apporte secours et assistance à des hommes en danger. Et l'on ne doit pas s'étonner qu'il lui ait été donné dans la gloire puissance sur les eaux, puisque durant sa vie sur la terre, toutes les créatures, revenues à l'état de leur primitive origine lui obéissaient et le servaient d'une manière admirable.

Des aveugles guéris. — Au couvent des Frères-Mineurs, à Naples, un Frère nommé Robert était aveugle depuis bien les années. Il lui avait poussé dans les yeux une excroissance de chair qui empêchait le mouvement et l'usage des paupières. Dans cè même couvent, plusieurs frères se trouvaient réunis, destinés à la prédication dans les diverses parties du monde. Le Bienheureux Père, miroir de la sainte obéissance, pour les porter à continuer avec courage leur voyage apostolique, voulut les frapper par un miracle, et dans cette vue, il guérit en leur présence le Frère Robert de la manière suivante :

C'était la nuit, et Frère Robert était étendu sur sa couche, malade mortellement : déjà même on avait fait la recommandation de l'âme. Le Bienheureux François se présenta en ce moment à lui ; il était accompagné de trois frères, qui tous ont laissé une réputation de grande sainteté ; Frère Antoine, Frère Augustin et Frère Jacques d'Assise. Après l'avoir suivi fidèlement pendant la vie, ils l'accompagnaient heureusement après sa mort. Saint

François, avec un instrument tranchant, fit une incision, enleva l'excroissance de la chair, et rendit à Frère Robert la lumière qu'il avait perdue : il le rappela en même temps des ombres de la mort et lui dit avec une grande douceur : " Frère Robert, mon enfant, la faveur que je vous ai accordée est un signe donné à nos frères qui s'en vont dans des contrées lointaines. Ils doivent voir par là que je les précède et que je dirigerai leurs pas. Qu'ils aillent donc avec joie et qu'ils exécutent avec ardeur l'obéissance qui leur a été imposée.

— Dans la Campanie, un enfant de quatorze ans du bourg de Pophis, pris d'une douleur subite, perdit complètement l'œil gauche. La souffrance fut telle qu'elle déplaça l'œil de son orbite, et que, pendant huit jours, le nerf étant relâché de la longueur d'un doigt, on vit l'œil descendre jusqu'à la mâchoire, et il se desséchait : c'était lamentable à voir. Tout remède humain était inutile. Le père du jeune adolescent se tourna alors tout entier vers le Bienheureux François ; l'infatigable ami des

malheureux ne fut pas sourd aux prières de ce père infortuné : il replaça l'œil desséché dans son orbite, lui rendit son ancienne force et l'illumina des rayons de la lumière si désirée.

— Le fils d'un gentilhomme, aveugle de naissance, reçut par les mérites de Saint François la vue qu'on demandait pour lui. Cette circonstance le fit nommé *Illuminé*. Plus tard, lorsqu'il fut en âge, il prit l'habit des Frères-Mineurs en reconnaissance du bienfait qu'il avait reçu par Saint François. Il fit de tels progrès dans la lumière de la vertu et de la grâce qu'il se montra en effet le fils de la vraie lumière. Enfin par les mérites de notre Bienheureux Père, des débuts si saints le conduisirent à une fin plus sainte encore.

— A Lachanto, bourg près d'Ananie, un soldat appelé Girard avait complètement perdu la vue. Or, il arriva que deux Frères-Mineurs, venant de loin, se présentèrent chez lui pour demander l'hospitalité. Ils furent pieusement accueillis et traités avec bienveillance par toute la famille, par respect pour Saint François. Ils rendirent donc des actions de grâces

à Dieu et à leur hôte, et se rendirent à l'habitation des frères la plus voisine. Mais pendant la nuit, le Bienheureux François apparut en songe à l'un de ces frères et lui dit : "Levez-vous, allez avec votre compagnon à la maison de votre hôte : c'est moi, c'est Jésus-Christ qu'il a reçu en vous recevant. Je veux reconnaître ce bienfait ; il est devenu aveugle pour des fautes qu'il n'a pas travaillé à expier par la confession et la pénitence." Le Bienheureux Père disparut ; et le frère se leva aussitôt pour accomplir avec son compagnon l'ordre qu'il avait reçu. Ils vinrent à la maison de leur hôte : ils lui racontèrent en détail tout ce que l'un d'eux venait d'apprendre par révélation. Girard resta fort surpris, mais, confirmant lui-même ce qu'on lui disait, il se repentit avec larmes, et fit une sincère confession, et promit sincèrement de se corriger. L'homme intérieur fut renouvelé entièrement ; et aussitôt la vue fut rendue à l'homme extérieur. Ce miracle fit grand bruit, et il en porta plusieurs, non-seulement à la dévotion envers François, mais encore à l'humble confession de leurs

fautes et à la pratique d'une charitable hospitalité.

Les miracles opérés en si grand nombre durant la vie du séraphique Patriarche, continuaient donc à se multiplier après sa mort ; aussi le jugement du Saint-Siège ne se fit-il pas longtemps attendre pour notre Bienheureux Père : Honorius III n'avait pas survécu longtemps au saint Fondateur des Frères-Mineurs ; il était mort le 18 Mars 1227. Dès le lendemain, les Cardinaux s'étaient assemblés et avaient élu tout d'une voix le Cardinal Hugolin qui, en montant sur la chaire de saint Pierre prit le nom de Grégoire IX. Les commencements de son Pontificat furent troublés par une sédition excitée dans Rome par les émissaires de l'empereur. (1) Le Pape, forcé momentanément de quitter la ville vint à Assise, comme dans un refuge, après avoir habité quelque temps Riéti et Spolète. Il donna à tous les évêques de l'Ombrie la com-

(1) C'était dans le temps des fêtes pascales en 1228.

mission spéciale de faire dans toute l'étendue de leur juridiction des enquêtes sévères et détaillées sur la vie merveilleuse de François, et il nomma une commission de Cardinaux qui devait soigneusement examiner tous ces rapports, sous la présidence du Cardinal Rinaldi, son neveu, à qui il avait confié la charge, si chère à son cœur, de protéger l'Ordre des Pauvres de Jésus-Christ. Grégoire IX, pour se conformer aux usages de l'Eglige Catholique qui agit toujours avec une si grande sagesse dans la canonisation des saints, voulut examiner lui-même, en plein consistoire, la validité de la procédure ; il fixa la solennité de la canonisation pour le dimanche, seizième jour de Juillet, moins de deux ans après la mort du saint !

Dès la veille, le Pape qui se trouvait alors à Pérouse, arriva, escorté de toute sa cour, et fit une entrée triomphale dans la patrie du saint, où l'attendaient l'évêque d'Assise et Jean Parent, récemment élu Ministre Général de l'Ordre (1227) et successeur immédiat du séraphique Patriarche : de toutes les parties

de l'Italie s'était assemblée une grande multitude de prélats, de seigneurs et de peuple ; jamais la vieille cité d'Assise n'avait ouvert ses portes à tant d'empressement et d'amour.

Combien glorieux, au dimanche matin, se leva le soleil pour éclairer le triomphe de son *Frère* François. La petite église de Saint-Georges, où tout enfant il avait appris à bégayer le nom du bon Dieu, dilata ses entrailles maternelles pour une si auguste solennité. La tombe du saint étant ouverte, le Pape, après une fervente prière, monta sur le trône qui lui avait été préparé, et dans l'ivresse de sa reconnaissance, sa parole s'élança comme un hymne :

" Comme l'étoile du matin dans le milieu des nuages ; comme la lune dans son plein ; comme le soleil dans tout son éclat, ainsi il a brillé dans le temple de Dieu.

" La dernière tête du dragon, portant le glaive des vengeances, agite le septième étendard ; il s'élève contre le ciel et cherche à attirer une grande partie des astres au nombre des réprouvés.

"Mais voilà que, du côté du Christ, un nouveau Légat est envoyé; sur son corps béni brille l'image de la Croix.

"François, noble prince, porte un signe royal; il rassemble les peuples dans tous les pays de l'univers; contre la haine schismatique du dragon, il organise trois milices de chevaliers armés à la légère pour disperser les hordes infernales sur lesquelles s'appuyait le dragon. . .

"Quoique le grand éclat de la sainteté de François suffise pour faire croire qu'il est dans l'Eglise triomphante, néanmoins l'Eglise militante ne l'aurait point encore déclaré saint, parce qu'elle ne juge point ce qui n'est pas de son ressort; mais Dieu ayant honoré de plusieurs grands miracles, dont nous sommes pleinement informés, une vie si notoirement sainte, et qui nous est si bien connue par les liaisons intimes qu'il avait avec nous lorsque nous étions dans un moindre rang; de l'avis et du consentement de nos Frères, nous avons résolu de le mettre au catalogue des saints, ayant cette confiance que par la miséricorde

de Dieu, Nous et le troupeau qui nous est confié, serons aidés par ses suffrages, et que nous aurons au ciel pour protecteur, celui que nous avions pour ami sur la terre. (1)

Alors le Cardinal Octavien, cousin d'Innocent III, lut publiquement la relation des miracles examinés. La plupart de ceux sur qui ces miracles avaient été opérés se trouvaient présents ; ils s'écriaient : *c'est à moi que cela est arrivé.* Le Cardinal Rainerio Capoccio, qui avait eu des relations intimes avec Dominique et avec François, raconta ensuite tout ce qu'il savait de cet homme admirable. Sa voix était entrecoupée de vifs transports de tendresse ; l'auditoire était ému jusqu'aux larmes. Enfin le Souverain Pontife se lève au milieu de l'attente silencieuse, et, les bras étendus, il prononce ces solennelles paroles : " A la gloire de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la bienheureuse Vierge Marie et des saints

(1) Bulle de canonisation : elle fut publiée à Pérouse le 19 Juillet.

Apôtres Pierre et Paul, et à l'honneur de l'Eglise Romaine, Nous avons résolu de l'avis de nos frères les Cardinaux et les autres Prélats d'inscrire au catalogue des saints le bienheureux Père François, que Dieu a glorifié dans le ciel, et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le 4 Octobre. " (1)

" Alors déposant la tiare, il entonna le *Te Deum* que les Cardinaux et les Frères-Mineurs continuèrent avec lui. Le peuple y répondit par d'immenses acclamations, et les trompettes guerrières, placées à l'extérieur de l'église sonnèrent le triomphe. Descendant ensuite de son trône, Grégoire IX alla se prosterner devant le tombeau et y déposa son offrande. Tous les cardinaux et les chevaliers l'imitèrent ; et la châsse découverte fut placée au milieu du sanctuaire, décorée avec la plus somptueuse magnificence. Le Pape commença la messe. Tous les enfants du saint Patriarche portant des flambeaux et des branches d'oli-

(1) E. Chavin de Malan.

vier, formaient une couronne autour de l'autel et chantaient en chœur :

" *Franciscus pauper et humilis, cœlum dives ingreditur ; hymnis cœlestibus honoratur :* François humble et pauvre, monte riche au ciel ; les chœurs angéliques célèbrent son triomphe. "

Après la messe, le Souverain Pontife, ayant invoqué tout haut, le nouveau saint : " Père Saint François, priez pour nous, " accorda les indulgences d'usage et donna la bénédiction papale.

La canonisation des saints est toujours une ovation sans égale dans l'Eglise de Dieu. Celle du séraphique Père se distingue entre toutes par des circonstances exceptionnelles. C'était la première fois qu'en dehors de Rome, un pape accomplissait ce grand acte sur la tombe même du nouveau saint. Le Saint-Siège, nous l'avons déjà dit, porta un jugement définitif *moins de deux ans*, après la mort de l'élu de Dieu. Enfin on dit que la pieuse Pica, la vénérable mère de François était présente à ces triomphales cérémonies. Heureuse

mère ! en retour d'une vie de sacrifices et d'immolation, elle goûtait la plus douce récompense qu'une mère puisse ambitionner ici-bas ; elle était couronnée dans son fils. " (1)

On n'a pas oublié que François avait désigné la Colline d'Enfer, où l'on exécutait les criminels, pour le lieu de sa sépulture. Quand le Frère Elie se mit en devoir d'exécuter les dernières volontés de son bienheureux Père, toute la cité se récria contre lui, regardant le choix de cet emplacement comme un outrage pour elle-même et pour la mémoire du plus illustre de ses enfants. Il fallut en appeler à la décision du Pape. Grégoire IX approuva les idées et les plans d'Elie, mais par une inspiration vraiment admirable, il décréta que dorénavant la Colline d'Enfer se nommerait la Colline du Paradis. Les consuls d'Assise, heureux de la décision, joignirent la Colline du Paradis aux autres fiefs du Saint-Siège.

Le Souverain Pontife commanda au Frère

(1) Le R. P. Léopold de Chérancé, O. M. C. — *Saint François d'Assise.*

Elie de bâtir une basilique digne du trésor qu'elle allait contenir ; il en bénit lui-même la première pierre au lendemain des solennités de la canonisation, et quoique la révolte de Frédéric II rendît ces temps calamiteux pour le Saint-Siège, il contribua largement de ses propres deniers à l'érection du mausolée. L'obole du pauvre se mêlait aux offrandes du pape et à l'or des princes chrétiens, et le Frère Elie, soutenu par de si hauts encouragements, et aidé de l'architecte le plus renommé de cette époque, Jacques l'Allemand, poussa les travaux avec une incroyable activité. On ne peut se le dissimuler, l'entreprise était gigantesque. La Colline du Paradis n'était qu'une masse de roches plus ou moins irrégulière, adossée aux remparts, à l'extrémité occidentale de la ville. Il fallut arracher du sol une montagne énorme, pour poser dans cette crypte le tombeau de Saint François. Sur les sommets granitiques de la colline, nivelés avec art, Jacques l'Allemand assit solidement une église qui renferme autant de merveilles que de pierres.

" Dès le printemps de l'année 1230, le Ministre Général qui était toujours Jean Parent (1) après avoir rendu compte à Grégoire IX de l'état des travaux et avoir pris ses ordres, écrivit à tous les Frères-Mineurs et à tous les princes chrétiens, pour leur annoncer que la translation du corps de Saint François, de l'église Saint-Georges dans la nouvelle basilique, aurait lieu le 25 mai de la même année. Le Pape, ne pouvant assister à cette fête, soit à cause de son grand âge (il était presque centenaire,) soit à cause de la gravité des événements politiques, députa trois légats pour déposer en son nom, sur le tombeau du glorieux Patriarche, une croix d'or, enrichie de pierres précieuses et contenant une parcelle de la vraie Croix, des vases sacrés en or et en argent, un rétable d'autel en or, rehaussé de perles et de pierreries, des ornements sacerdotaux d'une grande richesse et

(1) Frère Elie qui avait été vicaire général jusqu'en 1227, ne fut élu ministre général qu'en 1233.

une grosse somme d'argent pour l'achèvement de l'édifice. " (1)

"Le 25 mai, veille de la Pentecôte, la cérémonie commença. Un délégué du Pape lut publiquement au peuple les Lettres Apostoliques données à cette occasion. Grégoire IX y laissait parler son cœur :

"Au milieu des maux dont nous sommes accablé, nous trouvons un sujet de joie et d'actions de grâces dans la gloire que Dieu répand sur le bienheureux François, notre Père et le vôtre, et peut-être plus le nôtre que de vous tous. Outre les merveilles éclatantes dont il a été l'instrument, nous avons des preuves authentiques que, depuis peu, un mort est ressuscité en Allemagne par son intercession. C'est ce qui nous anime de plus en plus à publier de toutes nos forces les louanges de ce grand saint, avec cette confiance que nous ayant si tendrement aimé lorsqu'il était dans le monde, où il vivait comme hors du monde, il nous aime encore davantage, maintenant

(1) Le R. P. Léopold de Chérance, *ibid.*

qu'il est plus uni à Jésus-Christ, qui est amour, et ne cesse point d'intercéder pour nous. Espérant aussi que vous, qu'il a engendrés en Jésus-Christ et qu'il a laissés héritiers des richesses de son extrême pauvre' 'ous que nous portons dans les entrailles de notre amour, avec un désir ardent de procurer le bien de votre Ordre, vous emploierez vos prières pour obtenir de Dieu que nos tribulations soient utiles à notre salut. "

Ensuite le saint corps fut levé, au bruit des trompettes et des acclamations du peuple, et porté par les trois légats et Frère Elie, sur un char décoré avec une variété merveilleuse, et traîné par des bœufs couverts de caparaçons d'écarlate sur lesquels étaient brodés en or des plantes et des oiseaux. Toutes ces draperies avaient été envoyées, l'année précédente par l'empereur de Constantinople. Les Frères-Mineurs marchaient sur deux longues files, portant des palmes et des flambeaux. Autour du char étaient les trois légats, Frère Elie, les évêques, le clergé et ceux des frères spécialement désignés par le Pape pour être ses

vicaires apostoliques dans cette glorieuse circonstance. Les magistrats, suivis d'une troupe de citoyens armés, fermaient la marche et comprimaient les flots du peuple qui se pressait de toutes parts. On chanta des psaumes et des hymnes composée par le Pape lui-même.

"Une race est sortie du ciel, faisant de nouveaux prodiges; elle découvre le soleil aux aveugles, elle ouvre des chemins dans la mer desséchée.

"Les Egyptiens sont dépouillés; le riche devient pauvre, sans perdre ses biens et son nom; il est heureux dans le malheur.

"François avec ses apôtres monte, comme le Christ, sur la montagne de la lumière nouvelle dans les richesses de la pauvreté.

"Suivant le vœu de Simon-Pierre, faites trois tentes où résidera éternellement le Très-Haut.

"A la Loi, au Prophète, à la Grâce, rendant un hommage de reconnaissance; dans une fête solennelle il célèbre l'office de la Trinité.

"Tandis que l'hôte, par ses vertus, répare le triple hospice, et consacre au Christ le temple des esprits bienheureux.

" O François ! notre Père, hâtez-vous ! venez, ô Père ! venez secourir ce peuple qui gémit sous le fardeau et est accablé par la boue, la paille et la brique ; ensevelissez l'Egyptien sous le sable ; amortissez nos vices et délivrez-nous. " (Hymne des premières vêpres.)

Dans ces dernières lignes se reflète tout entière l'âme triste et mélancolique de Grégoire IX, qui avait survécu à ses deux saints amis Dominique (1) et François, pour porter, presque centenaire, au milieu des tribulations, le pesant fardeau de la sollicitude de toutes les Eglises.

Arrivés à la Colline du Paradis, les habitants d'Assise virent un mouvement, un empressement de la foule ; ils crurent qu'on allait enlever leur trésor. Ils se précipitèrent sur le char, prirent tumultuairement le saint corps, entrèrent dans l'église, fermèrent les portes et placèrent ce sacré dépôt dans le lieu où il devait

(1) Saint Dominique était mort à Bologne, le 6 août 1221, à l'âge de 50 ans.

être, sans qu'il fût permis aux prêtres, aux frères et au peuple de lui rendre aucun honneur. Le Pape, informé de ce grave désordre, en fut affligé douloureusement ; il écrivit aux évêques de Pérouse et de Spolète : " J'ai comblé les habitants d'Assise de bienfaits ; ils devaient en avoir de la reconnaissance surtout dans une occasion qui m'était si sensible ; et les ingrats m'ont outragé ! Sachant qu'après avoir canonisé Saint François, je fais bâtir en son honneur une église dont j'ai mis de mes propres mains la première pierre ; que je l'ai illustré de plusieurs titres qui honorent leur ville ; que j'y fais transporter par l'autorité apostolique le corps du saint ; que j'ai établi mes vicaires à cet effet, le Ministre Général des Mineurs et d'autres bons religieux du même Ordre ; et que j'y ai attaché de grandes indulgences ; comme Oza, ils ont été assez insensés pour mettre leurs mains profanes et sacrilèges sur ce qui ne pouvait être touché que par des ministres sacrés ; ils ont empêché de rendre au saint l'honneur qui lui est dû ; ils ont troublé toute la fête. " La ville d'Assise

envoya aussitôt des députés à Rome pour donner satisfaction, et tout fut pardonné.

Cet événement peu important par lui-même, a jeté un voile mystérieux et impénétrable sur la vraie position du corps de Saint François d'Assise. Le moyen âge avait bâti là-dessus de belles légendes, consacrées par la peinture : François, les bras étendus vers le ciel, était debout au fond d'un riche sanctuaire souterrain. Ce n'est que dans notre siècle qu'on a connu l'exacte vérité : c'est Pie VII, en 1818, qui a comblé la basilique d'Assise de cette splendeur de gloire et de dignité qui paraissait manquer encore à son entière et parfaite illustration. Il permit au Frère de Bonis, Ministre Général de l'Ordre des Mineurs-Conventuels, de faire des recherches sous le maître-autel. Paul V l'avait autrefois défendu expressément. Le travail fut entrepris en secret, prolongé pendant cinquante-deux nuits, et poussé avec une vigueur incroyable. Après avoir brisé et rompu des roches, des massifs, des murs, on trouva une grille en fer, qui renfermait un squelette humain, couché dans un cercueil de

pierre, et d'où s'exhalait une odeur très suave. Le Souverain Pontife délégua les évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; et ensuite conformément au décret du Concile de Trente, il nomma une commission de cardinaux et de théologiens, et le 5 septembre 1820, du haut de la Chaire de Pierre, il déclara dans un bref solennel :

"Bénissant le Père de toute consolation, et animé de la vive confiance que la merveilleuse découverte du corps de Saint François nous est un éclatant témoignage et une nouvelle assurance de la protection et de l'assistance salutaire que ce grand saint nous accordera dans des circonstances aussi difficiles : de notre Autorité Apostolique, Nous déclarons, par la teneur de ces présentes, qu'il conste de l'identité du corps récemment trouvé sous le maître-autel de la basilique inférieure d'Assise ; que ce corps est véritablement celui de Saint François, Fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs."

CONCLUSION

Après la mort de Saint François, ses enfants déjà répandus dans tout l'univers, conservèrent fidèlement son esprit et continuèrent avec zèle sa mission providentielle. Cette nouvelle milice que Dieu venait de donner à l'Eglise, était destinée à raviver l'esprit de Jésus-Christ au sein des nations chrétiennes ; et, pour accomplir cette haute mission, le saint fondateur des Frères-Mineurs ne leur avait donné d'autre code que l'Evangile ; il ne leur avait prescrit d'autre forme de vie que celle des apôtres.

L'Ordre de Saint François embrasse tout à la fois et l'œuvre de la prédication dans les pays catholiques et l'œuvre des missions chez les infidèles. Il n'est pas de nation barbare que les missionnaires franciscains n'aient évangélisée : il n'est pas de pays si reculé et de plage si inconnue qu'ils n'aient arrosés de leurs sueurs et de leur sang. Dès les commen-

cements même de l'Ordre, les Frères-Mineurs avaient pénétré dans toutes les régions connues. De nos jours, le zèle apostolique ne s'est point ralenti dans l'Ordre Séraphique : il entretient des missions dans les cinq parties du globe. On retrouve les disciples de Saint François en Asie, sous le soleil brûlant de l'Afrique, dans les vastes régions des deux Amériques et au milieu des peuplades sauvages de l'Océanie, (1)

L'Ordre de Saint François ne doit, en effet,

---

(1) L'on se fait difficilement une idée exacte de la diffusion prodigieuse de l'Ordre de Saint François, depuis son origine, jusqu'à l'époque néfaste de la grande Révolution.

Le Père Hélyot, dans son grand Ouvrage sur les Ordres Religieux, dit en parlant de l'Ordre de Saint François :

"...Cet Ordre (vers le début du 18me siècle) nonobstant les sanglantes persécutions de l'hérésie, où il a perdu *une infinité* de monastères, compte encore plus de *sept mille* maisons et plus de *cent quinze mille* Religieux ! "

Au Chapitre Général de 1762, la Famille de l'Observance, sans compter les Provinces de France, d'une partie de l'Amérique, de Venise, de Corse, etc., possédait encore à elle seule *soixante-sept mille huit cent soixante-dix-neuf Religieux !*

cette inépuisable fécondité qu'à l'esprit de haute sainteté qui a toujours fleuri dans son sein. L'amour du cœur brûlant de François a passé dans celui de ses généreux enfants. Le Ménologe du Franciscain Fortuné Huéber, édité en 1698, compte près de *six mille* martyrs ou confesseurs ; *cent quinze* dont la cause a été introduite en Cour de Rome, et *deux cents* dont le corps se conservait, en tout ou en partie, sans corruption.

Depuis deux siècles, les enfants de Saint François n'ont pas cessé de peupler le ciel, après avoir embaumé la terre du parfum de leurs vertus. D'après un compte-rendu publié au Chapitre Général, tenu à Rome en 1856, le nombre des seuls Franciscains, (1) *morts en odeur de sainteté*, depuis l'année 1768, c'est-

(1) On donne communément les noms de Franciscains, Capucins et Conventuels, aux Frères-Mineurs, selon la branche à laquelle ils appartiennent, bien que le nom générique de Franciscain puisse à la rigueur être revendiqué par tous les fils du Séraphique Patriarche.

à-dire en moins d'un siècle, dépassait le chiffre de *quatre cents !* (1)

Ah ! daigne donc le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation conserver toujours dans le cœur des enfants des trois Ordres qui forment la grande famille Franciscaine, comme aussi dans le cœur des chrétiens sans nombre qui lui sont affiliés par le Cordon Séraphique, le véritable esprit du Séraphin d'Assise, leur puissant Protecteur, leur incomparable Père !

---

(1) Bien que depuis ce temps un grand nombre de procès en béatification aient abouti, le nombre des causes franciscaines n'a pas sensiblement diminué; rien que pour les premières années du présent siècle, sept ou huit nouvelles causes ont été introduites en Cour de Rome.

le chiffre

cordes et
ver tou-
s Ordres
ciscaine,
ens sans
on Séra-
in d'As-
ompara-

le procès en
ranciscaines
s premières
causes ont

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et éternel qui, dans votre bonté accoutumée et par la mort de votre Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avez daigné relever le monde déchu par le péché, afin de nous délivrer de la mort éternelle et de nous conduire aux joies du paradis, abaissez, nous vous en prions humblement, vos regards miséricordieux sur cette famille dévouée à votre service qui se prosterne à vos pieds et dont votre serviteur, le Bienheureux François, a été l'instituteur, afin d'augmenter le nombre de vos fidèles ; établissez-la si fermement sur cette pierre qui est Jésus-Christ, qu'elle soit en sûreté contre tous les assauts de la chair, du monde et du démon, et que, suivant fidèlement le sentier de vos divins commandements, elle puisse après les épreuves de la vie présente, par les mérites de la douloureuse Passion de votre Fils, de l'Immaculée Vierge

Marie, de notre Père Saint François et de tous les saints, arriver à la possession des joies véritables. Vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIERES

		Page
Préface de la première édition		VII
Préface de la seconde édition		IX
Prologue : Notre Père qui êtes aux cieux.		1
Chapitre	I. — Le roi de la jeunesse d'Assise	12
"	II. — Les trois étapes d'une conversion	31
"	III. — Le pauvre de Dieu	57
"	IV. — L'ami des lépreux	76
"	V. — Les trois églises	96
"	VI. — Les premiers disciples	108
"	VII. — Approbation de la Règle.	133
"	VIII. — Nouvelles recrues	148
"	IX. — La formation des novices	183
"	X. — Sœur Claire	203
"	XI. — L'apôtre	228
"	XII. — Le Chapitre des Nattes.	255
"	XIII. — Frères d'armes	266

PAGE

CHAPITRE XIV. — En Orient 281
" XV. — Les premiers saints .. 296
" XVI. — Les nouveaux Macchabées 313
" XVII. — La Portioncule 326
" XVIII. — Le chantre de Dieu .. 347
" XIX. — La lie du calice 378
" XX. — Le grand miracle 399
" XXI. — La mort 428
" XXII. — Après la mort 452
CONCLUSION 485

PAGE
.. 281
.. 296
c-
. 313
. 326
. 347
. 378
. 399
. 428
. 452
. 485